

L'évadée / Annie de Pène ; illustrations de Pol Rab



1 FRANC l'Ouvrage complet. Collection " In Extenso "

ANNIE DE PÈNE

L'ÉVADÉE



Illustrations de Pol RAB

LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel — PARIS.

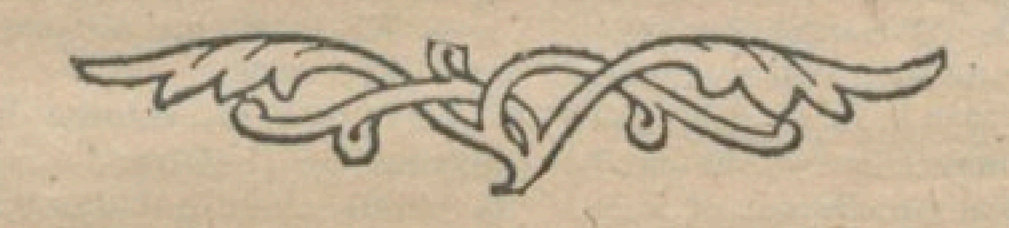
L'ÉVADÉE

ANNIE DE PÈNE

L'ÉVADÉE

ROMAN

ILLUSTRATIONS DE POL RAB



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, BOULEVARD ST-MICHEL, 78

—

ANNIE DE PÈNE

S'il est bien vrai que la qualité qu'il faille entre toutes rechercher dans une œuvre de femme soit une sensibilité frémissante, une personnalité extériorisée tout entière, avec son cœur plus encore qu'avec son âme — et son corps aussi, c'est-à-dire ses nerfs, Mme Annie de Pène occupe très justement une place à part au premier rang de la littérature féminine contemporaine.

Ne lui demandez pas de combiner une intrigue uniquement née dans son imagination : elle n'aime guère besogner dans l'irréel. Mais exigez d'elle que ce qu'elle a senti, elle vous le fasse éprouver à votre tour : et joies ou douleurs, elle excellera à vous les communiquer.

Non point qu'elle copie la vie. Les détestables errements matérialistes ne la comptent point parmi leurs adeptes : elle sait qu'il faut transposer. Et c'est en cette transposition qu'elle excelle. Ses livres, tout en demeurant sa vie, sont de l'art ; mais c'est à eux qu'il faut demander quelle fut l'existence de cette femme de lettres — qui, à Paris, a gardé le culte de la campagne et l'amour des bêtes.

Elle naquit et grandit à Rouen, non point dans la cité : sur cette côte de Bon-Secours qui domine si pittoresquement la vallée de la Seine. Elle y fit plus volontiers l'école buissonnière, qu'elle n'y suivit les cours. Dans *C'étaient deux petites filles...* on trouve ses impressions de ce temps, on les y trouve tout entières et on ne trouve qu'elles : l'originalité du livre est justement dans la façon dont tout y est vu par un enfant. Si la femme est venue par la suite s'interposer entre l'enfant qu'elle fut et nous, ses lecteurs, nous ne le sentons pas : c'est la petite âme de l'enfant qui palpite sous notre scalpel.

Que de *trouvailles* aiguës ! Ainsi, le père de l'héroïne meurt ; puis, meurt la mère de sa petite amie. Et cette amie se désespère. Alors, la petite héroïne vient la consoler et lui murmure : « Mais non, elle n'est pas toute seule, papa l'aimait bien, il va lui parler, la réchauffer. »

A seize ans, Mme Annie de Pène se mariait. La dislocation du ménage, le divorce, la venue à Paris, forment le sujet de *l'Evadée*. Et, dès le titre, ce livre — que l'on va lire — affirme nettement ce qu'il veut dire : son auteur s'évadait d'une existence où la convention dominait. Bien plus tard, l'historien de nos mœurs actuelles devra sans doute, cherchant ses documents dans les romans contemporains, faire à la société rouennaise une part importante : quelle place n'occupe pas, en effet, Rouen dans la littérature d'aujourd'hui, depuis *Madame Bovary* jusqu'à *l'Evadée* ! Et, notez-le, non point sous la forme « régionaliste » où y paraissent la Provence ou la Bretagne, la Lorraine ou le Berry, l'Alsace ou la Vendée, mais sous une forme toute psychologique qui donne à la femme émancipée le premier rang. Il y a là un curieux problème, et il serait intéressant de rechercher les causes du fait, si une notice telle que celle-ci n'était pas, pour une telle entreprise, un cadre trop restreint.

Du fait même que Mme Annie de Pène est, par excellence, un écho sensible, plus encore que dans ces livres tout d'une haleine, elle sera elle-même dans des volumes où le souci de la trame ne la forcera pas à des concessions, et c'est pourquoi *Confidences de femmes* — qui figure dans la collection *In Extenso* et y a obtenu un très vif succès — est son œuvre la meilleure et la plus typique. C'est une des plus curieuses, une des plus remarquables, une des plus palpitantes que l'on doive à la littérature féminine. Cela est fait de ce que l'auteur éprouva.

— Et aussi, me dit-elle un jour, des confessions que j'ai reçues.

Soit ! mais autobiographie et confessions forment un tout, et il semble bien que ce soit le même cœur, la même chair qui aient senti, qui aient éprouvé le livre tout entier.

Cette franchise frémissante que vous goûterez dans *l'Evadée*, je la concrétiserai en ces mots que m'a dits Mme Annie de Pène :

— Tout d'abord on aime l'amour, plus tard on aime l'amant.

Adonnée à la littérature, l'auteur de *l'Evadée* fut accueillie par les plus grands journaux de Paris. Son premier livre avait été un recueil de nouvelles : *Pantins modernes*. Elle publia aussi le recueil des *Plus jolies lettres d'amour*, puis celui des *Plus belles prières*, et, sous des pseudonymes différents, trois autres livres. Un acte d'elle, *l'Intermédiaire*, fut joué au *Théâtre Michel*.

L'ÉVADÉE

I

Le garçon a posé ma valise sur une chaise ; on est allé chercher ma malle à la consigne, et je reste hébétée au milieu de la chambre.

Une odeur de linge mal rincé et repassé mouillé me prend à la gorge.

La servante, couchée à plat ventre devant la cheminée, souffle de toutes ses forces sur deux maigres rondins qui se consument sans flamber.

La chambre s'emplit de fumée. La femme s'en aperçoit, se lève, va entr'ouvrir la fenêtre et m'explique « que c'est le temps qui fait ça, mais que, l'an prochain, on sera plus heureux, parce que ses patrons feront installer un calorifère à vapeur ».

En attendant, je suis gelée.

Elle me dit aussi qu'elle s'appelle Mathilde et que le métier est dur.

Je voudrais qu'elle se taise et qu'elle s'en aille ; j'ai besoin de m'étendre, de dormir... Ah ! oui, c'est ça, dormir !

Mais le lit étroit et haut, avec son gros édredon rouge recouvert d'un dessus au crochet, m'est hostile.

C'est curieux, je n'éprouve ni tristesse, ni contentement, ni rien ; c'est comme si j'étais anesthésiée.

Une seule idée me poursuit : je voudrais dormir.

Je n'ai pas non plus le sentiment bien net que c'est moi qui suis là ; il me semble plutôt que je suis spectatrice indifférente d'un drame sans intérêt.

Pourtant, ce matin, quand le train s'est ébranlé, j'ai cru que mon cœur tombait. J'ai appuyé mes mains très fort sur ma poitrine, comme pour le retenir ; je me suis blottie dans le coin du wagon en fermant les yeux, et puis je n'ai plus rien senti qu'une sorte d'engourdissement de tout mon être.

Quand j'étais petite, un jour, j'ai dégringolé du dernier échelon de l'échelle qui menait au grenier à fourrage ; sur l'instant, ça ne m'a pas fait mal, ni tout de suite après ; c'est seulement le lendemain que j'ai eu de grandes douleurs dans la tête et par tout le corps. Longtemps je suis restée malade et, durant de longs mois, je n'ai pu regarder l'échelle sans être prise d'un tremblement d'épouvante... Je songe que tout à l'heure, quand ma sensibilité sera revenue, j'aurai peut-être très mal, comme autrefois.

Le feu s'est décidé à prendre, mais on dirait à regret ; il flambe par à-coups, comme en bougonnant.

Je m'assois devant l'âtre et j'examine mon logis d'occasion. Tout ce qui m'entoure est si laid, que bien vite je ramène mes yeux vers la flamme acariâtre.

Comment peut-on vivre là, même en voyage?

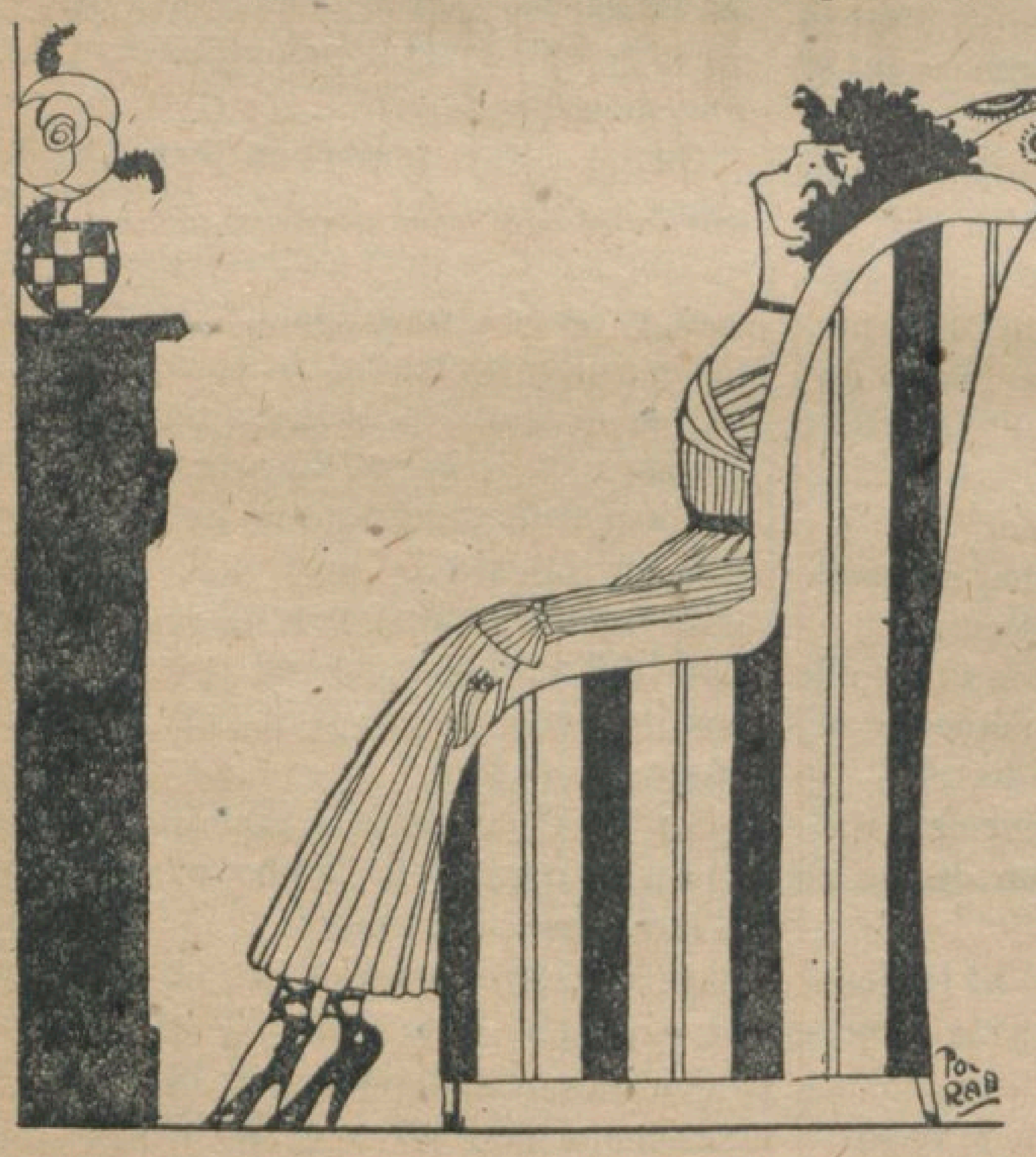
Je compare le lit hostile à mon lit large, bas et douillet ; les objets se déplacent à travers un brouillard. Je vois ma grande maison chaude et confortable, j'apprécie un meuble dont je voulais me débarrasser ; il est commode, après tout... Mon esprit s'attarde à des futilités ménagères qui, d'ordinaire, me laissent indifférente...

— Ah ! mon Dieu !

D'une seule pièce je me lève, tout mon sang vient d'affluer à mon cœur, en même temps que ma raison me revient, limpide et précise : je ne suis pas en voyage. Ma grande maison chaude et confortable n'est plus à moi, elle est vendue.

Et, soudain, cette idée m'est atroce. Comme une démente je tourne dans la chambre, et je reviens coller mon front à la vitre humide. De l'autre côté de la rue, il y a la masse toute noire de la gare Saint-Lazare. Il pleut, les gens pataugent d'un air maussade, les lumières plaquent des tons blanchâtres sur les flaques d'eau, le spectacle est lamentable ; et je me prends à sangloter désespérément.

Hier, tout me paraissait facile. J'étais heureuse de m'évader de cette odieuse ville de province, potinière et méchante, heureuse d'être divorcée, libre. Ruinée, il est vrai, puisque j'ai dû vendre ma dernière maison et que, toutes les hypothèques remboursées, il me restera à peine de quoi vivre quelques mois. Mais qu'importe! J'étais contente, je faisais de magnifiques projets d'avenir, et les plus audacieux me semblaient simples et faciles à réaliser. Enfin ! je n'étais plus une bourgeoise oisive et inutile ; j'allais me créer une existence intelligente, travailler, gagner ma vie !



Je m'assois devant l'âtre, dans mon logis d'occasion.

Gagner ma vie?

Mais comment? En faisant quoi? Je ne sais rien ! Je n'ai pas été élevée dans l'idée qu'un jour j'aurais besoin de gagner de l'argent. On ne m'a appris aucun métier, je n'ai pas le moindre brevet.

Tout mon courage, amassé

petit à petit, m'abandonne d'un seul coup.

Le mirage disparaît, et les difficultés surgissent formidables. Je demeure effondrée de me sentir toute seule, perdue dans ce Paris où je ne connais personne.

Mes pensées se heurtent, s'entre-croisent, s'envolent et retombent toutes ensemble lourdement dans ma tête : on dirait qu'elles s'entendent pour me paralyser, m'affoler.

Je suis incapable de lutter avec elles et de les remettre en ordre. J'ai besoin de quitter cette chambre. C'est cette ambiance aussi qui m'accable ! Je vais sortir. Dehors, peut-être, pourrai-je me ressaisir.

Je baigne mes yeux, je mets une voilette épaisse pour que l'on ne voie pas mon visage abîmé par les larmes, et je descends. Il est sept heures.



Je reviens coller mon front à la vitre humide.

La pluie a cessé : il ne fait plus que « crassiner », comme l'on dit dans mon pays.

Je suis souvent venue à Paris, mais jamais seule ; je me laissais conduire ou je sortais en voiture. Je connais mal les rues et j'hésite devant le chemin qu'il faut prendre pour gagner la place de l'Opéra, ce coin lumineux qui attire tous les provinciaux.

Je tremble si fort que j'ai peur de tomber. Au petit bonheur, je me lance à travers les voitures, au risque de me faire écraser.

Le mouvement, l'impression de vie intense qui règne ici, tout ce qui naguère m'avait captivée, m'effraie maintenant. Je regarde avec terreur ces gens qui passent, pressés, le visage clos. Je devine que chacun lutte âprement pour soi, mais que personne n'a le temps de s'occuper d'autrui.

De Paris, je n'ai connu que les milieux artificiels où fréquentent les bourgeois cossus venus des quatre coins du monde, et où l'on ne rencontre, en fait de Parisiens, que des fêtards et des désœuvrés.

Je n'ai jamais vu d'aussi près, ou plutôt regardé avec les mêmes yeux ces passants soucieux, si proches et si loin de moi. Ils me glacent.

Dans *ma ville*, si abhorrée à cause des gens qui l'habitent, mais qui est *mienne* et que j'aime malgré tout — je le sens maintenant que je suis déracinée, — il suffisait, aux heures de détresse morale,

que j'aperçoive un coin de route tournante, un pan de colline, un portique d'église, une ruelle, un jardin, pour que je me sentisse soutenue, réconfortée. Partout j'avais laissé des souvenirs d'enfance qui, dès qu'ils me voyaient, me souriaient gentiment.

Sur ce banc, en bordure du boulevard Saint-Paul, où il m'est si souvent arrivé de m'asseoir, pensive et découragée, je me revoyais, au bout d'un instant, en petite fille grave, jouant à la dame dans sa robe trop longue, et que sa bonne amenait là de préférence, parce que, sur le Champ de Mars, en bas, on voyait les soldats faire l'exercice... Et la petite fille m'amusait ou me consolait.

Ici, la foule, comme un gros bloc noir, a l'air de s'avancer vers moi pour me repousser, m'écraser contre les murs.

Nous ne nous connaissons pas, elle ne veut pas de moi dans sa ronde.

Une glace me renvoie mon image. Je marche un peu courbée, l'air si triste, si déprimé, que, brusquement, j'ai honte de moi ; sous une bouffée d'orgueil, je me redresse de toute ma petite taille ; j'éprouve presque de la fierté d'être si seule et si fragile : l'instinct conquérant de ma race, qui s'était engourdi, se réveille soudain. De nouveau, je me sens prête pour la lutte.

Je marche d'un pas plus décidé, la tête haute, le regard sûr ; je refoule tout au fond de mon cœur l'anxiété de mon visage; si j'ai des heures de désespérance, personne ne le verra plus jamais.

Et parce que je n'ai plus l'air aussi malheureuse, il me semble que la foule se fait plus accueillante.

II

Me voilà installée : j'ai un *chez* moi. Tout au bout de l'avenue de Villiers, j'ai découvert un petit appartement au cinquième étage d'une maison dont l'angle pointe vers les fortifications, comme un bateau gagne le large.

Ma chambre forme l'angle. Elle est étroite et s'éclaire de trois fenêtres ; quand ma lampe est allumée, on dirait une lanterne. Les murs sont si minces que l'on entend souffler le vent comme s'ils n'existaient pas et, à chaque instant, j'ai l'impression qu'une rafale va emporter mon logis.

La seconde pièce, que je nomme pompeusement mon salon, est minuscule. Avec une plante verte, deux chaises, un fauteuil et une liseuse, elle paraît encombrée. J'ai aussi un réduit que j'appelle ma cuisine.

De ma chambre, je vois le vaste plateau à l'herbe râpée des fortifications. Tout le jour, des gamins s'y ébattent. A l'entour, le calme règne. Il flotte dans ces parages comme un relent de province qui me rassure.

En bas, sur l'avenue, les gens semblent si petits qu'ils ne m'effraient plus. C'est moi, au contraire, qui les domine...

Ma concierge s'est offerte pour faire mes provisions. J'aurais préféré qu'elle s'implantât moins chez moi, mais je ne sais pas me défendre contre sa complaisance familière ; j'habite si haut qu'elle me croit bien plus près d'elle que les autres locataires.

L'autre jour, elle est montée, tenant dans ses bras une petite chatte noire toute grelottante, avec une oreille blessée, en disant : « Elle était là, sus l't'alus en

face. Les sales gosses l'avaient coursée à coups de pierres ; j'l'ai ramassée, j'm'ai dit si mâme Loisy la veut, elle qu'est toute seule, elle y tiendra compagnie. »

Je crois bien que je la veux, la pauvre bête ! Je l'ai soignée, guérie, et du coup la mère Lorrain a conquis toute ma sympathie, parce qu'elle aime les bêtes.

Musette (j'ai ainsi baptisé ma chatte) garde, comme tous les animaux qui ont souffert, de la tristesse et de l'inquiétude dans le regard ; elle ne sait pas jouer. Pour elle, les jeux de la ficelle et du bouchon sont sans attraits : elle préfère que je la tienne sur mes genoux et que je la câline. Elle reste longtemps ses yeux tristes fixés sur les miens, guère plus gais, et elle semble m'interroger. Alors je lui raconte mon histoire et je lui explique que bientôt je vais être obligée de la laisser seule de longues heures, parce qu'il va falloir que j'aille gagner *notre* vie. Elle cligne des paupières comme si elle approuvait.

La mère Lorrain.

Bien qu'il me soit très pénible de parler de mes affaires, j'ai dû confier à la mère Lorrain que je cherchais un emploi : malgré moi, poussée par un sentiment de sotte fierté, j'ai ajouté qu'autrefois j'avais eu de la fortune.

La mère Lorrain m'a regardée un moment ; ensuite elle a pris le coin de son tablier, s'est mis à le rouler entre ses doigts et, en baissant les yeux, elle m'a dit : « Ecoutez, je suis une honnête femme, je n'ai jamais fait de bêtises, et je suis pieuse, j'vas à la messe tous les dimanches. Eh bien ! foi d'honnête femme, vous êtes gentille : ce qu'il vous faudrait, c'est *trouver quelqu'un*, un homme comme il faut, qui vous aiderait... Personne n'en saurait rien dans la maison ; c'est pas moi qu'irais le dire, bien sûr ! »

J'ai senti mon visage s'empourprer ; la mère Lorrain a compris confusément qu'elle m'avait froissée et elle a repris : « Ce que je vous en dis, c'est pour votre bien ; je vous parle comme si vous étiez ma fille, faut pas m'en vouloir... »

Enfin, j'ai une lueur d'espoir.

Il m'est venu à l'idée de regarder les « offres et demandes d'emplois » qui abondent dans certains quotidiens, et je m'imagine que, par ce moyen, je vais trouver ce que je cherche.

Comme à toutes les femmes « qui ont eu des revers », une place de lectrice, de secrétaire ou quelque chose d'équi-

valent, ne me paraît pas introuvable.

Les mercredis et samedis, je me précipite sur les pages d'annonces, et je les lis attentivement.

On demande beaucoup de sténographes-dactylographes, des vendeuses parlant plusieurs langues, des caissières *capables*, et quelquefois des institutrices à demeure, pourvues de tous leurs brevets.

Malheureusement, je ne suis rien de tout cela : la machine à écrire me semble une chose très compliquée ; je n'ai jamais pu apprendre aucune langue étrangère ; je ne sais pas faire une addition ; s'il me fallait rendre de la monnaie, je ruinerais mon patron, et, quant aux brevets, je n'en possède aucun.

Il y a une chose qui me stupéfie : c'est le nombre des pianistes qui offrent de donner des leçons dont les prix varient entre un franc et trois francs l'heure ; sur des colonnes entières des noms s'alignent. Je pense qu'il n'y aura jamais assez d'élèves pour autant de professeurs, et je ne regrette plus de n'avoir pas étudié le piano.

Mais les jours passent, et le découragement recommence à s'insinuer en moi.

Cependant, un mercredi, j'ai comme un éblouissement. L'annonce tant désirée est là qui brille sous mes yeux. Oh ! je me dis bien que ce serait trop beau, si la place n'était pas déjà prise lorsque je me présenterai. Et puis, leur plairai-je, à ces gens? Mais, ce qui éclaire d'un point lumineux mon horizon, c'est de voir que ce que je cherche existe bien, et que si je manque l'occasion cette fois, elle se retrouvera demain.

A haute voix, je relis avec satisfaction : « On demande jeune femme du monde, élégante, jolie, pour emploi de secrétaire, d'une heure à sept heures. »

Vite je m'habille, je choisis mon costume le plus seyant ; ma garde-robe, heureusement, est encore assez bien montée. Jolie? Bah !... mon Dieu, il y a mieux, assurément, mais il y a aussi plus mal. Je comprends d'ailleurs très bien que l'on demande une secrétaire jolie ; pour ma part, la laideur m'attriste.

C'est du côté de l'Étoile que je dois me présenter. Par hasard, je connais la rue, mais il me faut quand même prendre une voiture. Je n'entends rien aux correspondances d'omnibus ; et puis, j'ai si hâte d'arriver !

Tout le long du trajet, un gros poids pèse sur ma poitrine ; des petites lumières de toutes les couleurs voltigent devant mes yeux, tandis qu'une main invisible prend mon cerveau et le presse très fort. De toutes mes forces je refoule un orgueil imbécile, j'étouffe la voix de mon atavisme bourgeois, de provinciale qui a eu *du bien*. La voix me crie : « Tu t'en vas chercher *une place chez les autres*. » Et ces mots *de place* et de *chez les autres* ont un sens de terroir que ne peuvent comprendre ceux qui ont été élevés avec des idées larges. Je porte en moi, à mon insu, toutes les tares, toutes les mesquineries inhérentes à mon éducation première ; je n'en suis pas encore affranchie. Tout ce qui m'a choquée dans mon entourage, je l'éprouve en ce moment ; c'est sot, c'est ridicule, mais j'ai beau me raisonner, je n'y peux rien. J'en pleurerais de rage.

La voiture s'arrête. « A l'entresol, à droite, » dit l'annonce. Je monte sans rien demander au concierge, mes dents s'entre-choquent.

A mon coup de sonnette une domestique gentille vient ouvrir. Elle est sou-

riante et elle me demande si j'ai rendez-vous. Je lui réponds que non, mais que je voudrais parler à son maître ou à sa maîtresse.

Elle m'introduit dans une chambre et s'éclipse.

Par une porte ouverte, je vois une autre chambre : je suis sans doute dans une pension de famille ; il s'agit de promener des étrangères ; je ne connais guère Paris, mais je me garderai bien de le dire. Mon émotion décroît un peu.

Une forte dame peinte, vêtue d'un corsage de dentelle, d'une jupe de satin noir, et couverte de bijoux, entre. Elle me toise des pieds à la tête, comme dans mon pays les fermiers examinent les servantes pour s'assurer qu'elles sont capables de résister aux gros ouvrages ; et elle s'informe de l'objet de ma visite. Je lui dis que j'ai lu son annonce. Elle me demande si je connais beaucoup de dames. Je dois lui avouer que je suis depuis peu de temps à Paris, et que je n'y connais personne ; je proteste de ma bonne volonté pour l'emploi, en ajoutant que je ferai de mon mieux ; je la prie de m'expliquer de quoi il s'agit, mais les mots s'étranglent dans ma gorge ; je ne sais pas, ah ! je ne sais pas solliciter.



La mère Lorrain m'a soignée.

La grosse dame éclate de rire en m'affirmant que ce n'est pas malin, que je m'en acquitterai très bien, que je plairai sûrement à ses amis, bien qu'ils préfèrent

les femmes grandes, et que je puis revenir l'après-midi même.

Je la regarde, stupéfaite. Brusquement, je viens de comprendre ; je m'élance vers la porte d'où je l'entends crier : « Mais bon sang, c'est une folle ! »

III

Pendant huit jours j'ai été malade.

J'ai pris froid en revenant de l'Étoile et les nerfs s'en sont mêlés... J'ai eu des frissons, une mauvaise fièvre, des cauchemars... Maintenant, je ris de l'aventure, mais je suis encore si provinciale, et si naïve, qu'après coup, j'avais eu très peur : je m'étais imaginé que la grosse dame eut pu me garder de force, me séquestrer!

La mère Lorrain m'a soignée. Elle m'a fait le pot-au-feu : pour la mère Lorrain, aucune maladie ne doit résister à un bon bouillon. A ce trait j'ai reconnu qu'elle était de mon pays.

Ce matin, la maison est pleine de bruit : les locataires du dessous déménagent.

La mère Lorrain m'a raconté qu'ils étaient là depuis un an seulement, et que « ce sont des gens qui ne tiennent nulle part ».

Je regarde par la fenêtre et je vois les meubles épars sur le trottoir. Les déménageurs ont du mal à caser une armoire normande dans la voiture trop petite. La vieille armoire a dû voir tant de logements, être changée de place tant de fois, qu'on dirait qu'à la fin elle se révolte.

Ma mère avait la manie de déménager : successivement nous avons habité toutes nos propriétés ; dès qu'il y en avait une à louer, nous allions nous y installer.

Petite fille, j'avais remarqué qu'après chaque changement les meubles craquaient pendant plusieurs jours, et je m'étais mis dans la tête qu'ils gémissaient d'avoir quitté leur ancienne demeure. Alors je les embrassais pour les consoler : mais on me grondait parce que mes lèvres humides faisaient des ronds et laissaient des taches mates sur les meubles luisants.

La femme du jardinier prétendait que j'étais « un brin martiau ».

La mère Lorrain m'a offert de descendre visiter l'appartement tout à l'heure, quand les locataires seront partis. Il est deux fois plus grand que le mien. Elle m'a offert cela comme une grande distraction : c'est le seul imprévu de sa vie, les gens qui s'en vont et ceux qui viennent. Elle croit que cela m'intéresse également.

Elle m'a confié en grand mystère qu'un jeune abbé, « beau comme le bon Dieu », était venu visiter l'appartement et qu'il se pourrait bien qu'il le louât.

Ce jeune abbé a ébloui la mère Lorrain. Elle ne tarit pas d'éloges. Il n'est pas fier pour deux liards, il a une belle douillette avec un col d'astrakan, comme un civil, des bottines fines, de belles dents blanches quand il rit. Il lui a dit qu'il était professeur libre, mais que ses élèves venaient rarement chez lui.

J'écoute ce verbiage, comme le ronron de ma chatte.

... Et je continue à me demander, avec un commencement d'angoisse, ce que je vais bien pouvoir faire. Assurément, je puis « tenir » encore quelque temps comme cela : les gratifications que je donne à la mère Lorrain sont mes plus grosses dépenses. Mais ce n'est pas une existence de vivre ainsi !

J'aspirais à une vie intelligente, active, et mes jours s'écoulent entre ma chatte et ma concierge ; je n'ai pas même la ressource de lire, n'ayant pas de livres, et

je ne puis me permettre d'en acheter...

Je vis comme un animal au gîte. Quand je me regarde dans la glace, je suis tout étonnée de me voir un visage jeune.

Il m'arrive une chose folle ! Est-ce que je rêve? Non, pourtant, je suis bien éveillée... J'ai trouvé à donner des leçons de piano, moi ! moi qui ne sais pas en jouer !...

J'ai une élève, une vraie élève.

Voici comment ce fait extraordinaire est arrivé.

Je me trouvais par hasard chez le boucher. On ne m'y connaît pas ; c'est presque toujours la mère Lorrain qui fait mes provisions.

Mais quand j'ai demandé : « Un petit morceau de foie de veau bien mince et bien frais », le boucher s'est écrié : « Je parie que c'est pour Mlle Musette? » J'ai répondu qu'en effet c'était pour Musette.

Musette est célèbre dans le quartier ; je n'en savais rien. Elle a ses fournisseurs, et ma concierge leur a raconté son histoire. Comme je suis la maîtresse de Musette, il en rejaillit sur moi quelque considération.

A ce moment, il y avait dans la boutique une bonne rougeaude, campagnarde nouvellement débarquée, qui demandait au boucher, comme elle lui eût demandé où l'on pouvait acheter un poulet vivant, s'il ne connaissait pas une maîtresse de piano. Ses maîtres, ajouta-t-elle, en cherchaient une pour leur petite fille.

Je me suis informée si la petite fille avait déjà étudié. La bonne m'apprit qu'elle avait neuf ans, qu'elle n'avait rien étudié du tout, étant toujours malade, et qu'on ne pouvait l'envoyer en classe. Elle raconta encore que ses patrons étaient de Chartres, et que « Monsieur », s'étant associé dans une grande maison de quincaillerie, ils étaient venus habiter Paris où ils ne connaissaient personne.

Sans réfléchir davantage, j'ai risqué :

« Mais je pourrais lui donner des leçons à cette petite ! »

Et le boucher a cru devoir ajouter, en s'adressant à la bonne :

— Vos maîtres ont la main heureuse ; vous aurez affaire à une bonne petite dame qui aime bien les bêtes.

Il a été convenu que si Mme Dupont — c'est le nom de la mère de mon élève — désirait causer avec moi, la bonne me préviendrait, et que j'irais la voir. Elle habite à dix minutes d'ici.

Bien entendu, j'ai donné l'ordre à ma concierge de ne laisser monter personne. Il n'y a pas de piano chez moi...

Deux heures après, la bonne est venue : il fallait que j'aille le soir même m'entendre avec « Monsieur et Madame ».

Et maintenant c'est fait. J'ai traité pour deux leçons par semaine, à cinq francs l'heure. C'est en tremblant que j'ai prononcé « cinq francs ». Je m'attendais à ce qu'on discutât le prix, mais au contraire, Mme Dupont a conclu :

— Puisque ce n'est pas plus cher que ça, la petite prendra deux leçons par semaine, pour devenir très vite une grande musicienne comme vous.

Elle ajouta que c'était bien beau la musique, et qu'elle et son mari regrettaient de n'y rien comprendre, ce qui acheva de me rassurer.

On a décidé que Justine (c'est le nom de la bonne) irait acheter une méthode Carpentier, et qu'à quatre heures, le lendemain, je viendrais donner ma première leçon.

En m'en allant, je marche comme si j'avais des ailes, sans me leurrer toutefois sur la fragilité de ma situation ; je sais parbleu bien qu'elle n'est pas « de tout repos ». Mais cette veine inespérée quand même me grise...

Le lendemain, à quatre heures très exactement, un peu inquiète au fond, je suis venue chez Mme Dupont, qui m'a laissée seule avec mon élève — Suzanne.

Autrefois, la méthode Carpentier m'en imposait. Comme je n'avais aucune disposition pour la musique, il me semblait que jamais je ne m'entrerais dans la cervelle et dans les doigts tout ce qu'il y avait dans ce gros registre.

N'ayant aujourd'hui qu'à expliquer ce qu'il y a sur le papier, le livre me paraît petit et l'étude facile, au début surtout. Je suis décidée, d'ailleurs, à faire recommencer longtemps le même exercice à Suzanne : chaque exercice qu'elle saura ce sera une leçon de moins à donner pour moi, et je ne tiens pas à ce qu'on arrive trop vite aux passages difficiles ; je ne saurais plus m'en tirer.

Mon élève est une petite maigrichonne à l'air timide, qui, heureusement, doit avoir la tête dure... Cependant, quand elle lève vers moi ses yeux, interrogateurs, je me sens mal à l'aise.

Je n'ai pas le sens de l'enseignement. J'installe la méthode sur le pupitre et j'explique, confusément à la petite ce que j'apprends moi-même, à mesure ; en même temps, je lui montre, tant bien que mal le mécanisme des doigts.

C'est effrayant, elle comprend tout de suite ! Durant une heure, nous recommençons : « *Do, ré, mi, fa, sol...* » Et quand la leçon est terminée, ma foi, il me semble qu'elle pourrait très bien se risquer au passage du pouce, et aborder franchement : le : « *la, si, do...* » Mais je lui recommande de ne plus faire d'exercices lorsqu'elle sera seule, et d'apprendre ses notes.

La mère entre et se montre émerveillée quand je lui dis que c'est sa fille qui a fait ce bruit si régulier pendant toute une heure.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé la mère Lorrain debout, au milieu de sa loge,

Durant une heure, nous recommençons : Do, ré, mi, fa, sol.

toute joyeuse elle m'a annoncé que l'abbé Croisset avait arrêté l'appartement. Dans sa main elle tenait le beau louis d'or du denier à Dieu.

IV

Il y aura bientôt quatre mois que je suis à Paris, et il y a juste un mois que j'ai donné ma première leçon de piano... Mme Dupont m'a demandé au début si je préférais qu'elle me payât après chaque leçon, ou bien tous les mois.

Cela m'a paru si extravagant, si fabuleux, de recevoir de l'argent, que je n'ai pas osé le prendre tout de suite. J'ai répondu :

— Tous les mois.

Quand tout à l'heure la mère de mon élève m'a remis deux pièces de vingt francs, je ne pouvais détacher mes yeux de ces deux pièces d'or : mon premier argent gagné !

Je les tenais gauchement dans ma main, comme un maladroit tient un objet précieux qu'il craint de laisser tomber...

J'ai maîtrisé mon émotion, mais une fois seule, je n'ai pu retenir une bête de larme... J'aurais été bien en peine, d'ailleurs, d'expliquer pourquoi cette larme : j'éprouvais à la fois de l'orgueil, de la joie, et un brin d'humiliation.

J'enseigne scrupuleusement à Suzanne tout ce qui est sur la méthode... et, ma foi, je ne m'en tire pas trop mal. Je vais aussi lui apprendre à lire et à écrire ; elle est décidément trop faible pour aller en classe, et sa mère m'a proposé de commencer son éducation.

Me voilà non seulement professeur de piano, mais encore institutrice !

— Nous nous arrangerons pour le prix, a dit Mme Dupont.

J'ai fait la connaissance de l'abbé Croisset. La mère Lorrain a trouvé bon de lui parler de moi.

P.R

L'abbé Croisset.

Qu'a-t-elle raconté? Je n'en sais rien ; toujours est-il que l'abbé a manifesté le désir de me rendre visite.

Une visite ! La première que je reçois depuis que je suis ici !

J'arrange mon salon suivant les rites du « jour ». Des fleurs dans les vases, la liseuse en encoignure, les sièges disposés en rond... Moi-même, je fais un bout de toilette. Mon salon et moi prenons un petit air guindé, insolite. Musette flaire, étonnée, et s'en va se cacher sous le lit.

Mon Dieu ! quel drôle d'abbé ! Physiquement, il ressemble tout à fait au portrait que m'en a tracé la mère Lorrain, mais ses propos, son allure, au premier abord, m'ont totalement ahurie.

En entrant, sans plus de préambule, il s'est écrié :

— Tiens ! c'est gentil, chez vous ! Qu'est-ce qu'elle racontait, notre pipelette, que vous étiez ruinée? Vous n'avez pas l'air d'être si malheureuse que ça ! Mais vous devez vous ennuyer, toujours seule? Il

faudra descendre me voir ; nous ferons de la musique ; je vous prêterai des livres ; on ira se promener.

Je le regarde, interloquée, ne sachant si je dois rire ou me fâcher. Cependant son regard est si franc, sa physionomie si ouverte ! Je me dis que les mots n'ont sans doute pas, pour lui, le même sens que pour tout le monde. Assurément, il ne ressemble en rien aux prêtres de province que j'ai connus.

Je lui demande :

— Vous supposiez donc, monsieur l'abbé, que j'étais dans un taudis?

Il n'entend pas ou ne veut pas entendre, et le voilà qui me crible de questions, toutes plus indiscrètes les unes que les autres : d'où je viens, comment il se fait que je n'ai plus de fortune, pourquoi j'ai quitté ma province, si j'ai encore des parents?...

Son indiscrétion finit par m'agacer. Je l'interromps sèchement, espérant qu'il comprendra ; mais, sans paraître autrement ému, il me dit :

— Mâtin ! quelle susceptibilité ! C'est étonnant comme les femmes ont mauvais caractère ! Voyons, si je vous demande cela, c'est parce que vous m'intéressez ; si nous devenons amis, il faut pourtant bien que je sache qui vous êtes?

Ça, c'est un comble ! Il n'y a pas dix minutes je ne connaissais pas ce prêtre, et il ose disposer de mon amitié ! C'est lui qui décide si nous serons ou ne serons pas des amis, sans même s'inquiéter de savoir si cela me plaît ! Ah ! non, cette fois, je me cabre ; je cherche ce que je pourrais bien lui dire de désagréable, mais il me déconcerte tellement que je demeure bouche bée, sans rien trouver.

Il s'est assis une seconde et maintenant il arpente la pièce exiguë.

Je l'examine ; il ne doit sa distinction qu'à sa haute taille bien prise ; quand il marche, il part les épaules en avant, les poings serrés, en appuyant lourdement sur ses pieds ; on dirait toujours qu'il fonce sur quelqu'un et qu'il va l'exterminer ! Sa mâchoire est proéminente sous sa barbe soyeuse ; ses dents, fort belles, sont d'un blanc bleuté, comme celles d'un félin. Il me fait l'effet d'une belle brute, très affinée, très cultivée, mais qui n'en reste pas moins asservie à tous ses instincts. Pourtant, ses paroles, si rudes et brutales qu'elles soient, ne créent pas entre nous de gêne équivoque.

Je me risque à lui demander quelle impression il fait aux gens, la première fois qu'ils le voient : c'est la seule pensée qui me vienne à l'esprit.

Sans hésitation, il me répond :

— Celle d'une brute !

Et, avec un peu d'amertume, il reprend :

— Je ne suis pas une brute pourtant ; je supporte mal l'idée que des êtres puissent souffrir, j'ai toujours essayé de leur venir en aide : mais je m'y prends mal probablement, car tout ce que je fais se retourne contre moi ! Aussi, je vis tout seul dans ma tanière, comme une bête sauvage.

Il se recueille un instant, puis il dit encore :

— Ça m'a fait de la peine, quand la mère Lorrain m'a parlé de vous... J'ai voulu vous connaître, et à présent, je ne suis pas très sûr de n'avoir pas été maladroit. Vous aurais-je froissée? Pardonnez-moi, dites, si je vous ai fait de la peine.

Je ne sais que répondre, son caractère, que je devine loyal, m'attire, et sa familiarité me choque ; je pense aussi que, si je ne lui montre pas assez de réserve, cet homme impulsif, sans tact, va s'implanter chez moi ; et c'en sera fait de ma chère

solitude. Elle est sacrée ; je ne veux pas qu'on y touche.

Ma foi, tant pis ! A mon tour je parle brutalement, je ne lui dissimule pas qu'il m'est odieux de voir les gens s'immiscer dans ma vie, et j'ajoute que je ne suis ni malheureuse, ni à plaindre.

Je devrais m'arrêter là, mais je suis énervée, j'élève le ton, je me répands en commentaires qui n'ont plus rien à voir avec la question ; je le vois me regarder avec un semblant d'ironie, et ma péroraison s'achève dans un éclat rageur.

J'ai conscience de ma défaite.

— C'est bon, c'est bon, riposte-t-il, j'ai compris ; je ne vous ennuierai plus. Mais je suis bien content : nous sommes amis, puisqu'on s'est déjà querellé.

Un silence, comme s'il marquait un point. Puis il ajoute :

— Maintenant, parlons sérieusement. Vous avez besoin de gagner de l'argent ; vous n'avez qu'une élève, une gosse, paraît-il ; je vais vous procurer des leçons sérieuses.

Il est écrit, en vérité, que, quoi que fasse ou dise l'abbé Croisset, il trouvera toujours, avec les meilleures intentions, le moyen de m'exaspérer : mes pauvres nerfs sont à bout, et il me faut encore, comme si j'accomplissais un acte de mortification, lui avouer mes luttes, mes misères, et lui dire comment, en désespoir de cause, j'ai dû accepter cette leçon de piano que le hasard m'offrait. Je débite ma confession d'un seul trait, avec une envie folle de le battre. Et je lui crie, comme une injure, et comme si c'était de sa faute :

— Je ne suis pas musicienne, avez-vous compris?

Il dit :

— Pauvre petite !

Mais tout à coup, sans que je sache comment, la glace s'est rompue; nous éclatons de rire tous les deux. Il proclame qu'étant donné ma conception du professorat, j'aurais aussi bien pu enseigner le droit, la médecine, le grec ou le sanscrit.

Et moi, je lui raconte les ruses qu'il m'a fallu déployer pour ne jamais accepter une invitation à dîner chez les parents de mon élève, depuis que j'ai vu, dans le casier à musique, une valse lente qu'ils me demanderaient sûrement de jouer au dessert.

Brusquement, l'abbé se frappe le front :

— J'ai votre affaire, dit-il, une brave dame qui commet de la littérature, et qui m'a demandé si je pouvais lui trouver un secrétaire. Je vais lui persuader que c'est *une* secrétaire qu'il lui faut.

V

L'abbé Croisset et moi nous devînmes tout de suite très camarades.

Comment eut-il raison de ma sauvagerie, de ma rétractilité? Ma foi, je n'en sais rien ; mais, quand il plaisante en disant que nous sommes des « amis d'enfance », je ne suis pas très éloignée de croire que c'est vrai.

Je goûte avec une sorte de volupté la quiétude de me trouver en face d'un homme qui ne dissimule pas ses intentions équivoques, ou trop claires, sous les habituelles protestations de « franche amitié » et de « bonne camaraderie ».

Celui-là est venu à moi comme un bienfait. Il m'a apporté l'assistance morale et le secours intellectuel dont j'avais tant besoin, par pure bonté, sans arrière-pensée sournoise.

Près de lui, je puis me reposer en confiance ; je n'ai pas besoin d'être toujours

sur le qui-vive... Je sais qu'il ne me guette pas au tournant...

Pour la première fois aussi, ô laideur du cœur humain, dont je me rends parfaitement compte, c'est un vilain sentiment d'égoïsme qui m'attache à quelqu'un : lorsque là, en dessous de moi, dans cette maison où le moindre bruit se perçoit, j'entends le pas de l'abbé résonner, je suis rassurée, comme dans une demeure isolée on se sent protégé par la présence, dans sa niche, d'un chien hargneux et fidèle.

Ah ! oui, hargneux ! Jamais je n'ai vu un être aussi « soupe au lait » que cet homme ; pour une vétille il crie, trépigne. Je ne lui cache pas qu'il me fait l'effet d'une brute ; mais il prend un pauvre air si contrit, si désolé, de m'avoir fâchée, que je revendique immédiatement tous les torts...

Toute la journée jusqu'à six heures, il est tenu par ses leçons ; après dîner, il travaille à un ouvrage d'érudition dont le premier volume est célèbre. S'il lui arrive de disposer d'une heure, il vient me chercher pour « faire un petit tour », et, posément, nous montons un côté du boulevard Berthier, et redescendons l'autre...

Nous formons un touchant et comique tableau de province qui me fait songer aux gens que Georges Dubosc, le fin journaliste rouannais, gloire de mon pays, appelait « les sales gueules du dimanche », parce qu'ils piétinaient aux mêmes heures, les mêmes jours, dans les mêmes endroits...



L'abbé Croisset et moi, nous devînmes tout de suite camarades.

Un mois a passé : la dame à laquelle l'abbé m'a recommandée ne donne pas signe de vie.

Il est vrai que je consacre à présent mes matinées à Suzanne, que je gagne soixante-quinze francs par mois, comme « professeur de piano » et « institutrice »... et que j'ai l'illusion d'être occupée.

Mais quand je pense à l'avenir, comme aujourd'hui, un frisson d'angoisse me gèle. Déjà j'ai entamé ma réserve et je n'ose plus compter ce qui me reste d'argent...

Un tambourinement au plancher me délivre de mes réflexions : c'est l'abbé qui, suivant les règles d'un protocole établi entre nous, me demande si je puis le recevoir. Je frappe du pied : ça veut dire « oui ».

Ah ! qu'il vienne vite, je suis dans un de mes mauvais jours ; ça ne « biche » pas, le courage...

Il s'engouffre en coup de vent et, brandissant une lettre :

— Mme Hélène Morand vous attend après-demain ; elle croit que vous pourrez vous entendre...

Je le regarde, stupide ; dans mes mauvais jours je n'espère jamais rien de bon... Sûrement, ça va rater... L'idée de suicide, qui sommeille en moi et qui se réveille aux heures sombres pour me murmurer : « Te tourmente pas... tu sais, je suis toujours là, à ta portée », me tenaille depuis ce matin.

L'abbé, qui devine mon état d'esprit, gronde, me sachant coquette : « Voulez-vous bien ne pas faire cette mine-là? A-t-on jamais vu?... Regardez-vous dans la glace ! Vous voilà vieillie de dix ans ! Allons, délogeons, c'est jeudi, j'ai mon après-midi ; venez au Bois, ça vous changera les idées. »

J'accepte sans entrain, et l'abbé descend tandis que je m'habille.

***

Il fait un temps superbe : la première belle journée de mars. Depuis ce matin, comme s'il cherchait à m'égayer, un rayon de soleil folâtre sur la rosace de mon tapis « genre Smyrne ».

... Secrétaire d'une femme de lettres ! ce serait le rêve, tout de même ! Si cela allait réussir?...

En m'habillant, je remâche tellement cette pensée que je finis par me persuader que ce n'est pas impossible... et, le cerveau requinqué, je campe sur mes cheveux, dont je viens de griller une mèche dans mon émoi, ma toque de violettes de Parme... Une folie : la raison du premier emprunt fait à ma réserve.

L'abbé m'attend, très chic comme toujours : la mise négligée, et surtout crasseuse, de certains prêtres l'indigne.

Dans notre quartier calme, on ne fait guère attention à nous. A la porte Maillot un gamin s'écrie en nous regardant effrontément :

— Oh ! le beau couple !

Je tremble que l'abbé ne saute dessus, mais il ne bronche pas.

Pour éviter de « processionner », nous prenons des chemins de traverse. Devant nous, dans un sentier étroit, des amoureux marchent en se tenant par la taille.

Je dis :

— Ne les dérangeons pas, les pauvres ; le temps les séparera bien assez vite.

— Pourquoi voulez-vous que le temps les sépare, s'ils s'aiment vraiment?

Je souris de cette belle confiance. A chaque instant l'abbé me déconcerte par sa naïveté ; il ne sait rien de la vie, il juge tout d'après les livres, avec citations à l'appui... Quand il prononce gravement : « On ne doit pas faire cela, ce serait

mal », il s'imagine avoir convaincu l'univers. Les injustices habituelles, les plus petites vilenies auxquelles sont en butte les faibles, les impuissants à se défendre, et qui ne nous étonnent même plus tant elles sont courantes, le mettent, s'il les constate, dans des rages folles ; il croit bénévolement qu'on peut réformer le monde en lui criant très haut où se trouve la vérité.

Il me demande :

— Pourquoi souriez-vous? A quoi pensez-vous !

— Je souris de votre réponse à propos de ces amoureux.

— Qu'ai-je dit de si extraordinaire?

— Oh ! rien, mais vous croyez que l'amour résiste au temps, et moi, je ne le crois pas.

Comme il ne sait pas discuter avec calme, il s'emporte : « Sûrement, l'amour vrai résiste au temps, mais ce que vous appelez l'amour n'est pas de l'amour, c'est un caprice, un désir. Les hommes cèdent à leurs instincts comme des animaux, et, une fois leur désir satisfait, ils disent que l'amour ne dure pas, parce qu'ils n'en connaissent que le geste. Et vous, vous, une femme intelligente, vous répétez cela comme un perroquet. Regardez si... »

Je l'interromps, sachant qu'il va me tirer quelque exemple de ses livres. Je lui dis qu'il ne sait pas... qu'il ne peut savoir... Mais il défend son idée avec colère, avec rage ; nous nous querellons, et je lui crie :

— Je suis certaine, moi, que l'amour ne dure pas, entendez-vous? J'ai aimé, aimé, à vouloir me tuer, si on m'empêchait d'aller vers l'homme que j'aimais : pourtant, je me suis bien guérie de cet amour.

Il riposte :

— Vous vous êtes mariée à seize ans... Est-ce qu'on sait à cet âge?

— Qui vous dit que c'est mon mari que j'ai aimé?

J'attends l'explosion suivie du débordement, les grandes théories sur le devoir, la leçon de morale. Mais il me demande avec une douceur inaccoutumée :

— Et comment ce grand amour a-t-il cessé?

D'ordinaire, je suis rétive à la confidence : ce n'est pas méfiance, mais il y a un petit coin de soi que l'on ne doit pas montrer, qui ne regarde personne. A quoi bon tenter d'expliquer à ceux qui ne se sont pas trouvés dans notre situation la raison pour laquelle on a fait ceci ou cela? Ils n'y comprendraient rien.

Mais tant pis ! Puisque je n'ai pas su réprimer l'aveu, il me faut aller jusqu'au bout. Et d'un seul trait, comme on avale un médicament amer, je raconte comment, lorsque je fus libre, j'examinai froidement ce qu'allait être ma vie si je l'entravais de nouveau ; et comment par un besoin farouche d'indépendance, je m'enfuis de l'amour comme je m'étais enfuie du mariage. Ma voix s'étrangle quand je confesse toute la volonté qu'il m'a fallu pour ne pas céder à ma faiblesse, toutes les tortures que j'ai endurées pour commander à mon cœur.

L'abbé me contemple avec un peu de pitié mêlée d'ironie, et, froidement, il me dit : « Ma pauvre Rosine — dans les circonstances solennelles il m'appelle par mon petit nom, — c'est vous l'enfant, la naïve, qui croyez de bonne foi avoir aimé? Allons donc ! Si vous aviez aimé réellement, vous n'eussiez pas tant réfléchi. C'est votre liberté, votre indépendance

que vous chérissiez, et, dans votre cas, l'amour n'a été qu'un prétexte. Prenez garde, prenez garde, un jour, d'aimer vraiment... »

Il s'arrête comme s'il n'osait plus développer sa pensée.

Pourquoi n'ai-je rien trouvé à lui répondre? Tout bas je me demande s'il n'a pas raison, si c'était vraiment de l'amour que j'éprouvais pour cet homme dont le souvenir s'est si vite effacé de ma mémoire?

Mais n'est-ce pas l'illusion commune? Quand on n'aime plus, de croire que l'on n'a pas vraiment aimé?...

VI

Il va être ravi, l'abbé, de pouvoir un brin me taquiner... Il est si content lorsque, par hasard, il lui arrive d'avoir raison, de marquer sa sagacité par un : « Hein! que vous disais-je? » bien senti...

J'étais partie hérissée, furieuse contre lui. Il m'avait exaspérée en se moquant de Mme Hélène Morand : « une littératureuse. »

A moins d'avoir des choses importantes ou neuves à dire, et de savoir les très bien dire, l'abbé ne conçoit pas que l'on écrive.

Mme Hélène Morand avait notifié : « Je reçois à quatre heures. Que votre jeune amie vienne à trois, nous causerons, et je la garderai pour prendre une tasse de thé. » Et l'abbé avait ajouté : « Vous n'en mourez pas d'entendre papoter ces éberluées, mais il ne faudrait tout de même pas qu'elle vous imposât la corvée de faire la figurante à toutes ses réceptions... Défendez-vous. »

Eberluées, ces femmes qui pensent, qui écrivent, qui « produisent ». J'avais bondi, indignée, et, selon notre habitude, on s'était querellé.

Dès mon arrivée, Mme Hélène Morand m'a accueillie comme si nous étions de vieilles connaissances. Tout de suite elle m'a parlé avec complaisance de ses travaux, sans paraître même se douter que je pouvais les ignorer... Quant à la raison pour laquelle j'étais là, elle l'avait sûrement oubliée.

— Voyez si je travaille, me dit-elle en me désignant une collection de petites revues aux titres sonores. Je collabore à toutes... Nous finirons par triompher de la mauvaise littérature, vous verrez...

De ne connaître aucune des revues qu'elle offre glorieusement à mes regards, j'éprouve un peu d'humiliation...

Autrefois, j'étais abonnées à plusieurs; l'abbé me prête encore *la Revue de Paris* et *le Mercure de France*, mais celles-là, je n'en ai jamais entendu parler ; le format même m'est étranger.

J'en ouvre une au hasard, L'article de Mme Hélène Morand : « Le rôle de la vraie femme », s'étale à le première page ; à peine ai-je commencé à la lire que vite elle me le retire des mains en disant :

— Ah ! celui-ci n'est pas récent, vous le connaissez ; tenez, voilà le dernier, si vous ne l'avez pas lu?

Je le connais ! Si je ne l'ai pas lu?

Celui qu'elle me tend a pour titre : « L'heure a sonné ». Je veux le lire, mais les caractères exécutent une petite danse diabolique et se sauvent... Impuissante à les rattraper, je feuillette pour voir le nom des autres signataires. Hélas ! je n'en connais aucun.

J'essaie de donner à mon visage une expression admirative, à défaut du mot

qui ne vient pas, tandis que Mme Hélène Morand continue, ravie :

— Vous voyez, nous avons des noms connus.

Je dois avoir l'air idiote.



Un abbé à figure en couperet fait son entree.

L'arrivée des visiteurs fait diversion ; je me lève pour prendre congé, mais mon hôtesse me retient :

— Non, non, restez, c'est une compensation d'avoir une amie de l'abbé Croisset ; on ne peut jamais l'avoir, lui.

Un abbé « prêtreux » fait une entrée solennelle : on dirait qu'il y a un mort dans la maison et qu'il vient pour la levée du corps. Il a une figure en couperet que, même de face, on croit voir de profil, des yeux insaisissables et des pieds méchants. Car il y a des pieds méchants, comme il y a des pieds bêtes, des pieds intelligents, des pieds prétentieux.

Des « dames » se succèdent ; elles ont les cheveux tirés sur les tempes et sont coiffées de chapeaux haut juchés qui tanguent sur leur tête. Quelques-unes toisent sans aménité mes cheveux bouffants et ma toque bien coiffante.

Mme Hélène Morand, qui, soudain, m'apparaît charmante parmi ces faces figées, me présente, en appuyant sur la fin de sa phrase : « Madame Rosine Loisy, une amie de l'abbé Croisset... »

Le nom de l'abbé Croisset en impose, cela se voit ; cependant je discerne qu'on l'accueille avec une déférence mêlée d'hostilité.

Une dame huppée déclare : « Si la rancune n'était pas un vilain sentiment, j'en garderais quelque peu à M. l'abbé Croisset. J'ai donné un dîner, autant dire en son honneur... des amis à moi, n'est-ce pas, qui étaient curieux de le connaître... Il a accepté mon invitation et il n'est pas venu. »

Mme Hélène Morand l'excuse : « Il est si absorbé, si occupé ! Quand je le vois, c'est chez la mère d'un de ses élèves ; il arrive et part en courant. »

L'abbé prêtreux distille : « Il doit pourtant avoir quelques loisirs; je le rencontre quelquefois avec Bernières, ils paraissent très liés... Ah ! c'est un homme de haute valeur, l'abbé Croisset, bien que je ne partage pas... que je n'approuve pas, tant s'en faut, ses idées. »

Malgré moi, je m'écrie : « L'abbé Croisset a un caractère difficile, j'en conviens, mais ses idées sont nobles, généreuses, et il est si loyal et si indépendant ! »

— Trop, trop, justement ; je reproche à ses livres de n'être pas parfaitement orthodoxes, et je regrette profondément qu'une partie de son succès soit due à cela.

Et il ajoute d'une voix doucereuse :

— Il me semble vous avoir croisée, madame, l'autre jour, boulevard Berthier ; vous étiez avec l'abbé Croisset.

Assurément, se promener boulevard Berthier ne peut constituer une faute, même aux yeux du plus malveillant, mais il me semble qu'un criminel, auquel un juge d'instruction demande : « Que faisiez-vous, tel jour, à telle heure? » ne doit pas être plus troublé que je ne le suis par la question de l'abbé prêtreux. En rougissant jusqu'aux oreilles, comme une coupable, je réponds que ce devait être moi, en effet.

Ces dames parlent littérature, œuvres... J'apprends que presque toutes collaborent aux revues dont l'existence vient de m'être révélée. Je remarque aussi que l'on ne prononce aucun des noms d'auteurs qui me sont familiers.

La conversation s'attarde sur le dernier ouvrage d'une demoiselle qui paraît fort goûtée ici. Je me souviens qu'elle a envoyé son livre à l'abbé Croisset, qui l'a relégué dans une armoire où vont s'entasser les bouquins sans intérêt. On me demande si je l'ai lu. Je réponds :

— Pas encore, en ce moment je relis Flaubert et Maupassant...

Ah ! qu'ai-je dit là Seigneur !... Et si, de plus, j'avais ajouté que ces livres aimés se trouvaient dans la bibliothèque de l'abbé Croisset, que serait-il arrivé?

Dans un seul anathème, ces dames s'écrient :

— Mais ce sont des livres écrits dans un très mauvais esprit !...

Je me tais, médusée.

La bonne Mme Hélène Morand croit utile de me repêcher ; elle dit : « Madame Rosine Loisy est un peu obligée de tout lire à cause de ses travaux... »

Mes travaux ! Que s'imagine-t-elle donc que je fais? Quel roman a-t-elle pu construire d'après quelles déductions? Je la contemple, hébétée.

La conversation bifurque. Je me lève, décidée à partir cette fois. Mais Mme Hélène Morand m'agrippe et me glisse tout bas :

— Ne partez pas, j'avais oublié... il faut que nous causions.

Maintenant, tout le monde parle à la fois, les chapeaux penchent en avant, en arrière, les visages reluisent, une Juive (sûrement, c'en est une, mais convertie, naturellement), braille qu'elle a achevé un roman-feuilleton : ça rapporte plus... et qu'elle n'arrive pas à le caser... Elle quémande des recommandations à tout le monde.

Brusquement, je tressaute ; j'entends Mme Hélène Morand qui répond à une question que je n'ai pas saisie :

— Oui, Mme Rosine Loisy est veuve, c'est triste d'être veuve si jeune.

Quoi ! On me décrète veuve ! J'ouvre la bouche pour protester, mais je ne trouve rien à dire. Qu'irais-je parler divorce à ces femmes dont la mentalité me déconcerte? J'ai conscience de la vanité d'une explication et, soit paresse, soit prudence, je ne bronche pas.

Par exemple, d'entendre expédier ainsi tout de go dans l'autre monde un homme

aussi bien portant que mon ex-mari ça me donne un petit frisson... Il me semble que je suis complice d'un assassinat...

A travers un murmure confus, je distingue encore :

— Oui... le sculpteur... grand talent... belle carrière.

Ah ! j'y suis ! On me prend pour la veuve d'un artiste notoire, lequel ne fut que mon parent et mourut à soixante-quinze ans, sans que je l'eusse jamais vu.

Quand tout le monde est parti, Mme Hélène Morand me dit : « Écoutez, petite amie, voilà ce que j'attends de vous : comme vous le voyez, je dispose de peu de temps, mes visites, mes œuvres, recevoir... Bref, j'écris mes articles comme ils viennent, d'un seul jet. Je vous les confierai et vous remettrez mes idées en ordre. Ce sera un moyen d'augmenter vos rentes ; elles ne sont pas tout à fait suffisantes... je sais, et vous devez être dépensière, élégante comme vous êtes... »

Je n'ai garde d'avouer ma situation réelle.

Avec volubilité elle continue :

— Soyez gentille, faites l'impossible pour m'amener l'abbé Croisset ; elles bisqueraient tant, ces dames, si elles le voyaient chez moi, lui qui ne va chez personne. Et Bernières, son ami, vous savez qu'il sera académicien? Ah ! que je voudrais donc avoir Bernières et l'abbé à une de mes réceptions !... Hein ! c'est promis? Vous me les amènerez...

Puis, sur un ton confidentiel, après avoir jeté un regard autour de nous pour bien s'assurer qu'on ne peut l'entendre, elle ajoute : « Nous nous entendrons très bien, vous savez, j'ai l'esprit bien plus large que ces dames ; ainsi, tenez, mo aussi j'ai lu un roman de Flaubert, *Madame Bovary*. Seulement, ces livres-là, je ne les conserve pas ; aussitôt lus, je les brûle. »

VII

— Je veux connaître Bernières.

— Non, c'est une obsession, décidément. Il faut soigner ça !

Je répète butée :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me présenter Bernières?

— Qui a dit que je ne voulais pas vous présenter Bernières? Seulement, attendez l'occasion ; je ne l'ai pas dans ma poche, moi, Bernières.

— Vous le voyez presque chaque jour, vous pouvez la faire naître l'occasion...

L'abbé s'emporte moins facilement, maintenant ; il dit que son caractère s'est raboté, poli, aux angles du mien... Mais il ajoute qu'une somme de paroles désobligeantes devant quand même être prononcées dans nos entretiens, c'est moi qui m'en charge désormais.

Il reprend sans nervosité :

— Au fait, qu'en voulez-vous faire de Bernières? Pas lui demander de venir chez Mme Hélène Morand, je suppose?

— N'ayez crainte, je ne lui parlerai pas de cela ; je voudrais le connaître parce que je ne connais personne d'intéressant ; je me confine dans mon clan de « Totoches ». (L'abbé et moi, nous avons ainsi baptisé les habitués du cénacle Hélène Morand ; le nom n'est pas méchant, et nous trouvons qu'il leur va et les situe bien.)

— Vous ne connaissez personne d'intéressant ! Comme c'est aimable pour moi !

— Oh ! vous, vous ne comptez pas, vous êtes un prêtre.

Il me regarde avec une expression que je définis mal ; je crois lire de la tristesse dans ses yeux. Vivement, je lui demande :

— Qu'ai-je dit qui vous a chagriné?

— Rien. Vous avez raison, un prêtre, ça ne compte pas.

— Vous n'allez pas ergoter sur les mots, voyons ! Avec vous, je ne fais pas attention... Je dis les choses comme elles me viennent... Vous savez toute l'amitié que je vous porte, combien votre affection m'est chère.

— Oui, évidemment, jusqu'au jour...

Il n'achève pas.

— Jusqu'au jour?

— Rien, je dis des bêtises.

Il appelle la chatte et, pour l'exciter, il se met à imiter l'aboiement du chien. Mais aujourd'hui, Musette s'en fiche, Musette a perdu toute dignité : elle est amoureuse et se montre avenante, cynique avec tout le monde.



Je m'installe à ma table de travail pour arranger l'article de Mme Morand.

La mère Lorain, offusquée, m'a dit ce matin :

— Pourvu que M. l'abbé ne s'en aperçoive pas...

Non, l'abbé ne voit rien, il semble absorbé, soucieux. Il s'est approché de la fenêtre, et il tambourine sur les vitres.

Le silence est pesant. Je fixe une branche de mimosa, en essayant machinalement de compter les granules.

— Vous ne savez pas?... Je vous ai fait une surprise.

Sa voix est lointaine.

— Ah !... Il y en a vingt-trois sur une grappe.

— Une grappe de quoi?

— De mimosa.

— Ah ! ça, vous n'êtes pas un peu toquée?... Devinez la surprise.

— ? ? ?

— J'ai invité Bernières à dîner, ce soir, avec vous.

— Ce soir !... Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt?

— Puisque c'est une surprise.

Il continue :

— On dînera chez moi, la femme

****

de ménage va revenir faire le service.

D'ordinaire, l'abbé prend ses repas dans une famille, excepté le jeudi.

Joyeusement, je vais décrocher une robe du soir, vestige de ma splendeur, et je la lui montre :

— Elle est chic, hein? Je vais la mettre.

— Pourquoi? N'êtes-vous pas bien ainsi?

— Oh ! vous, un prêtre, est-ce que vous y entendez quelque chose?

— Alors, ne me demandez rien.

Et il s'en va boudeur en me rappelant que le dîner est pour sept heures et demie.

Je m'installe à ma table de travail. J'ai l'article de Mme Hélène Morand à « arranger ». Je commence à m'en tirer seule... Mais au début j'avais de vraies crises de désespoir devant ce fatras dont je n'osais supprimer une ligne ni changer un mot ; et puis, je n'avais jamais écrit...

A présent, j'aligne méthodiquement ces paragraphes qui ne veulent rien dire... C'est comme un fadasse veau jardinière de restaurant pour « noces et festins » : carottes, petits pois, navets, tout est à peu près à sa place, sans que l'ensemble ait ni goût ni saveur.

Bien entendu, c'est l'abbé qui m'a enseigné comment je devais m'y prendre. Pauvre abbé ! Comme il est bon pour moi ! Quel dévouement de caniche ! Lui, si emporté, toujours plongé dans sa métaphysique, s'astreindre à cette besogne puérile et ingrate!... Avec quelle douceur, quelle patience il m'a expliqué la manière d'assouplir la phrase rebelle : « Là, placez ce mot après celui-ci ; autrement il ne porte pas... Vous voyez bien? Ici, il aura tout son sens. Transposez ce bout de phrase... Coupez ça... » Et quand l'ouvrage était par trop difficile, il le faisait lui-même devant moi, pour me faire assister à cette gymnastique de l'esprit qu'est la recherche de l'expression juste.

« Pauvre abbé ! » Sans savoir pourquoi, je répète tout le temps : « Pauvre abbé ! » Comme s'il était menacé d'un danger... Je le plains d'une peine imaginaire. Je m'attendris sans raison. Tout ce qu'il peut faire pour m'être utile, il l'a fait. Il a même consenti à venir chez Mme Hélène Morand, oui, quand il a su que si je l'amenais mon prestige s'en trouverait rehaussé.

Et, ce jour-là, il s'est montré d'une humeur exquise, causeur délicieux ; il a tenu toutes ces bigotes « littérateuses » sous le charme de son esprit malicieusement attentif à les séduire... En l'écoutant, en le regardant, elles poussaient, les yeux pétillants, le teint émerillonné, de petits gloussements de poules en joie.

Après son départ elles se sont mises à parler à tort et à travers, comme si elles étaient grises...

Pour la première fois, l'arrivée de Monsignor Talize, le prédicateur mondain les a presque laissées indifférentes... C'est que Monsignor Talize est plus acccessible ; il se prodigue davantage, il prêche, il conférencie, il écrit beaucoup, « beaucoup trop », dit l'abbé Croisset.

La plume levée, je reste à rêvasser... Je sens que je ne ferai rien de bon si je contrarie ma flemme... Après tout, je puis bien m'accorder une heure de répit, je ne prends jamais de repos maintenant.

Le matin, leçons. L'après-midi, deux jours par semaine, Mme Hélène Morand... Au moment de mon départ, elle élabore un projet d'œuvre ou de revue « que nous devons examiner sérieusement la pro-

chaine fois ». Et, régulièrement, lorsque je reviens, elle a oublié de quoi il s'agissait... Les autres jours, je fais « la toilette » de ses articles. Mme Hélène Morand est très riche, elle me paie largement et elle se montre ravie de mon travail... Il lui a même poussé une nouvelle manie : elle voudrait caser sa littérature ailleurs que dans ses petites revues...

Au demeurant, c'est une excellente femme ; ses petits travers sont inoffensifs, et, délivrée de son entourage de « Totoches », elle serait charmante.

— Ah ! c'est-y Dieu possible, ce que vous êtes belle !

La mère Lorrain, venue m'aider à agrafer ma robe, me contemple, la bouche ouverte et les bras ballants.

Un peu démodée, ma robe... Dans un salon élégant, je crois qu'elle ferait triste mine... Mais ici, toute seule, je suis resplendissante ! Je me compare à une chanteuse minable qui s'en va faire un cachet en ville, et dont le pauvre luxe, éclos sous la lampe familiale, apparaît comme une mascarade aux premiers feux des ampoules électriques.

N'empêche, telle que je suis, je puis bien l'avouer, je me plais... Mes yeux ont retrouvé leur brillant ; ma bouche son sourire en coin...

Ah ! qui m'eût dit, il y a six mois, quand j'étais si désemparée, que, secourue, par je ne sais quelle force invincible (je n'ose l'appeler la Providence et je ne veux pas non plus l'appeler le hasard, parce que je suis croyante), j'arriverais à entrevoir l'éclaircie, le tout petit coin de havre où je veux aborder !...

Oui, ce soir, je suis heureuse, confiante, j'ai le pressentiment que je me débrouillerai. Je suis assurée du lendemain, libre de toute entrave, guérie du mal d'aimer...



« Ma robe, un peu démodée ferait triste mine dans un salon élégant. »

Et comme si elle répondait à ma pensée, la mère Lorrain, toujours en extase, lâche dans son langage trivial :

— Ah ! oui, alors ! On peu ben l'dire !... Ce que vous en avez repris du poil de la bête !

VIII

Oh ! quelle scène stupide ! J'en suis bouleversée, je n'y comprends rien encore. Et dire que, si je n'avais pas fait abnégation de tout amour-propre, ce serait peut-être fini : l'abbé et moi, nous serions brouillés !

Sous le coup de la colère, nous nous sommes jeté des mots blessants, de ces mots qui dépassent la pensée, dont on demeure pétrifié lorsqu'ils vous résonnent à l'oreille, mais que, par un sentiment de sotte fierté, on ne retire pas. Dans ces moments-là, on laisserait s'accomplir l'irréparable plutôt que d'avoir le bon geste qui efface.

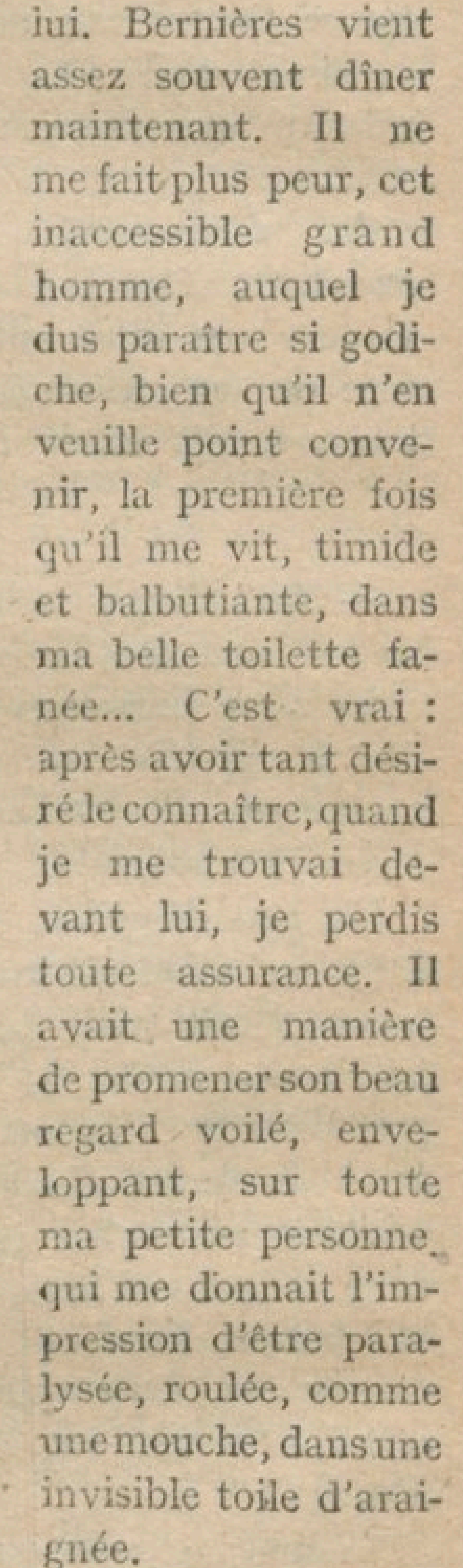
De quelle démence l'abbé a-t-il donc été pris ! Lui, si taquin avec les autres, prendre de travers une plaisanterie aussi anodine, aller se mettre dans une telle rage, suivie de ce désespoir enfantin pour une pareille vétille ! C'est déconcertant, fou...



Bernières.

Certes, je suis habituée à ses éclats, notre bonne camaraderie ne va pas sans chicane, mais nos discussions n'avaient jamais eu ce caractère : les circonstances étaient différentes ; et puis, et puis, c'étaient des emportements pour rire ; on se querellait gentiment ; il riait, je riais, et c'était fini !

Mais cette scène !



Nous avions dîné tous les trois chez lui. Bernières vient assez souvent dîner maintenant. Il ne me fait plus peur, cet inaccessible grand homme, auquel je dus paraître si godiche, bien qu'il n'en veuille point convenir, la première fois qu'il me vit, timide et balbutiante, dans ma belle toilette fanée... C'est vrai : après avoir tant désiré le connaître, quand je me trouvai devant lui, je perdis toute assurance. Il avait une manière de promener son beau regard voilé, enveloppant, sur toute ma petite personne, qui me donnait l'impression d'être paralysée, roulée, comme une mouche, dans une invisible toile d'araignée.

Mais revenons à ce drame, si insignifiant en apparence, et auquel je ne puis plus penser sans angoisse... Oh ! pas à cause de cette dispute avec l'abbé, elle est oubliée... mais...

A la fin du dîner, j'avais allongé mes grandes bêtes de mains, sur le rebord de

la table, comme font les petites filles bien sages, qui savent se tenir.

La conversation languissait : L'abbé avait sa figure soucieuse des mauvais jours; sûrement il avait des ennuis qu'il me cachait : rien qu'à cause de cela j'aurais dû être indulgente.

Pour rompre le silence et, ne trouvant sans doute pas autre chose, Bernières a dit :

— Vous avez une jolie main, madame, des doigts longs, effilés. C'est un signe de chance.

Il a pris mes mains et s'est mis à étudier mes doigts un à un. Soudain, l'abbé a interrompu la consultation en demandant :

— Et moi?

— Oh ! vous, a répondu Bernières en riant, vous avez une vilaine patte d'abbé : sais pas lire là dedans.

Au lieu de s'amuser de cette boutade, l'abbé a répliqué de façon saugrenue, si disproportionnée, que Bernières et moi l'avons regardé, ahuris, en éclatant de rire.

Il a ri aussi, un peu nerveusement, et, cahin-caha, la conversation a continué.

Mais après le départ de Bernières, obligé de nous quitter tôt, l'abbé, avec véhémence, m'a reproché notre ironie, notre cruauté. Il a voulu me convaincre qu'à tout propos nous nous efforçons de le tourner en ridicule, que nous raillons sa tenue, ses manières, sans jamais laisser passer une occasion de l'humilier, de lui faire sentir sa condition de prêtre, comme si elle était une tare !

C'était tellement imprévu, incohérent, injuste, que je me suis cabrée, à mon tour, je lui ai crié qu'il n'était pas digne de ma bonne affection, que son attitude me libérait de toute reconnaissance; j'ai ajouté une foule de reproches pour le moins aussi grotesques que les siens, et j'ai terminé en l'assurant qu'il m'était odieux et que jamais plus je ne voulais le revoir.

Mais au moment où j'allais sortir, nos regards se sont croisés et je lus une si grande détresse dans ses pauvres yeux, il eut un geste si désespéré en tendant ses mains vers moi, comme un enfant irresponsable, malade et despote, tend ses bras vers sa nourrice, que je faillis lui dire :

— Allons, ne pensons plus à cela, c'est fini.

Un méchant orgueil me retint.

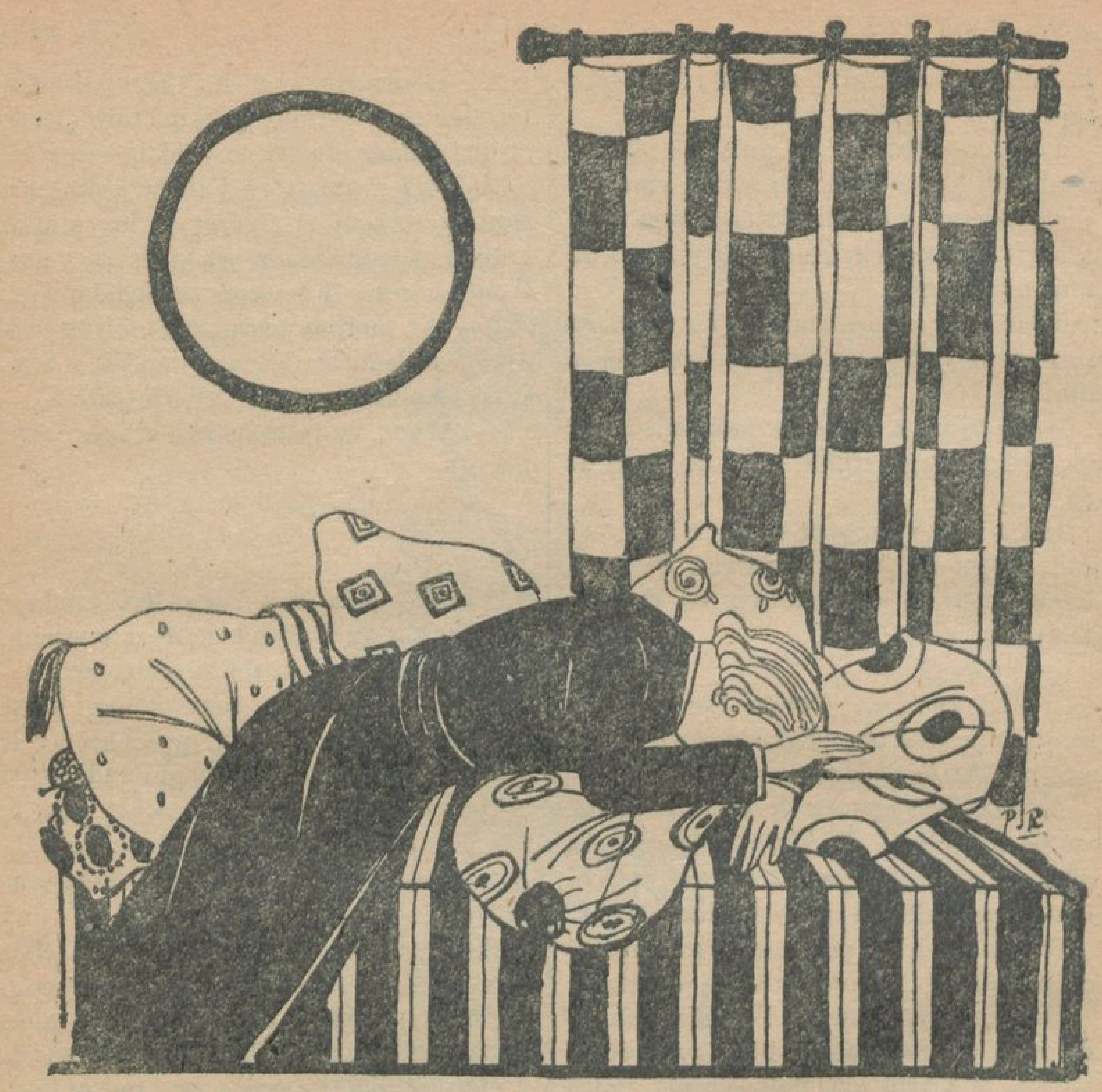
Rentrée chez moi, ma colère tombée, j'ai réfléchi qu'il devait avoir une grande peine pour divaguer de la sorte, un chagrin qu'il ne veut pas avouer. C'est qu'hélas ! je les connais, pour les avoir vécues, ces heures où l'inquiétude vous crispe si violemment les nerfs que le moindre effleurement vous jette hors de vous-même et vous fait perdre tout sentiment du juste et de l'injuste.

Brusquement, un grand élan de pitié m'a portée vers cet ami admirable qui, lui, fut si patient et si bon pour moi.

La clef, par hasard, était restée sur la porte ; je l'ai tournée avec précaution, décidée à m'en retourner sans bruit s'il s'était retiré dans sa chambre. Mais il était là, dans son cabinet de travail, effondré sur son divan, la tête enfouie dans les coussins et sanglotant comme un gosse.

Doucement, je me suis approchée; j'ai pris sa main, il a levé vers moi ses yeux gonflés de larmes qu'un peu de joie a éclaircis en me voyant, et, les lèvres tremblantes, il m'a dit :

— Promettez-moi, promettez-moi, dites, quoi qu'il arrive, que vous ne m'abandonnerez jamais, que vous serez toujours



Effondré sur son divan, la tête enfouie dans les coussins, l'abbé sanglotait comme un gosse.

ma petite sœur, mon amie ; je n'ai que vous, moi, j'ignorais l'affection... l'a... l'amitié, avant de vous connaître ; je suis un pauvre être tout seul, tout seul, et je serais si malheureux si je vous perdais !

Je l'ai consolé de mon mieux, l'assurant que jamais je n'oublierais l'ami parfait qu'il a été pour moi. Mais j'eus presque honte de lui dire cela d'une voix si calme devant tant de douleur.

Comme une mère endort son petit, machinalement, j'ai appuyé sa tête sur mon épaule, sans même songer que cet être qui était là, tout contre moi, si proche que, dans un mouvement maladroit, nos lèvres eussent pu se toucher, était un homme.

Non, pour moi, l'abbé n'est pas un homme ; près de lui, je n'éprouve aucune

gêne d'aucune sorte, aucun trouble ; son affection m'enveloppe d'un voile gris et doux, à travers lequel tout me semble incolore, calme et vague. Ce n'est pas parce qu'il est prêtre : je ne suis pas bigote et la « robe » n'a aucun prestige à mes yeux ; je la considère comme un uniforme. C'est par un sentiment que je suis incapable d'expliquer.

Mais, tandis que mon bras, d'un geste chaste de consolatrice indifférente entourait son cou, je pensais que je n'agirais pas ainsi avec un autre, avec Bernières, par exemple... Oh ! en évoquant l'image de Bernières tout contre moi, la tête blottie sur mon épaule, j'eus comme un éblouissement, il me sembla que mon cœur se rétrécissait, puis se sauvait tout au fond de ma poitrine, emportant pour l'y cacher comme une proie l'impression à jamais inoubliable... Mes yeux se fermèrent et j'éprouvai une si grande joie que je crus m'évanouir. En l'espace de quelques secondes tout s'était déformé pour ne laisser place qu'à une seule vision ; mais tout de suite, je fus prise d'une inquiétude presque douloureuse. Malgré moi, je criai en me levant d'un bond : « J'ai peur, j'ai peur ! »

L'abbé m'a contemplée avec une expression indéfinissable, et vite, vite, j'ai ajouté hypocritement :

— J'ai peur que vous me gardiez rancune de la peine que je vous ai faite.

DEUXIÈME PARTIE

IX

Le premier numéro du *Foyer mondain*, revue fondée par Mme Hélène Morand, est paru. Lancement magnifique : quinze cents spécimens, avec un bulletin d'abonnement, envoyés gracieusement aux meilleures adresses du Tout-Paris ; notes payantes dans les quotidiens, avisant le public que son plus cher désir est enfin satisfait, puisque l'organe, qui répond à un besoin général, vient de voir le jour ; quelques affiches donnant notre programme et la liste des collaborateurs.

Je suis rédactrice en chef de la revue, Mme Hélène Morand, directrice. Nos bureaux, boulevard Saint-Germain, sans être luxueux, ont quelque apparence.

Notre premier numéro nous a donné un tintouin inimaginable, car Mme Hélène Morand ne s'entend pas plus que moi à la « cuisine » d'une revue.

Lorsque nous sommes allées à l'imprimerie surveiller la mise en pages, les « typos » nous ont tellement écrasées de leur compétence que c'est à peine si nous avons osé leur indiquer l'ordre dans lequel devaient paraître les articles ; quant aux clichés, ceux-ci étaient trop étroits, ceux-là trop larges, mais, péremptoires, ils nous assurèrent que « ça se tasserait ».

Nous n'eumes garde d'insister... Cependant, la veille du tirage, une peur folle nous prit : nous étions convaincues qu'ayant donné aussi peu d'explications, le numéro allait « sortir » avec les articles à l'envers, et les clichés la tête en bas...

Comme il n'en fut rien, l'ensemble parut superbe à Mme Hélène Morand.

Le *Foyer mondain* s'enorgueillit en première page d'un article de Bernières. C'est lui qui, aimablement, me l'a offert, car je n'eusse bien sur jamais osé le lui demander... Ma directrice ne sait comment me témoigner sa reconnaissance.

Il va de soi que nous avons évincé les « Totoches ». Mme Hélène Morand se rend compte de l'inutilité de ses efforts précédents, et, pour répandre « la bonne parole », elle ne dédaigne plus de l'accommoder au goût du jour. S'inspirant d'un monologue célèbre elle dit volontiers que, « tout en faisant plaisir au bon Dieu, il ne faut pas non plus mécontenter le diable ».

D'ailleurs, Mme Hélène Morand s'est complètement transformée... Elle affecte maintenant une indépendance d'allure qui lui paraît du meilleur ton. Elle essaie de singer Bernières et l'abbé, et elle se grise de l'idée qu'elle est leur amie. Volontiers, elle ferait « salon neuf » et sacrifierait toutes ses anciennes relations.

Je n'ose formuler hautement mon opinion, mais il me semble que le *Foyer mondain* ne correspond à aucun besoin ; je pense aussi que nous l'avons lancé à un mauvais moment : au mois de mai...

Cependant, le premier numéro, autant que je puis m'en rendre compte jusqu'ici, marche assez bien : l'article de Bernières l'impose à l'attention des confrères, sinon du public.

C'est égal, dans le monde des lettres, on

doit plutôt s'étonner de la collaboration de Bernières au *Foyer mondain...*

Les autres collaborateurs sont des spécialistes connus de l'article illustré.

Ce que les oreilles de Bernières et de l'abbé ont dû tinter ces jours-ci ! Nous n'avons fait que parler d'eux ! Jusqu'à leur physique qui n'a point échappé à nos critiques...

Mme Hélène Morand trouve l'abbé très beau, bien mieux que Bernières. C'est vrai, il est plus mince, plus grand, ses traits sont plus réguliers. Mais Bernières a ses yeux... Ah ! ces yeux magnifiques, qu'il plante droit dans les vôtres et qui ne vous lâchent plus, vous fouillant jusqu'à l'âme : jamais personne n'a dû pouvoir lui mentir à cet homme-là.

A l'abbé, j'ai arraché (le mot n'est pas excessif), un article pour notre numéro deux ; avec lui, je ne me gêne pas ; la douceur ne réussissant guère, j'ai insinué avec une parfaite injustice que, « lorsque j'avais besoin de lui, il s'esquivait toujours ». L'effet fut immédiat. Il me promit l'article.

Dans le numéro trois, il y aura un article de Monsignor Talize : « La Mode et ses influences »...

Il va être bientôt cinq heures, et depuis deux heures je ne fais que dicter des lettres, donner des ordres : jamais je ne me serais imaginée qu'il y eût autant de détails à régler dans une revue bi-mensuelle.

Je me hâte ; je suis seule pour recevoir aujourd'hui, Mme Hélène Morand est souffrante, et ce qu'il en vient des gens !... Grâce à la collaboration de Bernières, tout ce que Paris compte d'écrivains ayant de la copie à caser défile ici...

Le groom (très chic, notre groom, avec sa belle casquette où flamboie le *Foyer mondain* en lettres d'or), m'apporte une carte : Henri Bernières. Aussitôt il me semble que tout danse autour de moi. D'instinct, je porte la main à mon cœur, ne sachant plus s'il bat trop fort ou bien s'il



Notre groom est superbe avec sa belle casquette à lettres d'or.

s'est arrêté de battre tout à fait ; j'expédie la sténographe et donne l'ordre de faire entrer, sans même me rendre compte de ce que je dis. C'est seulement lorsque Bernières s'encadre dans la porte que j'y songe avec effroi : j'ai oublié de poudrer mes joues, de raviver mes lèvres, de jeter un coup d'œil sur ma petite glace. Je me lève précipitamment gênée de ne pas me savoir « à mon avantage », embar-

rassée de mon importance derrière ce bureau. Mais Bernières commande, un doigt levé :

— Ne bougez pas, ne bougez pas, cela vous va très bien, madame la directrice.

Je me rassieds docilement en lui indiquant un siège. J'ai la sensation que mon fauteuil s'enfonce dans le vide.

— Vous ne m'attendiez pas, hein?

J'avoue ma surprise. Nous échangeons quelques banalités et il continue :

— Ce n'est pas une simple visite de politesse que je vous fais ; je viens vous demander une explication, il faut me répondre franchement. Vous devenez insaisissable ; je vous vois à peine et je suis convaincu que j'ai dû commettre une sottise dont vous me tenez rigueur.

Je proteste de toutes mes forces, navrée qu'il puisse me croire l'esprit mesquin, les idées étroites ; j'allègue mes occupations multiples ; mais, de voir qu'il s'aperçoit que je l'évite, mon trouble augmente encore et je m'empêtre de plus en plus dans des explications diffuses.

C'est vrai, je le fuis ; j'ai peur de la joie que m'apporte sa présence, du désarroi dans lequel me plonge son départ, comme s'il emportait toute la lumière : chaque fois qu'il s'en va il me faut un grand moment pour me ressaisir.

Ah ! non, ce serait fou de céder à l'attirance que j'ai pour cet homme, de me préparer moi-même, bénévolement, sottement, de nouvelles occasions de souffrir.

Il ne m'aime pas, lui ; je l'intéresse, je lui plais, je l'étonne... Il me l'a dit un jour :

« C'est curieux qu'une femme d'apparence si fragile ait trouvé en soi la volonté, la force de briser ainsi toutes les entraves des conventions et des préjugés de la province. Si vous aviez été attirée par une vie de luxe et de plaisirs, si vous aviez l'espoir, après l'effort, de pouvoir vous reposer douillettement dans une existence facile, on comprendrait encore ; mais venir se jeter dans la mêlée, comme on se jette dans un fourré sans s'apercevoir qu'il y a bien plus de ronces que de fleurs, cela me déroute. »

Oui, je lui plais, c'est indubitable ; j'ai très bien remarqué qu'il multiplie ses visites chez l'abbé depuis qu'il pense m'y rencontrer... J'imagine aussi que le *Foyer mondain* n'aurait pas eu à se glorifier de sa signature s'il n'y avait jamais eu là que Mme Hélène Morand...

Cette dernière idée me déride malgré moi. Il voit le sourire qui s'éveille sur mon visage. Et me dit :

— Vous vous retenez de rire... Allons, vite, quel crime ai-je commis?

J'entreprends de le convaincre qu'il n'en a commis aucun ; mais il nous devient impossible de causer : le groom ne fait qu'aller et venir, portant des fiches.

La pensée de tous ces visiteurs qui attendent leur tour commence à m'effarer. Bernières devine mon inquiétude ; il se lève et me dit :

— Je vous laisse, je reviendrai demain un peu plus tôt, vous m'expliquerez ça.

Et il s'en va léger, joyeux, sur cette remarque d'homme averti :

— Surtout, si vous voulez poser votre revue, n'allez pas vous émouvoir parce que des gens attendent ! Il est excellent de les faire poser un peu ; cela se passe ainsi dans toutes les revues qui se respectent.

X

Fin juin, les vacances ! Tout le monde va s'en aller ; je vais rester seule...

Mon Dieu ! je ne me plains pas de mon sort, j'aurais mauvaise grâce... Jusqu'ici, la Providence, le hasard, la veine, comme on voudra, m'ont admirablement secourue. Si j'avais l'imagination tournée au merveilleux, je croirais qu'une fée bienfaisante se tient invisiblement à mes côtés pour écarter les pierres de ma route et mettre des fleurs à la place...

Mais ce serait à croire aussi qu'une autre fée, jalouse et méchante celle-là, se venge tout à coup en faisant payer à mon cœur la rançon de ma chance...

Mon cœur ! Mon cœur, que je croyais à tout jamais anesthésié, mort ; pourquoi se réveille-t-il soudain et me fait-il si cruellement souffrir?

Comment cet amour s'est-il abattu sur moi, sur moi qui me pensais si vaillante, si forte, si libérée? J'étais si sûre, semblait-il, de ne plus aimer, jamais, jamais !

Ne plus aimer? Mais ai-je donc aimé déjà? Etait-ce de l'amour cette heure de folie si vite oubliée? Comme il est loin déjà cet... Non, je ne peux plus dire cet amour, cela me paraîtrait aujourd'hui une profanation.

Avec quel calme, quelle aisance, j'ai rejeté de ma vie cette aventure !

Je me répétais : « Je suis très malheureuse, j'ai beaucoup, beaucoup de chagrin, mais il faut être héroïque... Ce ne serait pas raisonnable ! »

Raisonnable... Ce mot auquel je donnais tant d'importance me semble à présent dépourvu de sens.

Raisonnable? Qu'est-ce cela veut dire? S'empêcher de souffrir? ou s'empêcher de vivre? On est raisonnable une heure, un jour, le temps de sentir ses nerfs s'exaspérer, se révolter davantage sous la douleur ; et puis, l'esprit s'exaltant, on se retrouve, après l'effort, encore plus faible ou plus folle qu'auparavant.

Il faut être raisonnable...

Je me disais cela comme on se dit quand on est grippé : « Voilà, je vais m'appliquer un sinapisme... Ça va me faire très mal ; seulement, après, je serai guérie... »

Le sinapisme opéra. Quand ce fut fini, quand on se fut dit le grand adieu définitif, je restai prostrée, mais déjà convalescente... Je m'attendrissais doucement, je pleurais sur le passé, comme on pleure les morts, avec désolation, mais sans croire pourtant qu'il est possible de les ressusciter...

*

Comme je souffre différemment ! Comme la femme consciente, courageuse que je suis est faible à côté de la petite provinciale, tenace, volontaire et pratique que je fus...

Ah ! oui, parbleu ! J'ai tout fait pour ne plus penser à Bernières. Tout fait? Ai-je bien « tout fait »? Mais que pouvais-je faire d'autre, sinon l'éviter... l'éviter deux jours, trois jours... et, le quatrième, m'accorder la grâce de le voir une grande heure en récompense de mon sacrifice.

Lorsqu'il est venu me demander cette explication, pensant m'avoir fâchée, j'ai su prendre le ton détaché, indifférent, qu'il fallait, pour le convaincre que mes nouvelles fonctions au *Foyer mondain* accaparaient presque tout mon temps. Je lui ai même raconté, et c'est vrai, que j'ai dû abandonner mes leçons.

Pauvre petite Suzanne ! Ça m'a fait de la peine de la quitter. Je m'étais attachée à elle. C'est bizarre, cette enfant dont la mère est une brave femme niaise, et le père un imbécile prudhommesque bouffi d'orgueil, ressassant ses bonnes affaires, ses gains, ne jaugeant les êtres humains qu'au poids de l'argent qu'ils détiennent, à la fois braillard et geignard, cette enfant est intelligente, artiste d'instinct.

Je l'ai dit à Bernières, ce qui ne devait guère l'intéresser... mais j'avais besoin de parler, le silence me faisait peur...

Il n'a pas insisté lorsque j'ai allégué tant de travail. Il a paru me croire et sa tranquillité m'a fait mal...

Il m'a dit :

— Je viendrai moins souvent, je me rends compte de la besogne qui vous accable.

Et sottement j'ai répondu :

— Mais venez toujours : si je suis occupée, Mme Hélène Morand sera là.

Il a planté son regard ironique dans mes yeux et il a souri sans répondre...

Eh bien ! oui, je serais peut-être arrivée à me guérir quand même, en espaçant plus nos entrevues, en me raisonnant... si brusquement l'idée de ce voyage ne m'avait affolée.

Il part au commencement de juillet pour me revenir qu'en octobre. Quatre mois sans le voir !

Lorsqu'il annonça son départ, l'autre soir, ici, au *Foyer mondain*, l'abbé, Mme Hélène Morand et deux autres personnes étaient là. Heureusement, chacun parlait avec animation ; sans quoi, mon trouble ne leur eut point échappé...

J'ai vivement plongé la tête dans des épreuves que j'affectais de relire, et je n'ai plus fait un mouvement. Au moindre geste il me semblait que j'allais perdre l'équilibre, m'effondrer.

Puis, ce fut autour de moi un murmure confus où je ne distinguai plus rien ; seule continuait de résonner à mes oreilles la phrase fatale...

En revenant avec l'abbé, j'ai prétexté une migraine pour justifier mon silence.

Pauvre abbé ! Encore une fois j'ai été injuste avec lui. On dirait qu'il a retrouvé toute sa gaieté, tout son entrain, et je crois bien que je lui ai fait un crime d'être joyeux !

Maintenant j'essaie en vain de me pénétrer de l'idée que ce départ est la meilleure solution et que je devrais m'en réjouir. Ne me suis-je pas dit quelquefois : « S'il pouvait s'en aller très loin!... » Mon désir, ma volonté de ne plus le voir étaient si farouches que j'en arrivais à souhaiter les pires cataclysmes : une brouille avec l'abbé, la disparition du *Foyer mondain* ! Oui, malgré la perte de ma situation, tout me paraissait préférable au mal d'aimer.

Mais, aujourd'hui, je me demande si je n'étais pas aussi résolue parce que je portais en moi la certitude de ne formuler que des vœux chimériques...

L'abbé m'offre de venir passer quelques jours en Bretagne, chez sa mère ; lui-même, d'ailleurs, n'y fera qu'un court séjour ; je suis sûre que le pauvre ami abrège ses vacances pour ne pas me laisser seule.

Mme Hélène Morand m'invite à m'installer chez elle, aux environs de Paris.

Mes amis me trouvent déprimée, nerveuse. Surmenage, fatigue, manque d'air,

disent-ils. Ils s'ingénient à me soigner et je suis presque honteuse des marques d'affection qu'ils me prodiguent ; il me semble que je leur vole quelque chose, que je commets une indélicatesse.

Tandis qu'ils me bercent de paroles douces comme des caresses, qu'ils tentent de me réconforter, ma pensée s'envole vers Bernières, je les oublie totalement, je ne pense qu'à lui ; seul il existe. Mon ingratitude me révolte. Hélas ! je n'y puis rien.

Ah ! qu'il est donc vrai ce vers poignant où s'exhale la plainte, de tous les amants solitaires :

« Un seul être nous manque et tout est dépeuplé... »

XI

Bernières est là, près de moi, me dominant de sa haute taille et m'enveloppant de son regard voilé, comme le jour de notre première rencontre.

Nous sommes seuls au *Foyer mondain*.



J'affectai de relire les épreuves de la revue avec la plus grande attention.

Il est à peine deux heures et demie ; jamais personne ne vient avant cinq heures.

Par la porte demeurée entr'ouverte, on entend le déclic monotone et régulier de la machine à écrire ; la dactylographe pianiote consciencieusement.

Les fenêtres de mon bureau s'ouvrent toutes grandes sur de vastes jardins sans soleil, cérémonieux, peignés, froids. Les

fleurs s'y étiolent sans s'épanouir, mais les arbres, encore dégouttants de l'averse, sont magnifiques : je ne me lasse pas de les regarder. Leur senteur, mêlée à celle de la terre humide, m'apporte par bouffées tout l'air de mon pays...

Nous n'avons échangé que peu de mots. J'appréhende l'instant où Bernières va parler. Il vient me faire ses adieux... Les efforts que je tente pour dominer mon émotion m'étranglent.

Je voudrais qu'il abrège sa visite, que ce soit fini, qu'il s'en aille vite, vite, que je puisse rentrer chez moi, m'enfermer avec mon chagrin.

Son air détaché me torture. D'un ton badin, il dit :

— Vous allez en faire de belles choses au *Foyer*, pendant mon absence ! Quand je reviendrai, dans six mois, vous aurez conquis Paris.

Six mois ! Ces deux mots m'entrent dans le cœur comme des flèches.

— Vous serez absent six mois?

— Dame ! au moins... Je m'en vais faire un tour aux Indes...

Et insouciant, avec cette facilité d'élocution, cette voix joliment timbrée, ce geste élégant qui font de lui le plus charmeur des conférenciers, il me décrit complaisamment les merveilles qu'il va revoir...

Il parle en arpentant la pièce de long en large, emballé par son sujet, comme s'il était devant un auditoire... Il a fermé la porte, le bruit de la machine à écrire s'est assourdi, je n'entends plus que sa voix qui me console du mal que me font ses paroles.

Il me demande :

— Vous n'aimez pas voyager?

Je lui réponds qu'à la vérité je n'en sais rien... J'ai peu voyagé, et dans des conditions qui m'étaient si désagréables que le goût ne m'en est pas revenu.

Il reprend :

— Vous n'allez pas du tout quitter Paris?

— Non, plus maintenant.

Je confesse pourtant qu'au mois d'avril, je ressentis un besoin presque maladif de revoir le jardin où s'est écoulée mon enfance, un grand jardin banal, plat, avec des haies de groseillers, de cassis, des bordures de buis, et planté à foison d'arbres fruitiers. Au printemps, c'est une large nappe de dentelle blanche, rose et parfumée, suspendue au-dessus d'une floraison de jonquilles, de jacinthes, de « bannette d'argent ». Tout cela pousse en désordre ; l'aspect inculte, féerique de ce jardin a tellement frappé mon imagination d'enfant que la vision ne s'est jamais effacée de ma mémoire.

En parlant, ma pensée s'en retourne très loin dans le passé : Je me revois petite fille grave et silencieuse, marchant à pas étouffés dans la grande maison triste, entre ma mère âgée, toujours malade, et mon institutrice, vieille fille à l'âme candide, qui, du matin au soir, faisait défiler sous mes yeux le martyrologe et la légende dorée. En fait de science, elle ne connaissait guère que ses histoires de saints, mais elle les savait comme son *Pater* et son *Ave*...

J'écoutais avidement ses récits dont je sentais obscurément la naïve beauté. Je goûtais, à les entendre, tout l'enchantement du merveilleux... En cachette, je dévorais aussi tous les livres de la bibliothèque, au petit bonheur : Jean-Jacques et Musset, Balzac et Lamartine, La Bruyère et Paul de Kock, Pascal et Mau-

passant. A douze ans, j'avais tout lu : j'étais une très vieille petite fille, réfléchie, ignorante des jeux de mon âge.

Bernières interrompt ma rêverie :

— A quoi songez-vous? Je parie que vous êtes plongée dans vos souvenirs d'enfance... Racontez-les-moi.

Ah ! non, je ne veux pas parler de mon enfance ; je le lui dis d'une voix presque rude. Je n'ai pas assez de souvenirs heureux. S'il m'est arrivé parfois d'être une vraie enfant, c'est seulement depuis que j'ai l'âge de raison...

Je ne regrette ni mon enfance, ni mon adolescence, ni rien, rien du passé. Rien, si ce n'est mon beau jardin sauvage au printemps...

La pluie s'est remise à tomber lourdement ; je me lève pour fermer la fenêtre. Bernières fait le même geste et nos mains se rencontrent sur l'espagnolette. Doucement il détache les miennes :

— Laissez, n'abîmez pas vos doigts, je vais faire cela.

Je reste contre la vitre à regarder l'orage qui ploie les branches touffues, qui écrase les feuilles d'un vert noir, les belles feuilles larges et grasses des arbres nourris d'ombre.

Bernières se tient près de moi ; il est si proche que je dois à la bienséance de m'éloigner un peu... Mais une force invincible me retient là. Je n'ai pas le courage de m'en aller.

Il ne dit rien, moi non plus. Je m'applique à ne faire aucun mouvement qui vienne rompre le charme. Ah ! que c'est bon, que c'est bon d'être ainsi ! Je voudrais rester comme cela longtemps, sans parler.

Oh ! vanité des mots ! « Correction », « morale », « conscience »... Parbleu ! elle me dit bien, ma conscience, que mon attitude n'est pas très décente... que cet homme, dont je tolère la présence si proche, pourrait se croire autorisé par mon laisser-aller à se rapprocher davantage encore. Je n'ai pas la tenue réservée et distante d'une « femme sérieuse ».

Oui, il peut se méprendre, me croire



Bernières, incliné vers moi, parle d'une voix très basse, très tendre.

frivole, flirteuse... Et cependant, j'ai toujours été réfractaire aux familiarités équivoques. Je déteste qu'on me fasse la cour. La coquetterie qui aguiche m'est odieuse ; elle me choque chez les autres femmes, non pas seulement comme un manque de pudeur, mais comme une faute de goût.

Malgré cela je ne bouge pas, je suis bien, si bien ! Une tiède langueur m'envahit, me paralyse... Il me prend une

envie folle d'appuyer mes lèvres sur le bras qui effleure mes cheveux.

Depuis combien de temps sommes-nous ainsi devant cette fenêtre? Une heure? Une minute? J'ai perdu toute notion du temps.

Je tressaille au son de sa voix qui me rappelle à la réalité. D'instinct je m'éloigne d'un pas... d'un seul pas ; là se borne ma vaillance...

Méditait-il, depuis un long moment, sur ma dernière phrase, ou bien y a-t-il répondu aussitôt? Je n'en sais rien...

Il dit :

— Je voudrais connaître le jardin que vous regrettez ; voulez-vous que nous allions le revoir ensemble?

Sans réfléchir à l'étrangeté de la demande je réponds, préoccupée d'un unique souci :

— Comment ! Mais... puisque vous allez partir?

D'une voix très basse, très tendre, qui m'arrive à la fois comme une caresse et comme une prière, il murmure, incliné vers moi, s'emparant de mes mains qu'il emprisonne dans les siennes sans que j'aie la force de les retirer :

— Cela vous est donc indifférent que je m'en aille pour longtemps?

XII

Il ne partira pas ! Il a renoncé à ce grand voyage... Personne ne le sait ; c'est un secret entre nous.

Mon Dieu, que je l'aime !

Mais quel bouleversement dans ma vie ! Il me semble que je m'éveille d'une longue torpeur, que j'existe seulement depuis que je connais mon merveilleux ami. Je me surprends à me comparer, comme une fillette, aux héroïnes des contes de fées. Je songe à la princesse endormie jusqu'à l'arrivée de son chevalier, à l'aveugle qui recouvre la vue lorsqu'elle rencontre le Prince Charmant... Puis j'éclate de rire et je vais me regarder dans la glace. Eh bien ! non, là encore ce n'est plus moi. Je n'avais pas ces yeux-là autrefois, je n'avais pas non plus ce visage tout illuminé de joie, cet air de « miraculée », de « révélée ».

Tout mon être à présent est irradié par une flamme intérieure.

Nous ne sommes pas amants ; je ne veux pas que nous soyons amants...

J'imagine une passion très chaste, très éthérée, une amitié très amoureuse... Non, tout de même, pas *amitié*... Je ne puis nommer ainsi le sentiment que j'éprouve. Pour l'abbé, j'ai de l'amitié, oui, une immense amitié... Mais cela ne se ressemble en rien. Ce que Bernières m'inspire, c'est un grand amour très pur.

— Vous voulez bien, dites, mon ami, que notre amour reste très pur?...

Je lui parle, blottie dans ses bras... une oreille aux aguets. Le moindre bruit dans l'antichambre nous désenlace ; il se poste à l'angle le plus éloigné de mon bureau, tandis que j'affecte de m'absorber dans mes « paperasseries ».

Notre attitude est parfaitement invraisemblable... Mais du seul fait de nous être désunis à temps, nous nous croyons à l'abri de toute équivoque. Cependant, à la dérobée, mon œil inquiet inspecte son vêtement sur lequel je tremble toujours d'avoir laissé des traces de poudre de riz... Le rouge de mes lèvres est aussi ma terreur : il fleurit ses joues mates de petits sillages roses, que j'efface vite, vite avec mon doigt d'un geste qui l'amuse.

J'insiste.

— Ce serait si laid d'être comme les autres... C'est si bon d'être ainsi...

Il promet, mollement, tout ce que je veux :

— Mais oui, mais oui, mon aimée, ma chérie, pourtant...

— Chut !

Mes lèvres scellent les siennes... Il ne faut pas qu'il achève sa phrase, je sais ce qu'il va dire de sa voix prenante, si douce, si persuasive, qu'elle fait chavirer ma raison : « N'êtes-vous pas libre?... Pourquoi cette réserve? C'est que vous ne m'aimez pas vraiment... »

Ah ! comme il connaît bien le secret de ma faiblesse. « Je ne l'aime pas vraiment ! » Quand il me dit cela, mon cœur se gonfle à éclater, les larmes embuent mes yeux, et j'ai de petits : « Oh ! oh ! » plaintifs de blessée, sans trouver autre chose. Ça me paraît si invraisemblable qu'il puisse douter de mon amour ! Au fond, il ne doit parler ainsi que pour me taquiner : il est impossible qu'il ne voie pas combien je l'aime...

Mon amour exalte mon ambition ; je fais toutes sortes de projets... Cependant, si j'étais raisonnable, je devrais me contenter de ma situation présente ; elle est tellement inespérée pour moi, qui fus si près de sombrer, obscure, ignorée, abandonnée ! Lorsque je songe à la manière dont ma vie s'est orientée, à la rapidité avec laquelle les événements se sont accordés, précipités pour me servir, je crois rêver... Ah ! oui, il serait sage de m'arrêter là, de ne souhaiter rien de plus, de ne pas lasser le bon génie qui me protège secrètement... Ma condition « sociale » n'est-elle pas enviable pour beaucoup? Pour beaucoup... oui ; mais aux yeux de Bernières? Malgré le miracle de son amour, quelle petite femme falote je dois être ! Comme mon titre pompeux (qui m'eût grisée si je n'aimais pas un homme célèbre), de « rédactrice en chef » du *Foyer mondain* doit le faire sourire...

Souvent je me demande pourquoi, par quoi j'ai bien pu lui plaire? Lui si recherché, si adulé, lui le glorieux écrivain, gâté par tant de jolies femmes qui viennent lui confier leur « état d'âme », les « détresses de leur cœur », lui soumettre des cas de conscience (car il est classé parmi les écrivains catholiques), je me demande pourquoi il m'a remarquée, moi qui n'ai ni fortune, ni nom, ni prestige ?

Pour la couleur de mes yeux, ma frimousse fine, mon piment de provinciale évadée?... Ah ! comme cette idée m'humilie !... Pour ça, rien que pour ça, je ne veux pas être sa maîtresse. Il ne connaîtra jamais la révolte de mon orgueil.

Je l'ai aimé, moi, c'est certain, parce qu'il est au-dessus des autres, inaccessible... Ce n'est pas son physique qui m'a éblouie ; il ne manque pas d'hommes beaux — est-il beau seulement? — leur beauté m'indiffère... Même ses yeux, ses yeux magnifiques, m'eussent-ils ainsi troublée s'ils appartenaient à l'un des malchanceux de la littérature qui fréquentent ici?

Lui m'aime, au contraire, parce que mon effacement le change des femmes « en vue » qui l'entourent. Il s'abaisse jusqu'à moi, il daigne me choisir...

Soupçonne-t-il seulement que je ne suis pas trop niaise?

Trois ou quatre fois, pas plus, tout au début de nos relations, je me suis exprimée devant lui sans contrainte. Après, j'ai

commencé à être paralysée, à ne dire que des sottises.

Ah ! comme je voudrais être « quelqu'un »... avoir un tout petit peu de notoriété, un tout petit grade dans l'armée intellectuelle dont il est l'un des grands chefs !



Il entoure ma taille de son bras.

— Pourquoi m'aimez-vous, mon amour?

Je lui demande cela, brusquement, hors de propos.

— Pourquoi je vous aime?

Il me regarde interloqué, et tout de suite je me persuade que j'ai touché juste, que lui-même s'est déjà posé la question.

Maladroitement j'insiste :

— Répondez tout de suite, tout de suite, sans chercher.

— Mais... parce que, parce que vous me plaisez ; vous êtes gentille...

— Ah ! je m'en doutais !

Mon ton est désespéré.

— Hein? Quoi? Je vous fais de la peine en disant que vous me plaisez parce que vous êtes gentille?

— Oui, oui, il ne faut pas me dire cela.

Il sourit, entoure ma taille de son bras et me couve de ses yeux caressants, sans prêter plus d'attention à mes paroles qui lui paraissent enfantines. D'ailleurs, il suit une autre idée :

— Quand va-t-on en Normandie?

Méfiante, je précise :

— On partira le matin et on rentrera le soir?

— Bien sûr... mais quand?... L'abbé s'en va la semaine prochaine, moi je partirai deux jours plus tôt ; il sait que je dois m'arrêter chez des amis avant mon grand départ... Seulement ce qu'il ne sait pas, c'est que j'y resterai deux jours, chez ces amis... Je reviendrai tout de suite. Après, je trouverai un prétexte, une raison d'avoir renoncé à ce voyage...

Je n'oserais avouer cela à Bernières, il me trouverait compliquée et un peu folle; mais ces petites combinaisons hypocrites me causent un vrai malaise... J'ai horreur du mensonge. Encore qu'il me soit impossible de révéler la vérité, je me sens amoindrie d'être obligée de la taire. Rarement, à présent, mon « merveilleux ami », comme je l'appelle, vient aux heures où l'abbé et Mme Hélène Morand sont au *Foyer mondain* ; rarement aussi je parle de ses visites...

Depuis que nous sommes si proches, nous avons l'air d'être étrangers l'un à l'autre. Naguère, je ne manquais pas une

occasion de dire combien je l'admirais; maintenant, je ne témoigne plus à son égard que de l'indifférence...

Ma directrice m'a dit l'autre jour :

— Vous savez, je suis très psychologue, moi, on ne peut rien me cacher : eh bien ! je suis sûre qu'il y a une petite brouille entre Bernières et vous.

Au lieu d'en rire, je suis passée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; je me faisais l'effet de la plus fourbe des créatures.

Je ne supporte pas non plus l'idée de mentir à l'abbé. Dix fois j'ai été sur le point de tout lui avouer. Quel mal fais-je, en somme? Ne suis-je pas libre? D'ailleurs, libre ou non, est-on coupable d'aimer ou de ne pas aimer? C'est chose facile de glorifier le devoir, ou d'être intransigeante au nom de la « morale », quand cela ne vous coûte personnellement aucun sacrifice.

Mais je suis retenue par un sentiment étrange... Ce n'est pas la crainte d'un blâme, ce n'est pas non plus que je redoute une homélie sur la vertu. C'est plutôt par une sorte de prescience qui m'avertit que je vais lui faire une très grande peine. Quelle peine? Je n'ose pas approfondir...

XIII

Mon « merveilleux ami » est allé passer quatre jours en Bourgogne. J'aurais voulu l'accompagner au train ; mais — est-ce une « idée »? — il m'a semblé qu'il n'y tenait pas.

Il a prétexté l'heure matinale, la mélancolie des séparations sur un quai de gare... Il m'a dit que cela lui arracherait le cœur d'être emporté brutalement et de penser que j'allais m'en aller toute seule.

Voilà ce qu'il m'a dit en me dérobant ses yeux... Je n'ai pas insisté... Je répétais : « C'est long, quatre jours, quatre jours sans se voir ! » Comme s'il se fût agi de quatre ans. Puis, prise d'une subite inquiétude :

— Vous allez m'oublier au milieu de ces gens?

Mais il m'a rassurée de sa voix tendre, qui sait si bien aller à mon cœur, et toute sa franchise était soudain revenue dans ses yeux :

— Enfant chérie ! ne plus penser à vous? Oh ! ne dites jamais cela, vous ne savez pas, non, vous ne pouvez pas savoir quel désarroi vous avez jeté dans ma vie... Je suis tellement pris par cet amour, vous êtes si constamment présente à mon esprit qu'il m'arrive de me demander s'il n'eût pas mieux valu ne nous être jamais rencontrés...

— Pourquoi? me suis-je écriée :

Sa voix, devenue âpre, s'est radoucie.

— Pourquoi? Parce que... parce que... Mais, tenez, je dis une sottise, c'est ce départ qui m'irrite, il me fait tellement sentir combien vous m'êtes chère... et l'amour est une chose si grave à mon âge... D'autres, plus jeunes, vous feront la cour, vous cesserez de m'aimer ; voyez comme déjà l'on vous entoure. Je vous ai plu, lorsque vous étiez isolée, un peu... un peu à cause de mon nom... avouez-le? Et mes idées elles-mêmes ne vous paraîtront-elles pas vieillottes... « coco » d'ici quelques années? Combien de temps durera mon prestige? Savez-vous mon âge? Regardez donc mes tempes...

Ah ! que m'importe son âge ! Haussée sur la pointe des pieds — je suis si petite à côté de lui! — j'ai attiré, penché sa tête

vers moi, et je les ai dévorés de baisers, ses cheveux argentés qui vont si bien à son visage jeune et à ses splendides yeux d'ombre.

« Son âge? » N'a-t-il pas dit cela en exagérant à dessein, très sûr au fond de son pouvoir séducteur et plus habile que moi à provoquer le compliment?... Son âge... Ses idées? Pourquoi m'en parle-t-il à cette heure? Les mots lui venaient péniblement, sonnaient faux : non, il a sûrement une préoccupation *à cause de moi* ; ça, je le sens, j'en ai la certitude ; mais ce n'est pas la préoccupation qu'il m'avoue, il cherche des raisons à côté pour me donner le change.

N'importe ! Ah ! de quelle joie égoïste il a inondé mon cœur en m'avouant ses craintes !... Mon ami, mon amour, comme je suis heureuse que vous soyez tourmenté... Comme je voudrais avoir la force de ne vous rassurer qu'à demi ! Savez-vous que la séparation me serait beaucoup moins cruelle si j'étais certaine que vous en souffriez un peu?...

En couvrant ses tempes de baisers, je pense cela... Il ne se doute donc pas que je ne suis plus toute jeune, moi non plus? S'il a quarante ou quarante-cinq ans, ce qui est la seconde jeunesse pour l'homme, j'en ai trente... passés...

Depuis hier matin que Bernières est parti, je me remémore ses propos, ses gestes... Je cherche à m'expliquer ce qui, dans son attitude, a bien pu m'inquiéter. Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour revoir sa haute et large silhouette arpenter nerveusement la pièce. Sa voix résonne encore à mes oreilles, mais dès que j'essaie de comprendre, tout se brouille, s'efface ; une appréhension vague me laisse un point au cœur.

En attendant, la besogne s'entasse devant moi ; tout travail qui exige la moindre application m'épouvante, je ne puis rien faire. J'attends... j'attends que mon ami revienne... Son départ a suspendu ma vie...

Je guette le facteur à tous les courriers... Celui de trois heures maintenant m'apportera-t-il quelque chose?...

Enfin ! enfin !... Le groom entre et pose devant moi un paquet de lettres... Ah ! son écriture, sa chère écriture, elle est là sur une carte-lettre que je porte à mes lèvres avant de l'ouvrir...

Finies ! Envolées ! Dissipées ! mes alarmes. Je lis, je relis les tendres mots, je les épèle lentement... « Ma Rosine aimée, ma chérie, je m'ennuie trop de vous, je ne resterai même pas quatre jours ici, je rentrerai demain soir ; venez me chercher à la gare, à neuf heures. Ne m'écrivez pas, je serai parti avant l'arrivée de votre lettre. »

Si je ne craignais pas d'être entendue, je danserais, je battrais des mains ; le bonheur me fait perdre la tête. « Ne m'écrivez pas. » Est-il étourneau, mon ami ! Où lui écrirais-je? Il a oublié de me donner son adresse...

Mais est-ce bien un oubli?...

Non, non, plus de méfiance, chassons les vilaines pensées... Je vais le revoir, je recouvre du coup toute mon activité ; vite au travail !

Voyons d'abord l'article du seigneur — entre nous, nous appelons ainsi Monsignor Talize, — superficiel... mais si amusant son article, et d'un osé... Ah ! dame, lorsque le seigneur a quelque chose à dire, il ne cherche pas longtemps le mot... tant

pis s'il est un peu gros, pourvu qu'il soit juste. Cette fois, le seigneur ne ménage pas les sottes qui s'affublent en chiennes savantes dès que leur couturier dit : « C'est la mode. » Les couturiers, « ces messieurs qui se croient les maîtres du monde parce qu'ils règnent sur la bêtise des femmes », en prennent également pour leur grade.

Il y a aussi un « papier » à la guimauve d'un académicien très goûté par ici : celui-là assure le succès du numéro... Un conte sentimental de Mme Hélène Morand. Des photos, avec du texte autour, puis, puis... Bon ! Il manque deux pages. Avec quoi, diable, vais-je les remplir?...

— Que vais-je mettre? Donnez-moi une idée?...

Je répète pour la troisième fois la question à l'abbé qui vient de surgir et qui regarde par-dessus mon épaule. J'ai travaillé avec tant d'entrain que l'heure a passé sans que je m'en aperçoive. La présence de l'abbé me rappelle qu'il est plus de six heures.

— Que vais-je mettre? De grâce, soyez sérieux...

Il m'a conseillé de donner le portrait de Musette, celui de la mère Lorrain, une « vue d'ensemble » des bureaux.

— Dites, mon petit abbé, soyez gentil, que faut-il faire?

— Sais pas, moi... Écrivez un article.

— Moi?

— Pourquoi pas?



— Ah! son écriture, sa chère écriture!

— Mais jamais je ne saurai !

Faire un article? Ah ! quel effet m'a produit ce mot, ce seul mot, auquel il n'a pas attaché d'importance. Écrire ! moi aussi? Si j'essayais?... Est-ce si difficile? Oh ! oui, ce doit être difficile. Collaborer d'abord au *Foyer mondain* pour m'habituer... puis continuer ailleurs, dans les grandes revues, les quotidiens... Mon imagination prend l'essor, saute

les obstacles et franchit l'espace...

— Écoutez, l'abbé, vous êtes mon meilleur ami....

Ma voix fléchit un peu en disant cela, et pourtant, c'est vrai, j'aime Bernières, mais l'abbé m'est beaucoup plus ami, je me repose en toute confiance à l'abri de sa chaude affection ; je suis sûre que rien ne saurait m'amoindrir, me diminuer à ses yeux, rien de ce qui me touche ne lui paraîtra jamais ridicule... A Bernières je ne voudrais, au contraire, apparaître qu'avec une petite auréole...

— Écoutez, l'abbé, je vous parle sérieusement ; vous venez d'orienter mon esprit vers une chimère peut-être... mais oui, je voudrais essayer d'écrire... Oh ! pas pour remplir ces deux pages !... Je trouverai bien quelque chose sur le « marbre ». Non, je voudrais *travailler* sous votre direction et que vous n'en parliez à personne... Si vous croyez, après mes premiers essais, que j'ai quelque chance de réussir, vous m'aiderez, sinon vous me le direz brutalement, et ceci restera entre nous, rien qu'entre nous... Voulez-vous?

— Mais tout ce que vous voudrez, ma petite Rosine ; oui, je vous ferai travailler, patiemment, avec joie. Je serais si heureux, si heureux de contribuer un peu à votre bonheur...

Et, tandis qu'il me regarde de ses bons yeux de chien fidèle, je pense à Bernières. Comme je voudrais sortir de l'obscurité, m'élever un peu vers lui ! Ah ! si je pouvais, puisqu'il daigne venir à moi, faire au moins la moitié de la route! Et tout naturellement, c'est à l'abbé que je demande de me donner la main, — pour me conduire vers celui que j'aime.

Nous le faisons enfin ce voyage tant projeté, si souvent remis. Mais nous ne verrons pas mon beau jardin en fleurs : déjà les fruits doivent alourdir les branches.

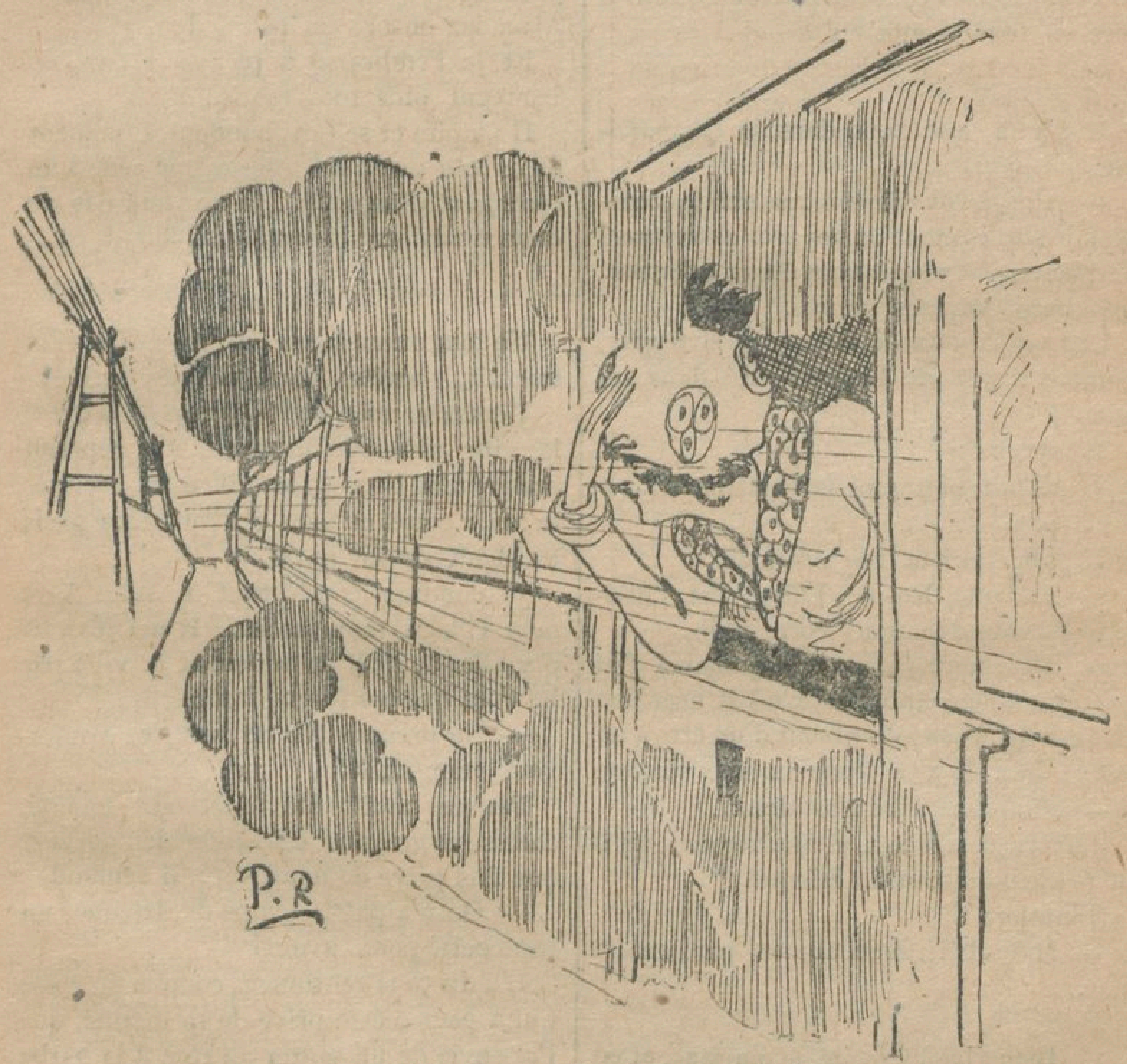
Comme je suis heureuse, blottie là, tout contre mon ami, respectueux de mon silence, tandis que, la tête penchée vers la portière, je regarde avidement se dérouler le paysage qui me rappelle mes premières impressions de jeune fille, de jeune femme...

Combien de fois l'ai-je parcouru ce trajet de mon pays à Paris ! Et ces tristes retours....Ah ! oui, je les connais bien, ces stations que le train brûle : la rapide vision des petites maisons au loin, dans la plaine, avec du linge étendu sur les haies d'aubépine, la niche du chien faite d'un tonneau renversé, les poules qui picorent devant la porte. Là-bas, un tilbury sur une route ravinée — on dirait que c'est toujours le même — celui de l'agent-voyer sans doute... Puis des bois de bouleaux, de noisetiers et de hêtres, un petit chemin creux où nulle silhouette ne se dessine jamais. Il semble que les bois entrevus par la portière d'un train sont inaccessibles et bien plus mystérieux que les autres.

J'ai des enthousiasmes puérils dont mon ami n'ose sourire... Je l'oblige à s'extasier devant une herse qui traîne dans un champ fraîchement labouré, un vol de corbeaux, une enseigne d'auberge qui dit : « On peut apporter son manger. » Tout à coup je m'écrie : « Après ça va être Pont-de-l'Arche ! » Et, triomphante comme s'il s'agissait de la Chine, j'ajoute : « Je connais Pont-de-l'Arche, vous savez ! »

Je suis si heureuse que mon bonheur m'effraie d'être si grand. D'où vient donc

que, même aux meilleures minutes, j'ai toujours au cœur cette crainte vague et persistante? C'est comme une blessure guérie ; dont on se souviendrait que « c'est là qu'on a eu mal ».



La tête penchée à la portière, je regardé avidement se dérouler le paysage.

Pourtant, je suis aimée, j'aime. Cette petite gloriole que je souhaitais, je la tiens presque ; mon premier article va paraître dans une revue qui n'est pas le *Foyer mondain*, une grande revue à petit format, très fermée. L'abbé connaît le directeur, il m'a donné une recommandation et tout de suite ma copie fut acceptée... C'est un conte. J'ai dû le recommencer au moins six fois, avant que l'abbé le jugeât « présentable ». J'en réserve la surprise à Bernières...

Les soupçons de mon entourage, que je redoutais à propos du voyage « retardé » de mon ami, ne sont plus à craindre. Ce revirement soudain a paru très naturel... Mon amitié avec l'abbé s'est encore res-

serrée. L'idée qui m'avait un moment traversé l'esprit, et que je n'ose même pas formuler, n'était qu'une folie de mon imagination ; l'abbé m'aime comme un frère, un frère qui serait un brin jaloux de la part d'amitié dont sa sœur le frustre pour la donner aux autres...

Il n'y a que nous dans le compartiment.

— Ah ! si vous saviez, ma chérie, combien je suis content de voyager avec vous ! J'ai le sentiment que vous êtes ma femme, que nous sommes mariés.

Comme la voix de mon ami est tendre, comme il y a de l'amour vrai dans ses yeux !

Il reprend :

— Au fait, pourquoi ne nous marierions-nous pas?

Et, affectant un ton solennel :

— Madame Rosine Loisy, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

— Ah ! non ! ça, jamais, jamais ! J'ai pris le mariage en haine : c'est la négation de l'amour, l'asservissement d'un être à un autre être. Il y a toujours une victime dans le mariage, si ce n'est deux...

J'ai crié cela si fort, si sincèrement, qu'il demeure un instant interloqué.

J'implore :

— Mon chéri, mon amour, pardonnez-moi...

Il rit.

— Bien ! bien ! recalé, le mariage, et en quels termes doux !... Mais alors, nous resterons toute notre vie des... des amants platoniques?... Vous n'aurez jamais pitié de moi?...

Rougissante — est-ce bête de rougir ainsi ! — je ne suis plus une jeune fille, que diable, et les baisers que je lui prodigue n'ont rien d'innocent ni de chaste — je bredouille :

— Non, mon aimé, non... Je vous le promets, c'est juré... pas par pitié... Je vous aime autant que vous m'aimez, plus peut-être... mais ne me tourmentez pas... Attendez encore un peu... Je... je...

Et je l'embrasse à pleines lèvres, ne trouvant plus mes mots...

Il soupire et se tait, boudeur. Comment lui avouer qu'en me refusant, je cède à un sentiment d'orgueil?... Je ne veux pas me donner tant que je serai aussi loin de lui...

Un long tunnel, une éclaircie... Le train ralentit, s'arrête, nous sommes arrivés !

J'entraîne mon ami vite hors de la gare ; la ville abhorrée m'attire, me reprend malgré moi. Un petit tremblement nerveux m'agite corps et âme dès que mes pieds touchent ce sol natal.

Je voudrais courir tout de suite vers mon village, mon jardin... Il me plairait d'y aller à pied, de traverser la ville par les rues qui me furent familières...

— Ne prenons pas de voiture, voulez-vous, mon chéri?

Pauvre ami ! De quel air timide, cocasse et grognon, d'homme bien portant que l'on prive de nourriture, il demande :

— On n'a pas le temps de déjeuner un tout petit peu... avant?

Il a dit ça si gentiment, comme un gosse qui a peur d'être privé de sa tartine, que j'ai envie de lui sauter au cou, à la barbe des passants !

Nous déjeunons hâtivement dans le premier restaurant venu, et nous filons vers la colline.

J'explique :

— Nous verrons la ville du plateau ; elle est bien plus belle ainsi.

Lorsque nous arrivons au dernier tournant de la route, qui cache la maison de mon enfance, l'évocation du passé est si forte qu'il ne me paraîtrait pas impossible de me voir petite fille accourir au-devant de la jeune femme que je suis devenue.

Bientôt j'aperçois la longue grille toute rouillée de la maison longtemps à vendre... L'herbe a envahi le trottoir qui la longe, le trottoir si bien ratissé « de mon temps ». Tous les volets sont clos, le jardin est saccagé, le beau pêcher de plein vent, qui s'élevait au milieu de la grande allée, est mort, et les morceaux du banc vert qu'il abritait ne forment plus qu'un tas de bois pourri.

Je demande à une vieille femme qui cueille des pissenlits pour ses lapins :

— Elle est donc abandonnée, cette propriété ?

Elle me répond, toute fière :

— Oh ! que non, on va l'abattre pour en construire une plus belle.

C'est comme si elle me donnait un grand coup sur le cœur. Je détourne mes yeux soudain remplis de larmes : je n'ose plus regarder la condamnée.

Bernières passe son bras sous le mien et m'entraîne silencieusement, comme on emmène ceux qui portent le deuil au retour d'un enterrement.

Sans parler (saurais-je exprimer ce que je ressens, et que pourrait-il me dire?), nous continuons de marcher sur la route tournante, entre deux coteaux, avec, en bas, le long ruban bleu scintillant de la Seine. En promontoire s'avance devant nous le majestueux plateau, surmonté d'un grand calvaire, qui domine la ville prostrée à ses pieds. Je fixe le Christ lumineux, et il me semble que son bras crucifié me montre le chemin du retour. Je crois voir sa face me sourire pitoyablement, tandis qu'une voix, que seule je puis entendre, me dit : « Qu'es-tu venue faire ici? Ta place n'est plus là... Regarde devant toi, tâche d'organiser ton bonheur... si tu peux... Garde les souvenirs qui te sont chers, sans tenter de les revivre ; la réalité est toujours moins plaisante que le mirage... »

Rien de ce qui fut le passé ne subsiste, rien, pas même mon beau jardin. Ma grande maison va mourir, assassinée, sans que j'aie le droit de la défendre.

Je n'ai plus que mon amour pour occuper toute ma pensée, remplir toute ma vie... En effet, que suis-je venue faire ici?

Dans un cri d'effroi et de tendresse où Bernières doit sentir passer toute mon âme, je lui dis : « Sauvons-nous, allons reprendre le train ; je ne veux plus rester dans ce pays, il n'est plus le mien. Je n'aime que vous... que toi... tout le reste m'est indifférent... »

XIV

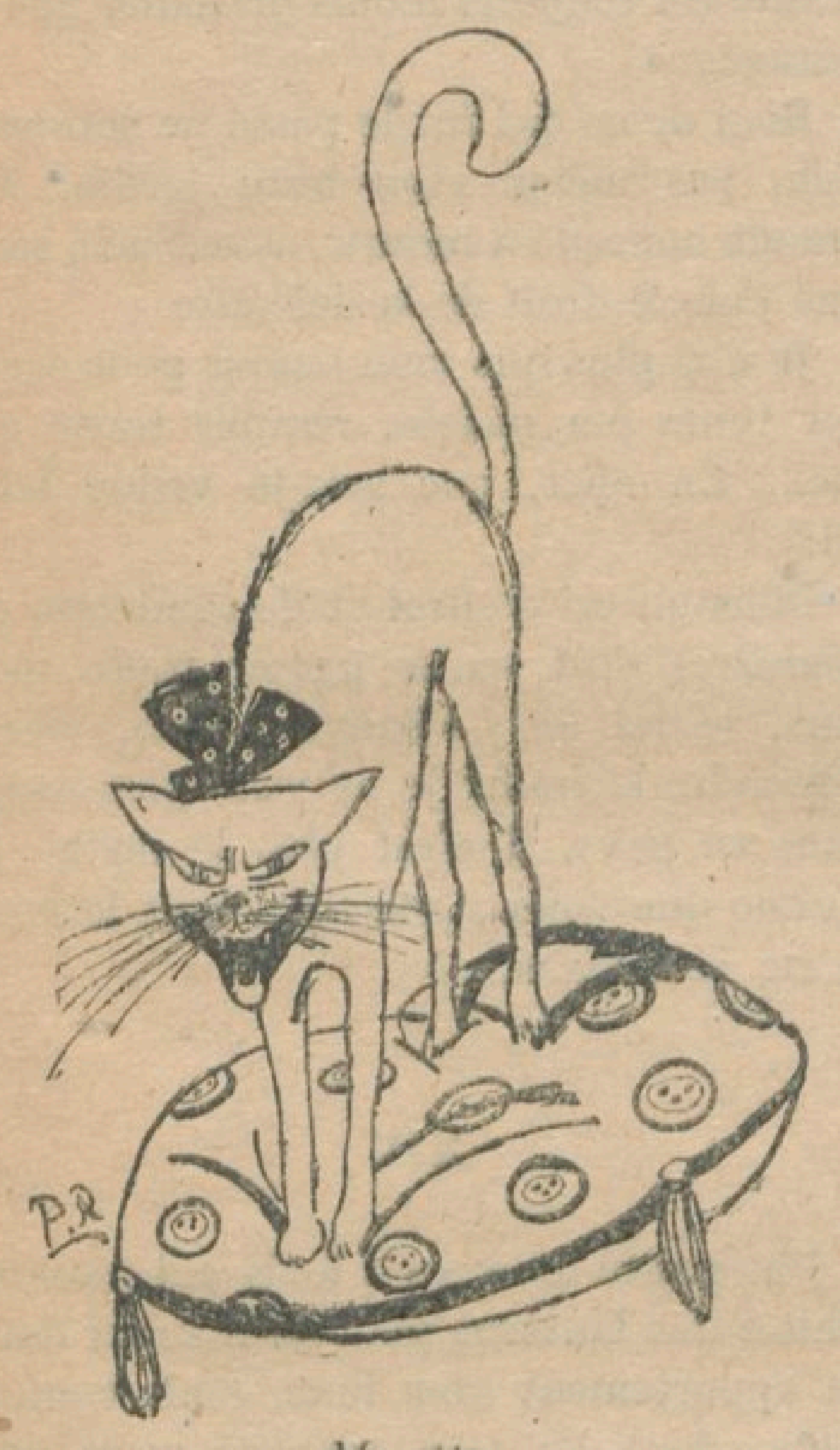
J'ai quitté mon petit logis qui ressemblait à une lanterne pour m'installer dans un appartement sans luxe, mais confortable, dont l'aspect suranné ravit mes yeux. C'est l'abbé qui me l'a déniché dans une vieille maison historique toute proche du Luxembourg.

La pauvre mère Lorrain a larmoyé :

— Si core M'sieu l'abbé y restait, mais v'là qui donne congé à ct'heure ! C'est t'y pas une malédiction.

Brave mère Lorrain, qui vîtes de si près ma détresse, qui me fûtes si secourable dans votre dévouement maladroit et sincère, je vous garde au fond du cœur un souvenir reconnaissant, mais vous rever-

rai-je jamais, malgré ma promesse?... Aurai-je le temps, ou plutôt — il ne faut pas se faire meilleur que l'on est, — le courage de revenir dans ce quartier, lorsque l'abbé n'y sera plus?... N'obéirai-je pas à ce vilain sentiment, bien humain, qui veut que l'on n'aime pas revoir, quand on s'élève, les lieux et les gens qui vous connurent dans l'infortune?...



Musette.

Musette, elle, a fait un tas de « chichis » avant de se laisser enfermer dans un panier, et, tout le long de la route, dans l'auto, elle m'a laissé comprendre, l'œil en feu, le poil en arête sur le dos, qu'elle n'avait aucun goût pour les déplacements ; me voilà prévenue...

Tantôt en compagnie de Bernières, tantôt avec l'abbé, j'ai couru les marchands d'antiquités et de bric-à-brac pour me composer un mobilier à mon gré... Une vieille bergère, des fauteuils Louis XVI, un clavecin au joli son fêlé (ça, c'est une véritable occasion), de vieilles chaises, quelques cuivres qui *font* bien, héritage de famille... Je compléterai petit à petit. Toute ma fortune y a passé !

Qu'importe !... Je gagne de l'argent, maintenant que me voilà « une-femme-de-lettres-qui-réussit-à-caser-sa-copie » : espèce assez mal vue dans certains petits cénacles où l'on pratique systématiquement le débinage de ceux qui arrivent jusqu'au grand public.

Je gagne même beaucoup d'argent par rapport à mes goûts simples... J'ai signé un traité avec un quotidien auquel je donnerai deux contes par mois... C'est encore à l'abbé que je dois l'aubaine... Un de ses anciens élèves a une situation prépondérante dans la maison. Avec mes appointements du *Foyer* et le moyen de publier des articles à droite et à gauche, c'est la fortune... Les jaloux commencent à me couver d'un œil sournois.

Par exemple, ma... — comment dirai-je? — ma... vertu va beaucoup moins bien ; elle va même très mal, car elle est sur le point d'expirer... J'avoue que j'assiste à ses derniers moments sans l'ombre de regret... Si j'osais je dirais : avec joie !...

Mon pauvre amoureux chéri, mon « merveilleux ami » en a-t-il eu de la patience ! L'ai-je assez mis à l'épreuve !... M'en faut-il déployer de ruses pour me défendre contre lui, contre moi surtout !

Je l'aime tant... Ah ! si mon satané orgueil n'était pas là...

Je me souviendrai toujours de son ahurissement lorsque j'ai brandi, comme un trophée, la petite revue importante...

— Devinez ce qu'il y a là dedans?... Un article de moi... oui, monsieur !

Il a saisi la revue, a regardé la signature et... sans en demander davantage, il a murmuré d'un air à la fois stupéfait et consterné :

— C'est vrai qu'elle a écrit quelque chose ! C'est vrai que la voilà bas-bleu... J'aime un bas-bleu, moi !... Ah ! sapristi, il ne manquait plus que ça ! Ma petite Rosine, mon petit Roseau si vaillant, dites-moi, promettez-moi que vous n'allez pas devenir insupportable.

C'est ainsi que Bernières a salué et encouragé mes débuts littéraires...

Un jour qu'avec plus d'insistance il reprenait son antienne favorite, de sa voix qui fait chavirer ma raison :

— Alors toute la vie... la même sagesse... vous n'aurez jamais pitié de moi? Savez-vous, sais-tu, ma Rosine, que je commence à me trouver un peu... grotesque?

Passablement sotte, car on devrait garder pour soi ces petites faiblesses-là, je lui ai donné cette explication vraie :

— Lorsque je serai moins ignorée... quand... quand... tenez, quand mon premier article aura paru dans le *Frisson de Paris*.

Le fou rire l'a pris, un fou rire qui m'a gagnée tout aussitôt... Ce que je venais de dire était si bêta !... Il s'est écrié :

— Mais on va en faire tout de suite des articles, deux, trois ; je vais même vous aider pour que ça aille plus vite : vous n'aurez plus qu'à signer, et je porterai moi-même la copie à Chose, à Machin, qui n'ont rien à me refuser... Je leur dirai de la faire paraître d'urgence, qu'il y va pour moi du plus haut intérêt...



L'article...

— Oui, riez, riez bien, mon cher adoré, n'empêche que je viens à vous toute joyeuse, et qu'autrement j'aurais été humiliée, inquiète, mécontente de moi. Au surplus, ma marotte n'est pas plus ridicule qu'une autre... La femme a toujours cherché à se parer pour celui qu'elle aime ; moi, je préfère un brin de gloriole à une belle robe ; et c'est pour vous que je la veux...

« Mon amie,

« Je m'en vais très loin. Lorsque vous recevrez cette lettre j'aurai quitté Paris, et demain la France. J'ai essayé de me ressaisir, de me raisonner, mais c'est impossible, il est trop tard, et je souffre trop, il faut que je m'éloigne.

« Je vous aime, vous aimez Bernières. Depuis des mois je m'applique à ne vous rien laisser soupçonner des tortures de mon cœur ; je ne voulais pas partir avant de vous savoir à l'abri des ennuis, avant que votre situation ne fût assurée, au cas où le *Foyer* viendrait à disparaître. C'est fait. Pour écrire, vous n'avez plus besoin de mes conseils ; ce qui vous reste à apprendre ne s'acquiert qu'à la longue, en travaillant.

« Vous souvenez-vous, mon amie, d'un soir où j'ai tant pleuré sur votre épaule, où je m'étais montré si injuste avec vous et avec Bernières? C'est ce jour-là que vraiment j'ai ressenti toutes les affres de la jalousie et du mal d'aimer. J'étais fou ; mon instinct venait brutalement de m'avertir que c'en était fini de mon bonheur paisible.

« Et pourtant, ma pauvre Rosine, il vaut mieux que vous aimiez Bernières. Au moins, il n'y a qu'un malheureux. Si vous aviez partagé mon amour pitoyable, je me serais enfui comme je m'enfuis.

« J'ai accepté librement une carrière faite de renoncements et de sacrifices. Lorsque je l'ai choisie je m'imaginais qu'à Paris un prêtre éclairé, affranchi du « cagotisme », l'esprit assez large et assez libre pour s'adapter aux exigences modernes, pouvait servir à la fois, et en les confondant, la cause de l'Église et celle de l'Humanité. Mais ce serait trop long à vous expliquer ; il vous suffira de savoir que ma trop grande indépendance m'a rendu la tâche impossible. J'ai vécu ici en inutile ; là où je vais, chez un peuple plus neuf, j'aurai peut-être la chance de réaliser mon rêve, et c'est à vous que je le devrai.

« Oui, mon amie, si vous m'aviez aimé, je serais parti quand même ; je méprise les défroqués, les déserteurs : je ne suis pas de ceux qui manquent à la parole jurée, et je n'eusse point consenti à vous faire partager ma vie de réprouvé. Adieu, mon amie, qui êtes venue à moi comme un bienfait ; vous avez ensoleillé ma vie et vous m'avez permis de croire un instant que l'amitié était possible entre un homme et une femme... Grâce vous en soit rendue. Adieu, soyez heureuse, et ayez quelquefois une pensée pour celui qui ne vous oubliera jamais. »

J'ai le sentiment que tout s'écroule autour de moi. Mes mains se crispent sur la lettre de l'abbé, ma gorge est sèche et pas une larme ne vient soulager mon chagrin : je reste les yeux fixes et secs.

Comment ! C'est possible ! Mon frère, mon ami, mon soutien est parti ! Je ne le reverrai jamais? Non, je rêve. Je jette autour de moi des regards désespérés. Tout semble m'abandonner, jusqu'à ce nouveau logis qui ne m'est pas encore familier. Je retrouve tout à coup l'impression que j'ai eue de tout temps, excepté dans mon petit coin de l'avenue de Villiers, cette étrange impression de n'être nulle part chez moi, d'être partout une passante, comme ces plantes de serre qui, grâce à leurs racines atrophiées, peuvent indifféremment végéter sur tous les sols.

XV

J'ai couru de tous côtés, à la recherche d'un renseignement sur la retraite de l'abbé. Il me semble que, si je pouvais lui écrire, lui dire toute l'affection, toute la reconnaissance que je lui ai vouée, mon tourment serait moins vif. Qui sait s'il ne me juge pas ingrate, indifférente ! J'accueillais si naturellement, comme si elles m'étaient dues, les marques de dévouement qu'il me prodiguait !... Je voudrais aussi essayer de le consoler, de le guérir... Il y a des mots d'une douceur si puissante !

La mère Lorrain, toute bourrue, les yeux rougis, m'a dit :

— Y a des livres qui sont restés dans l'appartement ; on doit venir les prendre pour les porter chez vous... Il a emporté ceux qui lui faisaient besoin, et il a fait vendre ses meubles à la salle des ventes... Je croyais que vous saviez...

Et elle a conclu :

— Ah ! c'est y bête de se mettre dans des états pareils pour des locataires ; me v'là toute retournée ; m'est avis qu'y a pus personne dans la maison...

J'avais le cœur trop serré moi-même pour écouter les doléances des autres ; je me suis sauvée en disant que je savais... Seulement, hurluberlu comme à l'ordinaire, l'abbé avait oublié de me dire où lui adresser ma première lettre.

A l'archevêché, je n'ai pu obtenir aucune réponse. Est-ce par discrétion professionnelle? Ou est-ce une consigne? « On ne sait rien en ce qui concerne M. l'abbé Croisset. »

En arrivant, Bernières me voit toute « démantelée », au beau milieu de mon bureau-salon. Mon logis est encore trop nouveau pour que j'y aie un coin préféré, un petit refuge, qui est comme un « chez soi » dans sa propre maison. Tandis que Musette, méfiante, dédaigneuse de coussins douillets, se perche sur le haut d'une armoire, je reste plantée au milieu de la pièce, après avoir tourné en tous sens.

Mon ami s'étonne de mon visage défait. C'est presque avec aigreur qu'il dit :

— Je disparaîtrais vous seriez moins accablée.

Je balbutie, un peu interloquée par l'apostrophe :

— Oh ! mon aimé, comme c'est injuste ce que vous dites là ! Comment pourriez-vous admettre que je reste insensible en voyant un malheureux s'expatrier à cause de moi? Vous n'ignorez pas combien l'abbé me fut bon, tout ce que je lui dois... Et puis, enfin, c'est vrai, j'ai pour lui une grande tendresse ; je l'aime comme s'il était mon frère ; un tel sentiment ne peut vous inquiéter.

Il élude une réponse directe :

— Ce n'est pas votre faute s'il est allé s'amouracher de vous.

— Non, mais tout de même... si je ne m'étais pas trouvée sur sa route, il aurait continué d'être heureux parmi ses livres, dans sa solitude : je suis venue comme une rafale dévaster tout ce qui lui était cher. On eût dit qu'il me fallait détruire son bonheur pour construire le mien : je lui ai tout pris. Si les rôles étaient intervertis, il me paraîtrait naturel que vous ressentiez la peine que j'éprouve.

Il dit d'une voix âpre :

— Quand on aime vraiment, on ne vit que pour l'être aimé, tout le reste disparaît. La souffrance des autres ne vous touche plus ; on devient mauvais, égoïste,

on n'a plus de pitié, vous m'entendez, plus de pitié pour personne.

Je le regarde bouche bée ; cette dureté inattendue me déroute.

Il reprend, plus doucement :

— L'abbé oubliera vite, lorsqu'il sera loin ; il faudra bien qu'il se fasse une raison : n'y pensez plus.

Il m'attire sur sa poitrine et, électriquement gagnée, engourdie par la douce étreinte, je m'abandonne, confiante, certaine qu'il va effacer d'une parole généreuse un mouvement de mauvaise humeur, que je suis déjà prête à excuser sans le comprendre. Mais en appuyant ses lèvres sur mes cheveux, il ajoute :

— Et puis tant pis, tant pis pour les autres, laissons-les ; ne pensons qu'à nous, ma Rosine.

Ces mots me font l'effet d'un petit déclic qui me rejette malgré moi loin de lui ; je ne puis l'entendre parler ainsi sans qu'une révolte intérieure me révulse les nerfs. Certes, je l'aime — oh ! oui, je l'aime ! — il est tout pour moi, tout l'amour... Cependant, je sens bien en ce moment qu'il ne sera jamais l'ami que me fut l'abbé : devant lui je ne puis penser tout haut, être vraie ; une part d'orgueil, de coquetterie, la crainte de l'ennuyer retiendront toujours mon élan ; lorsque je paraîtrai devant lui je devrai ne me montrer que parée, les joues frottées de rouge si l'inquiétude les a pâlies. Déjà je regrette de lui avoir confié mon souci... Il ne le comprend pas, il ne *me* comprend pas.

Une foule de pensées assaillent mon esprit. Tout haut je ne dirais pas que, lorsqu'on a aimé comme j'aime, on peut aimer une seconde fois ; cela me paraîtrait un sacrilège. Mais tout bas, bien bas, j'entends au fond de moi une voix insidieuse qui me souffle : « Oui, on peut avoir plusieurs amours dans sa vie ; le présent paraîtra toujours le plus fort... Ce qui est unique, ce que l'on ne rencontre qu'une fois quand on a la chance de le rencontrer, c'est cette amitié amoureuse, d'une nuance si délicate, que tu avais trouvée chez l'abbé, et qui était d'autant plus fine que tu ne l'aimais pas... »

Toute troublée, je reprends :

— Mon chéri, mon amour, soyez plus charitable. Ne dites pas de choses qui m'attristent. Comprenez-moi bien ; je vous aime de toute mon âme, mais si une femme était malheureuse par vous, comme l'abbé l'est par moi, si vous saviez que c'en est fini de son bonheur, si vous aimiez cette femme d'amitié comme j'aime l'abbé, vous auriez certainement de la compassion pour elle, comme j'en ai pour lui... Et croyez bien que l'idée ne me viendrait pas de vous reprocher cette amitié.

Il arpente nerveusement la pièce ; un grand pli barre son front. Jamais je ne l'ai vu ainsi. Il s'arrête, comme s'il allait parler, puis se tait. Soudain, il me demande :

— Alors, si une femme était malheureuse parce que je vous aime, vous me conseilleriez de renoncer à vous, et de retourner vers cette femme ?

— Mais cela n'a aucun rapport !... Qu'allez-vous chercher-là?

Sans que je sache pourquoi, j'ai la sensation que l'on m'enfonce une épingle dans le cœur.

— C'est vrai, dit-il, il n'y a aucun rapport ; je divague... Nous nous énervons tous les deux, il vaut mieux que je m'en

aille. Je ne puis vous consoler, vous êtes meilleure que moi, ou... vous m'aimez moins. Moi, je n'aime plus que vous, vous seule... et mon cœur n'est pas assez large pour garder à côté de tant d'amour une place pour tant d'amitié ; à demain, ma chérie.

Je n'essaie pas de le retenir ; j'ai un vague besoin de solitude. Pourtant, lorsque j'entends la porte se refermer, le bruit m'en résonne si lugubrement sur le cœur que je m'élance, mais trop tard, pour le rappeler.

Mon ami, pourquoi êtes-vous parti? Pourquoi m'avez-vous laissée seule, si seule? Ah ! qu'ai-je donc? Je chancelle, un doute affreux me pénètre ; ma gorge se contracte. Lucide, j'ai peur, brusquement, de comprendre les paroles qui tout à l'heure m'ont semblé si obscures : « Alors, si une autre femme était malheureuse... » Puis : « Je n'aime *plus* que vous. » Pourquoi, mon Dieu, pourquoi m'a-t-il dit cela? Il me cache sûrement quelque chose ; j'ai mal, je tremble, ma pensée s'envole vers l'abbé, non plus pour le plaindre, le consoler, mais parce que j'ai besoin de lui. Un pressentiment m'avertit que mon amour est déjà condamné, et, sans savoir au juste où est le péril, d'instinct, j'appelle mon ami au secours...

— Mon ami ! tu me caches quelque chose ; je t'en conjure, dis-moi la vérité...

Je suis si affolée que je n'essaie plus de retenir le tutoiement qui me vient naturellement lorsque je parle à Bernières, mais qu'à l'ordinaire je réprime par sotte pruderie. C'est curieux, cette facilité, ce besoin que j'ai de lui dire « toi » — oh ! la douceur de ce mot ! — moi, qui ne sus jamais tutoyer personne, pas même celui qui fut mon premier amour !...

Je répète, obstinée :



Bernières arpente nerveusement la pièce.

— Réponds-moi, dis-moi... Ah ! tu vois bien, tu ne réponds pas !...

Mes mains se tordent, mes yeux implorent le mensonge habile, qui dissipera l'affreux soupçon dont je suis torturée, ou bien... oui, la révélation brutale qui m'assommera du coup.

Depuis hier, je suis dans cet état de surexcitation. Après le départ de mon

ami, j'avais fait un effort pour me rendre au *Foyer*, mais je m'y montrai si nerveuse, si agitée, que Mme Hélène Morand, avec sa perspicacité coutumière, m'a dit :

— Je comprends cette fébrilité, à cause de votre article, demain, dans le *Frisson de Paris*... Je connais cet émoi des débuts... J'y ai passé, et encore, moi, c'était dans de petites revues, pas dans un quotidien. C'est ennuyeux que l'abbé ait entrepris ce voyage : ça lui aurait fait plaisir de voir cela... Prenez ma voiture, allez faire un tour au Bois ; l'air vous fera du bien.

Ah ! mon article, dont j'attendais la publication avec une si joyeuse fièvre, comme je m'en moque ! Il est là, sur la table ; je n'ai pas eu le courage d'aller corriger mes épreuves, hier, et il est agrémenté de deux grosses fautes d'impression qui passeront sans doute inaperçues, mais qui, en d'autre temps, m'eussent navrée... Et l'abbé, mon pauvre frère malheureux ! Je pense à lui, certes, mais égoïstement, pour me dire que, s'il était là, lui qui doit connaître toute la vie de son ami, il pourrait peut-être m'éclairer, me délivrer de cette idée obsédante qu'une femme me dispute le cœur de celui que j'aime.

Au petit matin, j'ai télégraphié à Bernières de venir tout de suite. J'étais incapable d'attendre sa visite quotidienne jusqu'à deux heures.

Et je l'interroge sans le laisser reprendre haleine. Mon regard inquisiteur l'agace visiblement ; je le devine las, excédé ; je m'en veux de le mettre ainsi au supplice... Cependant, je ne le lâche plus, acharnée à savoir...

Plus il me répète qu'il n'y a rien, rien, *dont j'aie à m'inquiéter*, moins il me convainc.

Il ment si mal, mon loyal ami ! Comme on voit que ce rôle lui répugne ! Avec quelle maladresse touchante il emploie la ruse ! Encore un tout petit effort et je vais le confondre... Ah ! qu'il m'en coûte de me faire ainsi son bourreau ! De quelle force intérieure suis-je donc animée pour le mettre à la question avec une si patiente cruauté ?

Il finit par dire, en prenant mes mains glacées dans les siennes trop brûlantes :

— Je t'en supplie, ne me tourmente plus ; je te répète que je suis libre, entièrement libre. Quelle preuve veux-tu ? Que je t'épouse ?

Ses yeux sont pitoyables ; on dirait une biche traquée qui demande grâce.

A demi vaincue, prête à faire semblant de le croire, je murmure une dernière fois :

— Alors, pourquoi m'as-tu dit : « Si » une femme m'aimait, tu me conseillerais » de retourner vers elle » et : « Je n'aime *plus* » que toi » ?

Brusquement son visage se crispe. Il abaisse ses paupières, je ne vois plus ses yeux qui ont l'air de regarder en dedans de lui ; puis il fait un grand geste, va s'accouder au clavecin, et, avant qu'il ait prononcé un seul mot, je comprends qu'il va me dire ce que je ne voudrais plus entendre.

Après l'avoir supplié de parler — ô complication des cœurs tourmentés ! — j'ai envie de lui crier :

— Tais-toi ! Tais-toi !

Mais il est trop tard.

— Eh bien, soit, dit-il. Mieux vaut après tout que tu saches la vérité.

Et, brièvement, il m'avoue qu'il a une liaison. Il n'aime plus cette femme depuis qu'il me connaît, il va rompre, mais il doit observer certains ménagements à cause..., à cause de tout un passé. Puis il achève,

soulagé, heureux enfin de n'avoir plus rien à taire :

— Tu vois bien, tu vois bien, ma Rosine chérie, que tu avais tort de t'alarmer. Ah ! que je suis content ! Bon sang, que c'est donc difficile de mentir !

«Je reste pétrifiée, sans trouver un mot. Sa confession, pourtant, ne m'apprend rien... Elle ne fait que confirmer mon pressentiment, et elle devrait me réconforter : n'ai-je pas maintenant la certitude qu'il n'aime que moi?

Il va, vient, léger, radieux, délesté de son secret ; il marche comme s'il avait envie de danser ! Il se rapproche de moi, me saisit à bras-le-corps, me soulève comme une gosse jusqu'à ses lèvres, et en m'appliquant sur les joues de sonores baisers de paysan, il me dit :

— Ah ! mais, madame Rosine, tu ne vas pas faire une figure comme ça ! Veux-tu bien rire, rire tout de suite ! Mon petit Roseau, sais-tu que ta jalousie me fait plaisir, au fond? Mais, sapristi! si je ne t'avais pas aimée comme je t'aime, je t'aurais envoyée à tous les diables tout à l'heure. Quelle satanée petite femme tyrannique tu fais quand tu t'es fourré une idée en tête...



Au petit matin, j'ai télégraphié à Bernières.

Je lui rends distraitement ses baisers, sans parvenir à partager sa joie... Je suis ivre de curiosité : je voudrais lui parler encore de... de cette femme. Presque bas, je demande :

— Il... il y a longtemps que tu avais cette liaison?

Son visage se rembrunit :

— Ah ! écoute, ma chérie, ne revenons

pas là-dessus ; qu'il te suffise de savoir que c'est fini... fini... fini. Tu t'imagines bien que je n'ai pas vécu comme un ascète avant de te connaître... Cette liaison n'était plus qu'une habitude, du reste... Depuis le temps, va... tu n'as pas besoin d'être jalouse.

Malgré moi, je pense tout haut :

— Comme *elle* doit avoir du chagrin !

Il s'emporte franchement :

— Ah ! non, non... je t'en prie ; cela devient excessif, tu t'attendris sur tout le monde : l'abbé, ma... ma... cette personne que tu ne connais pas !

Oh ! je suis sûre qu'il allait dire : « ma femme. »

Il reprend :

— Puisque tu veux tout savoir... Eh bien ! je n'ai aucun remords. Évidemment, un divorce, une séparation, alors même qu'aucun sentiment d'amour ne subsiste, est toujours pénible. J'aurais eu de la compassion, sans doute ; mais *elle* m'a dispensé de toute pitié en se montrant odieuse, en me faisant des scènes ridicules. Elle avait deviné que je ne l'aimais plus parce qu'elle me voyait lointain, absorbé ; elle m'a fait suivre et elle a tout appris... Qu'elle en ait conçu du dépit, c'est naturel ; mais ça ne l'autorisait pas à te calomnier : toutes les infamies qu'elle a pu inventer, elle me les a criées pour essayer de t'amoindrir à mes yeux. Ça, je ne lui pardonne pas ; je la déteste. Ah ! ma chérie, ma chérie, comme nous allons être heureux !

Heureux? Est-il vraiment possible de faire ainsi son bonheur avec le malheur des autres?

Bernières avait raison ; quand on aime, plus rien n'existe, hormis l'amour. Foin des scrupules ! A quoi bon vouloir paraître meilleur que l'on n'est, déguiser de vains mots son égoïsme?

Après que mon ami m'eut avoué sa liaison, sa rupture plutôt... j'eus un spontané mouvement de pitié vers ma rivale vaincue. Cette femme l'aime peut-être autant que je l'aime, et il l'abandonne pour moi... Je me suis inclinée devant sa douleur ; j'ai même poussé l'abnégation jusqu'à prier Bernières de renoncer à moi et de retourner à la compagne du passé. C'était un peu hypocrite, je l'avoue, car j'étais bien sûre qu'il n'accepterait pas.

Ah ! que mes lèvres tremblaient en disant cela...

Puis, rassurée par mon geste, satisfaite de m'être élevée sans risques jusqu'au sublime, j'ai senti l'instinct animal qui reprenait ses droits... Comme la bête défend sa proie, prête à mordre si on la lui dispute, je me suis arc-boutée pour défendre mon amour.

Tant pis, chacune pour soi.

L'autre a sur moi l'avantage des longues années vécues en commun. Elle tient son amant — son amant ! Ah ! que ça me fait mal d'écrire ce mot ! — par l'habitude invincible. Mon ami saura-t-il se défendre? Oserais-je affirmer que pour lui je représente autre chose que l'attrait du nouveau? De bonne foi il dit m'aimer ; mais est-ce vraiment « d'amour »?

Il est tout pour moi et je l'aime sans l'ombre de calcul ; son intervention dans la carrière où je m'aventure pourrait m'aplanir bien des difficultés ; cependant je n'attends de lui aucune recommandation ; jamais je ne lui demanderai quoi que ce soit. Il y a dans mon amour un peu de tendresse maternelle, un

besoin de protéger, de choyer, de gâter.

Tout au début de nos relations, lorsqu'il ne m'aimait pas encore, mais qu'il se sentait déjà en confiance, il m'a dit un jour :

— En perdant ma vieille maman, j'ai perdu ma meilleure amie ; en pleine lutte, quand on célébrait ma résistance, mon énergie, il m'est souvent arrivé de courir me réfugier dans son giron comme un tout petit qui vient d'avoir « du bobo »...

Je veux qu'en moi il retrouve l'amie disparue, qu'auprès de moi, s'il lui arrive encore d'avoir des heures de découragement, mon « grand homme à la belle figure énergique » puisse déposer son masque trop lourd et savourer en paix la joie reposante d'être faible...

Je serai sa femme, sa maîtresse, sa maman.

« Je suis tenu à des ménagements », a-t-il avoué... » C'est donc qu'il voit toujours cette femme? Cette insupportable idée exaspère ma jalousie... Je m'imagine les scènes entre ces deux êtres qui, pour se séparer, se déchirent : d'un côté, supplications, menaces, larmes ; de l'autre, révolte, puis lâches promesses, protestations équivoques, baisers consolateurs... Cela ne peut durer, je deviendrais folle. Puisqu'il m'a offert de m'épouser, je vais lui répondre que j'accepte. Quand nous serons mariés, *elle* ne pourra plus me le reprendre... Je ne la connais pas cette Mme Rémy — j'ai fini par savoir son nom, — j'ignorais son existence ; je ne suis pas allée chez elle, sournoisement, lui voler son bien... Que peut-elle me reprocher? De quel droit m'a-t-elle calomniée? Ce trait me révèle son caractère et me délivre de tout remords.

Oui, je me marierai ; pourquoi pas? Je gagne largement ma vie, car, autrement, je n'accepterais jamais de vivre aux dépens d'un homme, fût-il mon mari : la femme, selon moi, ne peut demeurer l'égale de l'homme, l'associée, qu'à la condition d'assurer elle-même sa subsistance et de gagner, si elle n'a pas de fortune personnelle, l'argent qu'elle dépense. Il me semble que si quelqu'un « pourvoyait à mes besoins », je me ferais l'effet d'une esclave, ou... d'une fille.

Bernières ne s'opposera d'ailleurs pas à ce que je travaille ; après avoir blagué mon « basbleuisme », il s'intéresse à ce que j'écris. « Ce n'est pas mauvais, mais pas mauvais du tout, » a-t-il dit en lisant l'article du *Frisson de Paris*, et je sentais bien qu'il ne me le disait pas par simple gentillesse, comme un hommage reconnaissant, un « je lui dois bien ça »...

Me marier ! C'est étrange ; ce mot ne me produit plus le même effroi que jadis... C'est que je reste, bien que je m'en défende, fidèle à toutes les traditions. Je suis une paysanne, au fond. Je me verrais très bien « porter » le roman, que je rêve d'écrire un jour, en surveillant la lessive qui fleure bon les cendres et l'iris, et, en étendant sur l'herbe de mai les draps de toile neuve, pour que la rosée les blanchisse...

Ne sont-ce pas les circonstances qui ont fait de moi une « évadée »? Évadée ! Quelle ironie il y a dans ce mot, appliqué à l'existence que je mène ! C'est l'abbé qui m'a dit un jour en riant : « Vous êtes une évadée, » et je me suis répété souvent : « C'est vrai, je suis une évadée ». Si bien que j'ai fini par y croire.

Évadée de quoi? D'un mariage qui ne me convenait pas, de la province, du

morne horizon que j'entrevoyais immuablement réduit à la mesure des courtes vues de mes proches, voilà tout ; mais aspirais-je à autre chose qu'à n'être pas une « Madame » neutre, oisive, inutile, uniquement préoccupée de toilettes, de visites et de cancans, de petites choses, dans une petite ville? Est-il vie plus laborieuse, moins frivole que la mienne depuis mon « évasion »? Évadée, soit ; très haut, j'en revendique le titre, et j'ai la fierté de proposer mon exemple à toutes celles qui pâtissent, garrottées de préjugés imbéciles, pauvres créatures qui n'osent s'affranchir et dont la sublime ou veule résignation ne sert à rien, qu'à les priver, vivantes, de la vie.



Je range mélancoliquement les livres que l'abbé m'a laissés.

Depuis ce matin je suis lancée dans un long monologue d'où je sors brisée... J'ai prié Bernières de ne pas venir aujourd'hui ; j'avais besoin d'être seule, de réfléchir, de mettre en ordre mes idées, mais, à vrai dire, elles dansent dans ma tête. Je me fais l'effet d'une folle qui s'appliquerait à édifier un monticule de duvet en plein vent... Je passe sans raison d'une pièce dans une autre ; je me heurte, comme si je n'y voyais plus, aux chambranles des portes ; je me surprends à parler très haut. Mais déjà je commence à discerner très clairement le secret de cette fiévreuse agitation. En réalité, je ne *me* fais tout ce bruit que pour m'étourdir moi-même, pour m'empêcher d'entendre la voix intérieure, la voix obstinée qui me répète : « Prends garde, tu vas commettre une vilaine action ; toutes les excuses que tu pourras te trouver sont des sophismes. Sais-tu seulement quelle est cette femme à qui tu vas *voler* ce qu'elle croit être son bien? Es-tu sûre d'en avoir le droit? »

XVI

Depuis ce matin, mélancoliquement, je range les livres que l'abbé m'a laissés. Ma main tremble en les posant doucement

sur les rayons de la bibliothèque, et, de temps en temps, une larme, pas assez vite essuyée, tombe de mes yeux et fait une large tache sur les reliures.

Je m'attarde à ma pieuse besogne ; je me complais au milieu de ces bouquins épars, si souvent feuilletés par l'ami, unique, que peut-être je ne reverrai jamais... Il suffit que ces volumes aient été touchés par lui pour que je les imagine doués d'un pouvoir occulte, d'une mystérieuse et souveraine vertu. Il me semble qu'ils vont m'éclairer, me secourir, et, tout bas, je leur conte ma peine.

Voilà plusieurs jours que je subis cette crise ; je me sens si déprimée qu'il m'est impossible d'écrire une ligne... Dès que je m'assois devant mon bureau et que mon regard se pose sur la feuille de papier vierge, mes idées s'envolent comme si un dieu malin s'amusait à souffler dessus, et je reste là des heures à guillocher des « ronds » et des « hirondelles », en attendant l'inspiration qui s'obstine à me fuir... Si je n'avais pas d'articles en réserve, je m'affolerais...

Devant Bernières, je feins d'être toute à la joie d'aimer et d'être aimée. Intarissablement il m'étourdit et se grise de projets : « Quand nous serons mariés, nous ferons ceci, nous ferons cela, nous voyagerons... » Puis, sans raison, il éclate d'un rire nerveux, bruyant, que je ne lui connaissais pas... Moi aussi je ris et parle très fort ; mais si, par surprise, nos regards se rencontrent, nous nous taisons, gênés, tant leur expression soucieuse est en désaccord avec notre apparente allégresse.

Et, soudain, j'ai le sentiment que, comme moi, il joue la comédie...

Oh ! pas la comédie de l'amour : il m'aime... presque autant que je l'aime ; ça, j'en suis certaine, mais la comédie de la quiétude, de la conscience en repos...

— Mme Rémy demande si Madame peut la recevoir?

Je tressaute. J'étais si plongée dans mes réflexions que je n'ai pas entendu le trille de la sonnette. Par deux fois je fais répéter le nom à ma soubrette, croyant avoir mal compris.

Elle a bien dit : « Mme Rémy ! ! »

Comment ! cette femme ose franchir mon seuil? Ah ! ça, quelle mégère est-ce donc? Mon premier mouvement est de la faire congédier. Cependant, je suis si indignée, si curieuse aussi de la voir, que j'éprouve l'impérieux désir d'une explication immédiate. C'est à peine si je prends le temps de m' « arranger un peu » avant de la faire entrer.

Mais quand je vois s'encadrer dans la porte, comme une statue de la douleur, cette longue jeune femme, jolie, malgré ses traits tirés, son air triste et las, tout de suite une grande honte me prend d'avoir eu ce mouvement de colère, et je la regarde sans hostilité.

Un moment nous restons silencieuses. C'est elle qui parle la première. Elle dit d'une voix altérée :

— Vous savez qui je suis, madame, et ma visite vous étonne, n'est-ce pas?

Je réponds par un vague signe de tête. Sans prendre le siège que j'avance vers elle, elle continue par saccades :

— Si étrange que cela vous paraisse, je voulais vous connaître, je voulais savoir pour qui *il* m'abandonne, moi, la compagne de quinze années... Quinze années sans qu'il y ait eu un nuage entre nous ! Après m'avoir aimée comme il m'a aimée...

Et, très vite, comme si elle craignait une méprise, elle poursuit :

— Sachez bien, madame, que je ne suis pas venue, le reproche et l'injure aux lèvres... J'ai été injuste, sans doute... Ah! comme je vous en voulais ! Et en quels termes lui ai-je parlé de vous ! Pardonnez-moi... Vous ne pouvez pas savoir jusqu'où la folie peut emporter un être qui perd ainsi tout ce qu'il a de plus cher... Maintenant, je suis à bout de forces...

« Je souffre trop aussi pour m'attarder aux questions de sotte fierté, d'amour-propre... Je tente en désespérée cette suprême démarche, je viens vous dire : « Si vous l'aimez autant que je l'aime, eh » bien ! gardez-le, puisque c'est vous qu'il » préfère... *Il* sera peut-être heureux... » Mais... oh ! de grâce, ne vous froissez pas... si vous n'avez pour lui qu'une « passionnette », un simple caprice, je vous en supplie, laissez-le-moi, ayez pitié de ma douleur... Il m'a trop aimée autrefois pour que je lui sois devenue indifférente en quelques mois ; et si, plus tard, il devait avoir du chagrin à cause de vous... je ne serais plus là pour le consoler...

Elle s'est laissée tomber dans la grande bergère, et elle est si pâle que j'ai peur de la voir s'évanouir.

Une sensation de froid me parcourt tout le corps ; je la contemple, hébétée, sans la plaindre. Il me semble que c'est mon propre désespoir qu'elle crie. Pourquoi est-elle effondrée et pourquoi suis-je debout?

Depuis que je sais l'existence de cette femme, je vis dans un tourbillon de pensées ; j'ai le sentiment que mon bonheur agonise et, dès qu'elle est entrée, j'ai confusément deviné qu'elle allait prononcer un arrêt de mort...

Ce qu'elle dit est juste : entre Bernières et elle, il y a tout le passé que rien n'efface. Il n'a pu l'oublier en quelques mois. Je m'explique mieux, à présent, l'angoisse que j'ai lue dans ses yeux lorsqu'il me disait : « Nous voyagerons... » Il éprouvait déjà, plus ou moins consciemment, le besoin d'étourdir son remords... et qui sait son regret peut-être?... Je ne saurais plus m'y tromper. Les premiers temps, il réussirait sans doute à me dissimuler son souci ; et, de mon côté, je ferais tous mes efforts pour me persuader qu'il n'en a point ; mais notre vie serait un perpétuel mensonge jusqu'au jour où, sa passion satisfaite, son amour fragile sombrerait dans la nostalgie de l'ancien foyer...

Par bribes, je lui ai arraché des confidences qui m'avaient troublée sans me torturer, comme à cette heure où je connais son... amie. Je la vois si belle, si jeune encore !

Il m'avait dit : « Elle a renoncé aux succès qu'elle aurait pu avoir, au théâtre ; elle possède une voix magnifique, *mais cela ne me plaisait pas qu'elle chantât.* » Et il avait ajouté, le regard lointain, comme s'il se parlait à lui-même, oubliant ma présence : « C'est vrai, pourtant, elle m'a tout sacrifié... » Et vite il a parlé d'autre chose ; puis il s'est mis à rire hors de propos.

De même, quand, irrité de me voir souffrir du départ de l'abbé, il m'a fait, malgré lui, cette terrible confession, je n'ai pu me faire illusion sur la nature de ses sentiments véritables. Après avoir dit : « Elle vous a calomniée, » il a eu tout de suite le sentiment de son injustice et il a éprouvé le besoin de l'excuser : « C'est si loin de son caractère... » Ce retour involontaire, ce « geste du cœur » en disent plus long que toutes les explications. Ah ! il aime toujours cette femme ! Au plus fort de

ses protestations, mon instinct m'avertit qu'il ne pourra jamais — qu'il ne doit pas se détacher d'elle ! Il nous aime toutes les deux, différemment, et probablement il aurait voulu ne renoncer ni à l'une ni à l'autre.

Oui il m'a offert de m'épouser; mais j'avais si hautement proclamé mon horreur du mariage qu'il pouvait être sûr d'avance de mon refus...

Si sa maîtresse ne l'eût pas fait suivre, elle ne saurait rien encore. Il s'appliquait à ne pas lui faire de peine, à la trahir, à *nous* trahir gentiment, sans y attacher d'importance... Il essayait de se créer, entre nous deux, une existence aimable. Il n'éprouvait aucun embarras à tenir en partie double la comptabilité de son cœur.

Il s'est brusquement exaspéré de ce qu'elle eût découvert son mensonge ; il lui en a voulu de n'être plus sa dupe et, maladroitement, elle lui a fait des « scènes », s'est rendue odieuse à l'heure où une autre le choyait, lui parlait avec tendresse... Ils se sont heurtés, blessés, déchirés; mais cela prouve-t-il qu'il ne l'aime plus?



Madame Remy

En admettant que je fusse capable de prendre à cette femme son amant de quinze années pour en faire mon « mari » — non, je ne commettrai pas cette vilenie ! — l'égoïsme de ma joie ne finirait-il pas par lui inspirer une répugnance secrète? La pauvre figure douloureuse de la délaissée ne s'interposerait-elle pas entre lui et moi?

C'est comme un suicide, c'est l'affreuse impression que je vais, dans une minute, fermer les yeux pour toujours et sentir mon cœur s'arrêter là, sous ma main crispée ; mais je me raidis ; j'ai le courage de voir la situation comme elle est...

Mme Rémy est restée à la même place,

dans la même attitude, le regard fixe. Ma voix semble l'éveiller. Comptant et pesant mes mots (ah ! qu'ils sont lourds !), je lui dis, héroïquement :

— Je l'aime autant que vous l'aimez, madame, mais soyez rassurée, je ne vous le prendrai pas... Seulement, partez, partez vite. Soyez charitable : ne me dites plus rien... N'essayons pas de lutter de générosité...

Un éclair de joie a brillé dans ses yeux. Ses lèvres remuent comme pour balbutier un remerciement, peut-être un mot de compassion... Mais elle a senti elle-même qu'elle manquerait de tact et qu'au point où nous en sommes, toutes les paroles deviennent superflues...

Ça y est, c'est fini, « cassé » : je porte déjà le deuil de mon pauvre amour. Je resterai seule, toute seule, comme avant — comme toujours, peut-être... A quelle heure de la vie cesse-t-on vraiment d'être seul?

« L'autre » s'est levée ; je l'accompagne en silence jusqu'à la porte. Elle sort comme si elle fuyait emportant un trésor. Et c'est en effet mon bonheur qu'elle emporte. Nous avons changé : elle m'a pris ma joie et m'a laissé sa douleur...



Les Dépareillés

Longue, fine, charmante dans son clair costume de jersey ourlé d'une large bande de pékan, Hélène, d'un pas sûr, bien cadencé, le pas d'une femme qui se sait habillée avec chic, contourne la place de l'Étoile.

Une seconde, elle s'arrête, indécise, au coin de l'avenue Friedland : prendra-t-elle, pour descendre dans Paris, le métro ou le tramway? Le métro, c'est plus rapide. Mais à peine s'est-elle engouffrée sous la hideuse marquise qu'un flot de voyageurs la refoule, l'immobilise contre la rampe. Le gland de son en-cas s'accroche au parapluie d'une dame grincheuse ; un grand hurluberlu heurte son chapeau ; un gros monsieur, qui s'excuse d'ailleurs fort courtoisement, lui écrase le pied... Rien ne contrarie sa bonne humeur. Pacifique, elle sourit aux choses et aux gens, l'esprit calme, le cœur paisible. Si l'angoissante pensée de la misère des hommes qui combattent ne la tourmentait point, elle serait parfaitement heureuse.

Aussitôt installée dans le compartiment, elle réfléchit : « Je rapporterai un pâté, le fameux pâté que j'ai découvert l'autre jour... On le servira avec une salade de légumes... Pourvu que la cuisinière ait bien compris ! Une salade de légumes... Pour plus de sûreté je lui téléphonerai d'un bureau de poste. »

Elle s'inquiète encore : « Vais-je trouver à réassortir cette mousseline à fleurettes?... Sapristi ! que je n'oublie pas non plus de l'eau de toilette, un gant de crin... du rouge pour les lèvres... »

Dix choses d'égale importance la préoccupent, et celle-ci prime tout à coup les autres : « Mon nez reluit ! » Elle sort de son petit sac vernissé un minuscule mouchoir à poudre, sa petite glace gainée de clair ottoman, et, le raccord achevé, la glace et le mouchoir remis en place, elle demeure le regard fixe, soudain pensive :

« Qui m'eût dit, voilà six ans, songe-t-elle, qu'un jour je coulerais des heures aussi uniformément confiantes, sûre que nulle bourrasque, dans la minute qui suit, ne me mettra pas le cœur et la cervelle en désarroi, les nerfs en pelote... sûre que celui qui m'attend le soir m'offrira la chaleur vivifiante d'une tendresse exemple de tribulations! Quel que soit son tourment d'homme de science excédé par mille soucis — ah ! qu'un geste brusque, une parole vive seraient donc excusables chez celui-là !... — sa voix, dès que j'apparaîtrai, redeviendra câline comme son regard ; son visage s'éclairera, et, pour apaiser sa fièvre, il suffira que je pose doucement les mains sur son front lourd. Ma présence lui rendra la foi, le courage ; peu importent les mots que je prononcerai, même s'il en est de maladroits ; les mots comptent-ils lorsqu'on s'entend penser?...

« Ah ! quelle différence avec l'autre ! Cette impossibilité où nous étions de jamais nous entendre! Comment, à ce régime d'exaspération continue, de contrainte perpétuelle, ne suis-je pas devenue folle? Comment ai-je pu vivre des années près de cet éternel agité, dont le caractère exécrable eût enragé un saint, qui, en deux heures, trouvait dix puérils sujets de récrimination? La chaleur l'accablait, le froid l'irritait, les promeneurs qui piétinaient devant lui l'agaçaient. En auto, c'était une autre chanson : les routes étaient impraticables, le chauffeur ne savait pas conduire, les pneus allaient sûrement éclater, la poussière l'aveuglait... Le bruit l'énervait, le silence l'attristait. Et, avec

cela, d'une susceptibilité morbide lorsqu'il s'agissait de lui, — de lui qui jamais en rien n'était arrêté par la crainte de faire de la peine à quelqu'un, ce quelqu'un lui fût-il très cher... Toujours il avait à fleur de lèvres non point le mot rude pardonnable dans un excès de colère, mais le mot cruel qui demeure et vous empoisonne.

« Et dire que cet être intolérable, je l'ai aimé passionnément comme jamais je n'aimerai mon admirable compagnon d'aujourd'hui... Et lui aussi m'aimait, ça, j'en suis certaine... De quelle femme a-t-il fait le malheur après moi? Plus jamais je n'ai voulu qu'on me reparlât de lui... Qu'est-il devenu? A cause de sa légère infirmité, il ne peut être à la guerre... Il a dû voyager beaucoup... Sa fortune le lui permet. L'a-t-il fait seul, ou accompagné d'une autre femme, ce voyage aux Indes qu'ensemble nous devions entreprendre? Ah ! que je voudrais donc qu'il eût trouvé son maître... quelque harpie aussi braillarde que lui, capable de lui tenir tête, de riposter à ses débordements par les pires injures, de le blesser dans son amour-propre, de le mater dans son orgueil, osant railler son physique, ses tares, ses... »

***

Mais, tout à coup, Hélène demeura figée, les yeux arrondis : l'homme à qui elle pensait, et que depuis six ans elle n'avait pas revu, venait de pénétrer dans le compartiment archibondé. Une femme grande, un peu forte, jolie, élégante, l'accompagnait. Pour la soutenir, il lui prit le bras et ils s'appuyèrent au dossier de la banquette, tournant le dos à Hélène. « Ce qu'il va trépigner dans un instant », pensa celle-ci. Mais point ; indifférent au tangage comme à la bousculade, il écoutait, souriant, le clair babil de sa compagne. Elle le taquinait : « Tu es furieux là dedans, hein? » Il répondit d'une voix calme : « Terriblement ! » Et ils se remirent à causer, avec des rires étouffés.

A l'Opéra, ils descendirent. Hélène marchait derrière eux. La jeune femme disait : « Viens avec moi choisir une voilette, une grande voilette à la mode pour ma toque rose. Ça t'ennuie? » — « Pas du tout, je suis libre jusqu'à cinq heures. » — « Oh ! alors, accompagne-moi chez l'antiquaire ; ça devient une maladie ma rage de collectionner les petits vases plats Louis-Philippe. » Il s'égaya : « Je ne sais rien de plus laid... Mais si ça t'amuse !... Veux-tu commencer par là? »

Et, lui prenant le bras, il enveloppa sa compagne d'un regard affectueux. (Sûrement plus affectueux qu'amoureux, observa Hélène.)

Troublée, elle se souvint de l'intonation de sa voix, de son regard éperdu lorsqu'il lui disait, jadis, aux minutes d'attendrissement sincère : « Quelle malédiction que nous ne puissions nous comprendre !... Jamais je n'aimerai une autre femme comme je t'aime... Et toi, malgré notre infernale mésentente, pourrais-tu aimer un autre homme comme tu m'as aimé, comme tu m'aimes?... Ah ! si tu voulais essayer de ne pas prendre au tragique chacun de mes mots ou de mes gestes ! »

Entre eux il n'y avait jamais eu de milieu : ou ils restaient, face à face, hostiles, prêts à s'entre-déchirer le cœur, ou alors ils n'étaient plus que deux amants merveilleusement épris...

Non, certes, le couple qui était là devant elle n'était pas un couple d'amoureux, c'était un couple d'amis, pareil à celui qu'elle formait de son côté avec l'homme qui la chérissait. « Ah ça ! pensa-

t-elle, l'amour, l'amour absolu, avec son accompagnement inévitable de craintes, de susceptibilités, de jalousies, d'angoisses, serait-il le pire dissolvant du bonheur? »

En accélérant le pas, fuyant ce couple dont la vue lui causait un invincible malaise, elle se dit encore : « Peut-être y a-t-il moins de mauvais caractères que de tempéraments. Cet homme, qui me semblait abominable, ne fait-il pas le bonheur d'une autre femme?... Et moi, près d'un autre, ne suis-je pas heureuse? »

Elle se surprit à répéter tout haut : « Ne suis-je pas heureuse? » Puis, comme pour chasser une ombre, elle murmura encore à mi-voix : « C'est curieux ! ça ne m'a rien fait de le revoir... Rien ! ah ! mais rien du tout ! »

Mais, le soir, elle rentra ayant oublié toutes ses commissions : le pâté, le gant de crin, le reste et même le rouge pour les lèvres...

Elle rentra la tête lourde et les yeux rouges...

Vaillance facile

Un peu pâle mais calme, les yeux secs, Hélène Breteuil, penchée sur le tiroir du haut secrétaire Empire, fait un triage de lettres et de papiers. Il en est qu'elle regarde à peine et qu'elle froisse d'un geste prompt pour les jeter dans la corbeille de jonc mordoré ; d'autres qu'elle relit lentement, qu'elle déchire en quatre morceaux et qu'elle pose doucement sur le tas, comme une bestiole morte à laquelle on craint encore de faire mal.

Soudain, un sourire descelle ses lèvres. Glissé dans un reçu d'une compagnie d'assurances, lui-même intercalé dans une ordonnance de médecin à laquelle est jointe une note de lingère, elle vient de retrouver un « bleu » de *lui* encore...

« Tu as été délicieuse hier, mon chéri, je vais mieux. Si nous pouvions ne plus nous quereller ! Cela fait si mal !... Accorde-moi un peu d'indulgence, même si j'ai tort... Toi aussi, tu es nerveuse. Mais ne parlons plus de ça. A ce soir. T'adore. »

Comme les autres, elle le déchire. L'idée qui, une seconde, l'a égayée est celle-ci : « Si j'étais une femme romanesque, toutes ses lettres d'amour — combien en ai-je déchiré? Cent au moins ! — au lieu de traîner parmi des notes de lingère et des ordonnances, seraient nouées d'un frais ruban et couchées sur un lit de fleurs desséchées, au fond d'un coffret précieux... »

Ayant refermé le tiroir, elle promène ses yeux couleur de noisette sur les meubles du petit salon. Elle ne veut conserver de Jean Villène aucun souvenir, ni lettres, ni photographie, pas le moindre bibelot. Ils ne sont, d'ailleurs, pas nombreux, les souvenirs : ce vase au long col, sur la liseuse, puis ce petit porte-montre ancien, en bois fragile : c'est tout.

D'un mouvement délibéré, elle saisit le vase, le heurte d'un coup sec contre le jambage de la cheminée... il se brise. Au tour du porte-montre, à présent... Ce n'est pas plus difficile : il suffit de le serrer un peu et le voilà disloqué, en menus morceaux qu'elle lance à la volée par la fenêtre donnant sur un jardin abandonné...

Alors elle s'assied, les mains allongées sur les genoux, le regard fixe, saisie tout à coup d'un petit tremblement nerveux.

Son malaise est comparable à celui qu'éprouvent les malades après l'opération pour laquelle on les a endormis. Ils n'ont pas souffert, ils ne souffrent pas, mais, à mesure qu'ils reprennent vie, ils appréhendent un peu plus l'instant du vrai réveil. Combien de temps souffriront-ils encore avant d'être complètement guéris?... « Est-ce bête, ce frisson ! » murmure Hélène en claquant des dents.

Elle saisit le vase et le heurte, d'un coup sec, contre le jambage de la cheminée.

Entêtée dans sa résolution d'être forte, elle essaie de se convaincre : « J'ai pris froid tout à l'heure en restant immobile. » Et, tout aussitôt, par défi à sa faiblesse, elle s'oblige à prévoir quelle sera demain sa vie.

La voilà seule, et cela est possible ! Il est possible que deux êtres qui, durant des années, ont cru s'aimer, se réveillent ainsi brutalement séparés ! L'abri, le refuge qu'ils étaient l'un pour l'autre, en dépit d'une mésentente profonde, est détruit ! Elle ne saura plus rien de lui. Il ne saura plus rien d'elle. Qu'il soit triste, malade, elle ne sera plus là pour le secourir. Qu'elle soit meurtrie, désemparée, il n'en saura rien. Ils seront plus farouchement éloignés que s'ils ne s'étaient jamais connus, parce qu'un sot orgueil leur enjoindra de détourner la tête et de feindre l'indifférence, si jamais le hasard les remet face à face.

Et le monde brodera, imaginera le drame qui a pu les désunir. Quelque trahison abominable. Lui? Elle? Lequel donc si bien cachait son jeu? Une trahison ! Oh ! le grand mot pour une si petite chose, penseront les sages, et cela vaut-il la peine, vraiment, qu'on se sépare?... S'ils connaissaient, ceux qui éclatent en reproches maladroits, en mots injurieux, ou se renferment, lèvres pincées, visage hostile, dans un mutisme exaspérant l'art d'être aveugles à l'heure opportune ! La scène subie libère de tout remords le fautif; mais, comme un sourire confiant, une voix câline qui semble ignorer

le mal, bien mieux que tous les blâmes, le confond et pénètre son cœur de remords !

« Entre nous il n'y a pourtant rien de semblable, continue Hélène, et, de vrais griefs, nous n'en avons même pas... Mais, naturellement, personne ne songera : « La vérité, c'est qu'elle a le courage de s'éloigner de lui avant qu'il ne s'éloigne d'elle. Leur liaison doit finir « en beauté », et c'est d'une belle vaillance que de prévenir la rupture pitoyable... Trop de « petits riens » les divisent, de terribles « petits riens » auxquels on n'attache pas d'importance, mais qui, sournoisement, se massent, se solidifient chaque jour pour devenir un formidable édifice de rancœurs contre lequel il n'est pas de tendresse qui résiste. »

Soudain, Hélène s'aperçoit qu'à force de se tamponner les yeux, son petit mouchoir n'est plus qu'un chiffon trempé.

Comme pour le tremblement tout à l'heure, elle trouve une explication : « C'est nerveux. » Elle se lève, va appuyer son front contre la vitre glacée. Dans une cour voisine, des chanteurs braillent un stupide refrain sentimental qui, brusquement, la fait éclater en sanglots. Mais bien vite elle se raidit, sèche ses larmes, se poudre le visage : « Cette défaillance est ridicule, pense-t-elle, je suis forte, cependant... »

Mais, à la minute même où elle se félicite le plus de cette force qui la torture, elle croit entendre une voix insidieuse répondre à son monologue :

« Sans doute ce serait d'une belle énergie que de pouvoir s'évader d'un amour avant qu'il ne devienne pitoyable, mais cette vaillance-là, sache-le bien, on ne l'a jamais quand on aime. Ne te crois donc pas supérieure aux autres. Si tu as la force de rompre, c'est que tu n'aimes pas. Lorsqu'on aime on ne réfléchit pas tant, on ne se soucie pas, après une querelle, de savoir si elle recommencera demain, on n'agit pas perpétuellement en prévision de sa tranquillité future, on ne songe qu'à goûter l'heure, la minute présentes. L'orgueil, l'amour-propre en amour? Ah ! laisse-moi rire. Lorsqu'on aime on est lâche, béatement lâche, et c'est de cette lâcheté-là que les amants ont le droit de s'enorgueillir. »

. . . .

Après être demeurée un long moment pensive, Hélène vint s'agenouiller devant les débris du vase assassiné. Un à un, d'un geste fervent, elle les ramassa en essayant à mesure de les raccorder ; c'était facile. Un sourire éclaira son visage : « Je le ferai recoller » murmura-t-elle.

Puis elle sonna sa femme de chambre.

« Dites-moi, Marie, par mégarde, en époussetant le petit porte-montre, je l'ai laissé tomber par la fenêtre... Arrangez-vous pour entrer dans le jardin et rapportez-moi vite les morceaux... »

Femme

Mon amie Lucienne est une femme délicieuse, mais, comme elle est fort occupée et moi aussi, nous nous voyons rarement.

Je l'ai connue jadis, en province, mariée à un juge au tribunal. Quand on connaît Lucienne, cette idée qu'elle a pu être

l'épouse d'un juge au tribunal devient effarante...

Un jour elle annonça à son juge et à toute la famille réunie qu'elle voulait faire du théâtre. Ce fut, comme bien vous pensez, une suffocation générale. Un conseiller à la cour, ami d'enfance de son beau-père, intervint en personne pour lui démontrer l'indignité de cette pensée :

— Ah çà ! s'écria-t-il, vous voulez donc déshonorer à tout jamais un nom cité de génération en génération comme un exemple de vertu? Et il ajouta : « Pour parler ainsi, vous devez avoir des troubles cérébraux... Je crains qu'il ne soit nécessaire de vous faire soigner dans une maison spéciale... »

Je vois encore la fine silhouette de Lucienne contournant la source factice, à l'ombre des saules dorés, dans le square cérémonieux où il y avait musique le jeudi et le dimanche. Je la vois descendant la principale rue de la ville, saluée d'un petit air fat par les jeunes gens de la « société » : clercs d'avoués, attachés de préfecture, industriels, tandis que les « dames », raides dans leurs toilettes cossues, coiffées de chapeaux à plumes haut juchés et tanguant sur des chignons volumineux, la gratifiaient, lèvres pincées, d'un salut hypocrite.

Quelques années plus tard, je retrouvai Lucienne à Paris. Elle avait divorcé et faisait, non point du théâtre, mais du dessin.

— J'ai eu du mal à me débrouiller, me dit-elle, et puis la chance est venue à force de volonté... Je gagne bien ma vie, maintenant. N'ayant pas de fortune personnelle, vous pensez que mon ex-mari ne me fait pas de rentes... Je signe Luce... Peut-être avez-vous déjà vu des petites machines de moi?

Luce? Je crois bien que je les connais les dessins de Luce ! Aimables, plaisants, charmants, comme celle qui les signe.

Luce me vanta la joie d'être seule, libre !...

— Et croyez bien, ajouta-t-elle, que ce n'est pas pour faire un mauvais usage de ma liberté que je l'ai reconquise. Ah ! pas d'homme dans sa vie, si vous saviez comme c'est bon ! Je n'existe que pour mon travail, qui est toute ma joie... Et quel orgueil j'éprouve de gagner moi-même ma subsistance, de ne dépendre de personne !... Venez voir mon petit logis suranné ; je l'ai découvert dans une vieille maison tout au fond de Passy. Est-ce curieux ? Lorsqu'on a habité la province, même en la fuyant, c'est dans les quartiers qui vous la rappellent le plus que, d'instinct, l'on se réfugie à Paris. Oh ! il n'est pas somptueux, mon gîte, et pourtant, lui seul me donne vraiment l'impression d'être chez moi... Autrefois, dans les imposantes demeures que j'habitais, tout m'était hostile ; j'éprouvais le vague sentiment de n'être là qu'une passante.

« Pour la première fois je m'apprivoise ! Pourvu que je n'aille pas engraisser...

— Pas la plus petite amourette, Lucienne, jolie comme vous l'êtes?

Mais Lucienne se cabre :

— Ah ! non, non ! l'amour, je suis brouillée à tout jamais avec lui ; les torts sont entièrement de son côté, d'ailleurs... Je vous raconterai cela un jour, ça remonte loin... Les hommes, voyez-vous, magistrats ou autres, prenez-les ici ou là, sots ou intelligents, eh bien ! mon Dieu ! tous appartiennent à la même race détestable.

— N'exagérez rien, Lucienne... Souvent, les hommes valent mieux que les femmes. Et puis, à parler franc, une

femme jeune, qui vit seule et sans amour, me semble la plus pitoyable, la plus déshéritée des créatures...

J'ai cru que Lucienne allait me pulvériser.

— Aussi vrai qu'il fait jour, glapit-elle, n'aurais-je pas de quoi manger, et un millionnaire me demanderait-il ma main, que je préférerais balayer les rues plutôt que d'accepter.

— Un millionnaire, peut-être... mais un homme que vous aimeriez?

— De grâce, parlons d'autre chose; rien qu'à entendre prononcer le mot *mariage*, je deviens enragée... Je n'assiste jamais à aucun... Au moment où les époux vont prononcer le oui sacramentel, je serais capable de leur crier : « Ah çà ! vous êtes fous ! Voulez-vous bien vous tenir tranquilles ! »

***

Un an se passa sans que je revisse Lucienne. Les charmants dessins de Luce, publiés ici et là, seuls me rappelaient son existence.

Hier, elle est venue me voir, pimpante et gaie comme toujours. Nous avons philosophé sur la vie, l'amour...

— ... Et il y a tant de pauvres êtres isolés dont on ne soupçonne pas la détresse morale, m'a-t-elle dit. D'aucuns s'imaginent que Paris est une sorte de ville enchantée où, dès qu'il s'agit d'amour, ceux qui le souhaitent n'ont qu'un signe à faire pour qu'aussitôt il leur apparaisse sous l'aspect le plus ineffable. Quelle erreur ! Paris, au contraire est l'endroit par excellence où les êtres les mieux faits pour se convenir ont le moins de chances de se joindre. L'on est perdu dans un désert à Paris !



Lucienne descendait la principale rue de la ville, saluée par les jeunes gens de la Société.

Un désert habité, ce qui est encore plus désespérant. Tenez, je connais un homme, ma foi très bien, quarante-cinq ans, physique agréable, intelligent, cultivé, riche, qui voulait épouser une jeune femme n'ayant pour dot que sa joliesse, sa gaîté, son bon caractère... Il préférait même une femme ayant eu le cœur blessé, une désillusionnée de l'amour... « Ainsi, pensait-il, elle goûtera mieux la tendresse sincère que je lui offre. Elle pourra comparer. »... Une artiste, une doctoresse, une avocate lui eussent plu. Eh bien ! vous pourriez croire que la compagne qu'il souhaitait était facile à rencontrer? Tant de femmes, semble-t-il, n'osent plus imaginer qu'il existe de par le monde un homme capable de leur offrir ce bonheur miraculeux...

— Le fait est...

— Détrompez-vous... Le prétendant en question est substitut... Il avait des relations uniquement dans le monde de la magistrature ; or, aucune des jeunes veuves, divorcées ou jeunes filles de son entourage, ne le séduisait... On me l'a présenté pour que, dans mon milieu « artiste », je lui déniche l'oiseau bleu... J'ai cherché... Ce n'est pas une, mais dix femmes qui, d'abord, me parurent lui convenir. Ah ! bien oui ! Celle-ci, que je croyais libre, en réalité ne l'était point... Celle-là, pas davantage ; une autre, intoxiquée d'art, voulait bien se marier, mais avec un grand peintre... Une quatrième, poétesse sans l'ombre de talent et ne possédant pas un sou vaillant, préférait un homme de lettres « arrivé » qui la « poussât »... Une cinquième le trouvait trop maigre... Une sixième, qui, depuis huit ans, avoue trente-six automnes, le trouvait trop mûr. Bref, pensant déjà le tenir, elles se sont mises à faire tant de simagrées, tant de « chichis », qu'elles m'ont exaspérée...

— Alors, qu avez-vous fait?

— Eh ! que vouliez-vous que je fisse? Je l'ai épousé, parbleu !

Humble roman

« Bonne couturière demande journées bourgeoises. »

Par hasard l'annonce me tomba sous les yeux. J'avais des robes à « rafistoler » ; j'écrivis à l'adresse indiquée, et la petite couturière vint. Elle entra toute timide, blonde, frêle, joliette dans sa pauvre robe de mérinos taillée avec goût.

— Je suis depuis peu de temps à Paris, me dit-elle ; avant, j'habitais la province. Je ne connais personne ici ; c'est pourquoi j'ai mis une annonce dans le journal.

Lorsque je lui montrai la pièce où elle travaillerait, donnant sur les beaux jardins de Passy, elle eut un geste de ferveur et murmura : « On dirait les arbres de mon pays ; je n'aurais pas cru qu'ailleurs il pût y en avoir d'aussi beaux... »

Voici de cela trois mois; depuis, une fois par semaine, elle arrive, ponctuelle, à l'heure convenue. Quelques minutes, elle demeure devant la fenêtre à regarder les acacias et les tilleuls, comme une dévote regarde la Vierge ; puis elle s'attelle à à l'ouvrage et fait merveille avec de vieux chiffons.

Tout de suite j'ai senti qu'il y avait un drame, un drame d'amour sans doute,

dans la vie de cette enfant silencieuse, aux beaux yeux résignés, une grande douleur qu'il ne fallait pas réveiller d'un mot maladroit.

Pourtant, hier, la voyant plus pâle et les yeux rougis, j'ai risqué : « Puisque vous avez maintenant plus de travail que vous n'en pouvez faire, ce n'est pas l'inquiétude du lendemain qui vous angoisse. Vous avez un autre souci... N'y puis-je rien? »

Elle a secoué sa tête mignonne tout ébouriffée d'or, puis :

— Non, madame... merci... C'est l'approche de l'automne qui m'attriste... Les fins de jour m'épouvantent. La semaine, je travaille, il y a l'électricité qui éclaire d'un seul coup; on me parle, ça passe... Mais hier, c'était dimanche, la nuit m'a surprise brusquement au Bois ; j'étais allée voir les arbres, les arbres pareils à ceux que j'aimais tant quand j'étais gamine... de beaux marronniers dont on ramasse les fruits luisants pour s'en faire des colliers... Croyez-vous que je suis sotte, madame, j'en ai rapporté plein mon réticule !... Mais cette nuit... ah ! cette maudite nuit qui est arrivée subitement... ça m'a fait mal ! Ah ! mal !...

— Eh bien ! pour dimanche, je vous prêterai un livre intéressant, vous rentrerez plus tôt, vous lirez, et la nuit viendra sans que vous vous en aperceviez...

Mais, farouche, elle m'a interrompue :

— Oh ! non, madame, je ne peux plus lire. Les histoires, dans les romans que j'ai lus, finissent trop bien, cela m'irrite... Les livres mentent : dans la vie, on reste avec son malheur.

Et je n'ai pas eu besoin d'encourager beaucoup la petite couturière pour



... *Une merveille avec de vieux chiffons.*

qu'elle me confiât son pauvre roman d'amour.

— Je ne suis pas si jeune que vous croyez, madame ; c'est parce que je suis maigrichonne que je ne parais pas mon âge, mais j'ai plus de trente ans... et

j'ai été gaie, et rieuse, et insouciante, et coquette autrefois... Mais, dites-moi, quelle force démoniaque nous fait donc agir au rebours de notre pensée, quand on est jeune? Moi, à dix-huit ans, j'avais deux amoureux, et j'étais très fière d'avoir deux amoureux qui tous deux voulaient m'épouser. Je ne pensais qu'à rire, à tenir entre eux la balance égale, sans permettre plus de privautés à celui-ci qu'à celui-là... et j'aurais voulu que cela durât ainsi toute la vie ; je ne souhaitais pas autre chose. Peut-on être aussi naïve?...

« Mais, un soir, ils vinrent ensemble et Jacques me dit :

« — Vois-tu, Rosette, ça ne peut durer ainsi ; il faut choisir lequel de nous deux tu veux pour mari. »

« A cette minute-là, je sentis que j'avais pour Lucien une préférence secrète ; mais je demandai à réfléchir deux jours encore ; je voulais les interroger séparément. Lucien me dit : « Si tu me repousses, je serai très malheureux; mais, avant tout, c'est ton bonheur à toi que je souhaite... Je m'en irai et tu n'entendras plus jamais parler de moi. »

« Jacques, au contraire, sanglota : « Si tu ne veux pas de moi, je me tuerai. »

J'en conclus que c'était lui qui m'aimait le mieux, et c'est lui que j'épousai.

« Quelques jours avant la noce, Lucien quitta la ville, comme il l'avait dit.

« Au début de mon mariage, tout fut bien... Et puis, en voyant mon mari si content, si gai, voilà que ma pensée s'en allait tout le temps vers Lucien... Je me demandais : « Que fait-il? Qu'est-il devenu? S'est-il consolé?... » Oh ! si j'avais su le rencontrer, j'aurais évité sa présence, je vous le jure... Mon tourment était pour moi seule, et je n'aurais certes pas été infidèle à Jacques.

« Mon pauvre mari si tendre, si doux, il ne s'est jamais douté de rien, allez, car plus je me sentais coupable, plus je redoublais de gentillesses, de prévenances pour lui... Mais on ne peut empêcher les mouvements de son cœur... Plus je me répétais : « Tu ne dois plus penser à Lucien », plus je pensais à lui...

« Ce fut mon mari qui, un jour, croyant que cela m'était indifférent, m'apprit que Lucien ne s'était jamais marié, mais qu'il s'était dérangé, qu'à présent il n'avait plus de goût au travail, que son joli métier de peintre décorateur ne l'intéressait plus, qu'il flânait tout le jour sur les bords de la Seine, et qu'en fin de compte il avait fait la connaissance d'une mégère de Rouen qui lui avait mangé toutes ses économies...

« Pendant que mon mari parlait, je me disais que tout cela était de ma faute... La nuit je n'en dormis plus... Et la fatalité, pour me punir sans doute, s'acharna sur moi. Mon mari mourut subitement d'une fluxion de poitrine...

« Deux années passèrent encore, je ne sais comment... Mais, un beau matin, je n'y tins plus, je quittai Elbeuf et vins m'installer à Rouen pour y rechercher Lucien, que je finis par retrouver... Un Lucien vieilli, paresseux à présent, mais toujours si séduisant... avec ses beaux yeux veloutés, son visage long, son grand corps qui n'en finit plus. Il venait d'être réformé. Il me dit sa peine de s'être acoquiné avec cette femme qu'il n'aimait pas... sa joie de me retrouver... Seulement, que voulez-vous, madame, c'est un faible, incapable de réagir, — il y a des caractères comme ça, — il m'avoua que jamais il n'aurait l'énergie de quitter sa compagne... Dans les romans, tout cela s'arrange,

nais dans la réalité, il y a beaucoup de situations comme celle-là, des gens qui subissent un joug toute leur vie, bien qu'aucune loi ne les y oblige... Et moi, quand je l'ai vu si faible, si malheureux, comme je n'avais que moi à lui offrir pour le consoler, je me suis donnée... »

— Puisqu'il vous aime et que vous l'aimez, lui dis-je sans conviction, il ne faut pas être triste...

Mais les lèvres tremblantes, sans révolte pourtant contre le sort qui la châtie, la petite couturière m'a répondu, résignée :

— A la fin, c'était trop dur de le voir, une pauvre heure par-ci par-là, et de savoir qu'il s'en retournerait ensuite près de l'autre... Comme il n'a pas de volonté, c'est moi qui ai tout brusqué ; je suis venue ici, pensant qu'il me suivrait. Mais il n'est pas venu... Il ne m'a même jamais écrit.

Pieuse reconnaissance

La scène se passe dans un magasin de « robes et manteaux » situé dans une des rues les plus fréquentées d'un Paris plébéien, mais élégant ; une rue de la Paix pour petites bourses.

Une dame d'âge imprécis, austère de visage et de manières, choisit des blouses de teintes neutres ; autour d'elle, s'empressent la patronne, deux vendeuses ; on devine que c'est une bonne cliente.

Elle s'inquiète :

— Vous croyez que ce n'est pas trop voyant, ce marron clair? C'est distingué vraiment?

— Je vous assure, madame de Permont, que dans les grandes maisons on ne fait pas autre chose... D'ailleurs, vous savez bien que nos modèles sont des modèles riches...

— Et vous n'allez pas trop le répéter, ce modèle? Parce que, n'est-ce pas, s'il sent la confection, autant aller à côté...

— Vous n'avez rien à craindre, madame de Permont, c'est une coupe ; il ne nous en reste plus de cette étoffe-là ; s'il me fallait rétablir la blouse, je serais obligée de vous la compter soixante-dix francs ; et chez Chose, le grand couturier (c'est lui qui a pris toute l'étoffe au fabricant), vous la paieriez deux cents francs ; au moins... Voyons, vous n'avez pas été satisfaite de tout ce qu'on vous a fait jusqu'ici? votre robe du soir? vos robes de visite? Et pourtant il doit y en avoir des belles toilettes dans le faubourg Saint-Germain ! Eh bien, je suis sûre que c'est Mme de Permont la mieux habillée... pas vrai?

— Çà, je dois reconnaître qu'on me fait des compliments ; je ne dis pas toujours d'où ça sort... excepté aux amies intimes, comme la comtesse des Souches, que je vous ai envoyée... Ah ! si seulement vous habitiez un autre quartier...

— Pourquoi donc, madame de Permont?

— A cause de cette promiscuité... Quand je viens à cette heure, je suis outrée de croiser toutes ces filles sur le trottoir... devant votre porte... et elles sont effrontées ! elles vous dévisagent ! elles passent, la tête haute ! C'est une honte vraiment de voir ainsi s'étaler le vice... Mais au fait, il doit en venir ici de ces filles-là?...

— Oh ! heu... c'est très rare ; elles vont plutôt à côté ; nos modèles sont trop comme il faut...

— Comme il faut... pas toujours ; j'ai vu certaine robe en vitrine...

Soudain, la porte s'ouvre violemment ; essoufflée, tremblante, le chapeau tanguant sur les cheveux trop ondulés, entre une jeune femme qui, sans plus de forme, dit à la patronne :

— Vite, vite, faites semblant de me montrer des affaires, que j'aie l'air d'acheter... la rousse me guette.

— Mais, proteste de haut la patronne, feignant l'indignation, je ne veux pas de ces histoires-là ici ; allez-vous-en.

— Oh ! vous n'allez pas me renvoyer ! Tenez, le type est là, il regarde à travers la vitrine... Je vous jure, quand j'aurai de l'argent, j'achèterai pour de vrai ; d'ailleurs, j'ai déjà acheté chez vous, je suis une cliente ; vous savez bien ; vous m'avez livré chez moi, je m'appelle Clarisse.

Et Clarisse, deux grosses larmes coulant sur ses joues fardées, implore naïvement :

— Vous n'allez tout de même pas me laisser emballer... Je sens mes jambes qui « dévignollent » sous moi... Il me semble que mon sang tourne en eau de Javel.

Clarisse a un visage enfantin. Avant de pleurer, elle fait la lippe, comme une toute petite fille.

Spontanément, l'austère Mme de Permont, refoulant un haut-le-cœur, dit aux vendeuses :

— La pauvre fille... faites ce qu'elle vous demande.

Les demoiselles s'exécutent sans empressement ; rassérénée pour un instant, Clarisse parade devant la glace, de façon à être bien vue du dehors ; elle essaie de beaux renards en lapin blanc, une nappe d'hermine en rat, une étole de skungs en opposum teint.

L'homme au chapeau melon, surveille toujours, puis au bout d'un instant, les mains dans les poches, cigarette, pendante au bec, il s'éloigne nonchalamment.

Mme de Permont dissimulée derrière un rempart de porte manteaux habillés, risque :

— Alors, on vous arrête comme ça?...

— Dame oui, quand on n'est pas en règle ; mais ça, c'est plus fort que moi : je ne peux pas m'y mettre.

— En règle?

— Oui, vous savez bien, en...

Mais s'apercevant tout à coup qu'elle parle à « une femme du monde », Clarisse s'excuse :

— Oh ! je vous demande pardon... Tout de même, vous avez été bougrement chic tout à l'heure...

La patronne s'empresse maintenant auprès d'une nouvelle cliente qui vient d'entrer, les vendeuses circulent. Mme de Permont reste isolée avec Clarisse ; la dame patronnesse d'œuvres de relèvement réapparaît en elle et lui dicte :

— ...Vous ne pourriez pas changer de vie?...

— C'est beau à dire, mais on n'a pas le choix ; et puis les jours où il n'y a pas d'embêtements, ça a du bon... Oh ! le type qui repasse... Et Clarisse demeure figée, avec dans les yeux une détresse d'animal traqué.

— Mais il va vous arrêter s'il vous attend... Il n'y a aucun moyen d'éviter ça? Il va peut-être entrer...

C'est au tour de Mme de Permont de frémir d'inquiétude : elle, assister à pareil spectacle !

— Oh ! non, il ne peut pas, tant que je suis ici, il n'a pas le droit ; dans la rue non plus, si j'étais avec un homme...Tout à l'heure, du temps qu'il s'en ira à droite, je tâcherai de filer à gauche. Mais j'ai eu si peur que mes jambes sont en coton ; pourvu que j'aie la force de courir !...

Et la réaction venue, Clarisse, tremblant de tous les membres, éclate en gros sanglots sourds.

— Si... si vous preniez une voiture, suggère Mme de Permont visiblement apitoyée.

— M'en parlez pas, hoquette Clarisse,

voilà trois jours que je ne fais rien, c'est une vraie cerise, j'ai pas un rond. Sans ça j'aurais acheté quelque chose vraiment, puis envoyé le garçon me chercher une auto ; il m'eût apporté mon paquet jusqu'à la voiture ; l'autre ne pouvait rien me dire, puisque j'aurais été accompagnée, et une fois dans la voiture non plus.

Une seconde, Mme de Permont semble réfléchir, puis tirant une pièce de cinq francs de son réticule, elle la tend à Clarisse en disant :

— Prenez ça ; j'envoie le garçon chercher une auto, il vous conduira en faisant semblant de porter ce petit paquet-là, sur la chaise ; il est à moi...

— Oh !

Suffoquée par la joie, Clarisse ne sait pas trouver d'autres mots.

. . . .

Le lendemain à dix heures et demie, la femme de chambre de Mme de Permont vint la prévenir que le commis de sa couturière, avait quelque chose à lui remettre à elle-même... Il insistait.

L'employé, introduit, expliqua à Mme de Permont que, dès neuf heures, Mlle Clarisse était venue demander l'adresse de madame... qu'on n'avait pas voulu la lui donner, alors qu'elle était allée acheter ce bouquet de violettes (une grosse botte de violettes de Parme), qu'il apportait ; puis qu'elle l'avait chargé de remettre les cinq francs prêtés la veille avec cette lettre :

Et Mme de Permont lut :

« Madame,

« Je vous serai toujours reconnaissante du service que vous m'avez rendu hier ; j'aurais pas cru qu'il y avait des femmes du monde ayant aussi bon cœur ; je prie le bon Dieu de vous récompenser. Et puis, vous m'avez porté chance : cette nuit j'ai fait un client de cinq louis.

« Votre dévouée,

« CLARISSE. »

FIN

LES ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALFRED DE VIGNY

POÉSIES — ROMANS — THÉATRE
ŒUVRES POSTHUMES — CORRESPONDANCE

NOTES ET COMMENTAIRES, par Léon SÉCHÉ

ÉDITION COMPLÈTE en 12 volumes de luxe de 250 pages environ, imprimés sur beau papier vergé avec des caractères spécialement fondus pour cette collection

(FORMAT 11×18)

Le volume broché . . . . 1 fr. 50
Relié toile pleine. . . . . 2 fr. »
Relié 1/2 basane fers spéciaux. 2 fr. 50

POÉSIES : Poèmes antiques et modernes; Héléna; Fragments. 1 volume
Avec une notice sur Alfred de Vigny et une étude sur les Poèmes, par Léon SÉCHÉ.

STELLO . . . . 1 volume

CINQ-MARS . . . . 2 volumes

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES. . . . 1 volume

THÉATRE COMPLET — 3 volumes
- Tome I. — **Shylock, Othello.**
- Tome II. — **La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur.**
- Tome III. — **Chatterton** *suivi de Mademoiselle Sedaine et de la Propriété littéraire et du Discours de Réception à l'Académie française.*

JOURNAL D'UN POÈTE. . . . . 1 volume

ŒUVRES POSTHUMES : *Les Destinées, Fantaisies oubliées, Mélanges* . . . . 1 volume

CORRESPONDANCE, nombreuses lettres inédites . . . . 2 volumes

CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ.

y

ne

ne

nes

me

mes

me

me

mes

RÉTÉ.



IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)